N° 477 — Tome CXXVII 1er Mai 1918

MERCVRE
DE
FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, LOUIS BOISSE, JANE CALS, TRISTAO DA CUNHA, RENÉ DUMESNIL et TH. SIMON, FRANCIS ÉON, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH, G. JEAN-AUBRY, P.-G. LA CHESNAIS, A. M., ALEXANDRE MAVROUDIS, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, C. PITOLLET, ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

Nº 477. — 1er MAI 1918

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA GUERRE

ET

LA MYSTIQUE DE L'IMMANENCE

—

La guerre a excité, au début, même chez les hommes de pensée, des mouvements violents, nés des réactions inévitables et légitimes de la sensibilité alors souveraine. Des philosophes se sont indignés, et à bon droit. On ne songe point, ici à condamner leurs colères ; mais il est impossible que la haine, qui est toujours, au fond, de l'intelligence confuse, demeure, aujourd'hui encore, la seule maîtresse des consciences. Puisque la guerre dure, la pensée ne peut pas se résigner à disparaître indéfiniment, submergée par les raisonnements affectifs (1). Il faut comprendre ; d'autant que la lucidité n'aboutit pas à nous dépassionner ; elle fonde, au contraire, nos émotions en les passant au filtre de la réflexion critique. Un peu de pensée éloigne, peut-être, de la sévérité, mais beaucoup y ramène. La clairvoyance ne conduit pas nécessairement à l'indulgence.

Nous voudrions insister sur deux points, à notre avis, essentiels, et qui donnent de cette guerre une explication centrale, c'est-à-dire philosophique. Ce conflit est une lutte de principes, et là-dessus on s'entend, certes, facilement. Tout le monde proclame qu'il y a deux civilisations qui s'affrontent et, pour ainsi dire, deux conceptions générales du monde qui

(1) Voir notre article : « La Guerre et la Pensée », dans la *Paix par le Droit* 10-25 avril 1916.

sont aux prises. Pour les uns, c'est le mécanisme puissant, compact et lourd qui tient en échec les forces vives et constamment renouvelées de l'intelligence déliée, mobile, souple et, peut-être aussi, trop inattentive à l'exploitation du réel.

Pour d'autres, ce sont les principes d'autorité qui livrent aux idées démocratiques le combat suprême ; c'est la lutte des sociétés militaires et rudes contre les organismes pacifiques, attendris et débonnaires.

Quelques-uns dénoncent aussi l'éternel conflit du pape et de l'empereur, des Guelfes et des Gibelins, et ils rappellent que l'histoire se répète, et que les choses marchent en rond.

D'autres enfin voient dans cette guerre la rivalité sans cesse renaissante de la science et de l'art.

Aucune de ces explications n'enferme, croyons-nous, la vérité profonde, essentielle. Elles sont toutes des aspects divers et légitimes, mais partiels, d'une opposition infiniment plus grave que nous voudrions mettre en lumière : l'opposition philosophique de la transcendance et de l'immanence.

Cette opposition qui, dans l'ordre théorique, se divise suivant les problèmes, se multiplie suivant les points de vue, se traduit, à son tour, dans l'ordre pratique, par l'opposition de la Nation et de l'État, et, chez les Austro-Allemands, par un essai de substitution de l'un à l'autre.

I

Pour la clarté et pour la solidité de la démonstration, il convient de partir de l'opposition commune, de celle qu'on répète toujours depuis trois ans, de l'opposition de la force et du droit. Nous nous élèverons ensuite, et par degrés, à l'antithèse essentielle.

D'abord il n'est point exact de soutenir, comme on l'a fait trop souvent, que, dans ce conflit, l'Allemagne représente uniquement la force, et les Alliés, le droit. A tort ou à raison, l'Allemagne aussi se réclame du droit. La première question est donc de savoir quelle définition les belligérants en donnent et quelle définition aussi il convient d'en donner. Si, d'aventure, il était prouvé que ce mot de Droit recouvre, pour les uns et pour les autres, une réalité toute différente, nous serions peut-être amenés à pénétrer, alors et déjà, le sens intime du conflit.

Pour les Alliés, aucune difficulté dans la définition. Elle tient tout entière dans ces quelques mots : il y a un droit naturel.

Il y a un droit naturel, c'est-à-dire des rapports éternels, dont la vérité ne dépend ni des faits, ni de leur enchaînement, ni de leur liaison, ni de leur persistance, ni de leur éclipse, ni des temps, ni des lieux, ni des hommes, ni des peuples, ni des préjugés, ni des mœurs. Ces rapports sont supérieurs à tout. Ils sont souverains, et c'est par eux que nous devons juger des événements. Ils sont les lois non écrites dans les codes, mais inscrites dans les cœurs, dans la conscience, dans la raison qui est identique en tous.

Ces droits peuvent d'ailleurs être sans force au sens matériel et militaire de ce mot. Mais ils n'en sont pas diminués pour cela.

Bien plus, quand ils seraient méconnus ou violés, ils ne seraient pas atteints ; ils resteraient, malgré tout, l'expression de la justice éternelle. Peut-être même que leur force se manifeste surtout dans et par leur faiblesse, puisque jamais leur puissance n'éclate plus magnifique qu'au moment même où ils paraissent vaincus.

En réalité ils ne le sont jamais ; leur essence est d'être inviolables ; la force ne peut rien contre eux ; les canons ne mordent point sur l'idéal ; il y a là des réalités d'un autre ordre.

La prescription, non plus, ne peut rien contre eux, ni la volonté d'abdication, ou le désir de dessaisissement.

Ils sont éternels, immuables, imperfectibles, inviolables, imprescriptibles, inaliénables, toujours exigibles.

Telle est une des thèses familières à la pensée claire, métaphysique et hiérarchique des Alliés. Il y a entre les choses des rapports de qualité : le monde est un système ascendant ; les faits sont justiciables des idées, et celles-ci sont, à leur tour, dominées par des principes, et si nous nous appuyons à eux, ce n'est point pour en escompter le fléchissement, c'est pour rendre notre action cohérente, et pour donner à notre esprit, jugeant ses actes, la sécurité de l'éternel.

Il en va tout autrement en Germanie. Le droit éternel, la justice, les rapports extérieurs et supérieurs aux événements du monde, ce sont là, pour eux, des mots assez vides. Certes, ils ne disent pas que, seule, la force compte, ni même qu'elle

prime le droit. Le: « *Macht geht vor Recht* » est une formule populaire, assez grossière, qui n'exprime nullement leur pensée profonde. En effet, en affirmant que la force prime le droit, on laisse encore subsister une opposition, au moins idéale, entre les deux termes; on reconnaît encore l'existence d'un Droit. C'est là une sorte de dualisme matérialiste ; ce n'est point un empirisme pur. La supériorité de la force s'établit alors sur quelque chose; on peut même dire que, dans ce cas, elle fonde la réalité, subalterne sans doute, mais cependant nécessaire du Droit. Nous ne perdons pas tout; nous conservons encore, diminuée,mais vivante, chétive,mais réelle, cette notion du Droit, à ce point constitutive qu'elle réussit à établir entre les peuples de véritables familles d'esprit. La philosophie des Alliés pense que, même sans force, les droits subsistent; elle croit aussi que, sans droit, les forces ont tort.

Il y a là une sorte de dualisme idéaliste qui affirme à la fois entre les choses des rapports de différence foncière, et aussi de dépendance.

L'attitude de la philosophie allemande sur ce problème n'est point symétriquement inverse; elle est autre.

Pour eux, le concept de droit naturel, de droit pur, n'a pas de sens. Le droit n'est ni antérieur, ni surtout supérieur aux faits ; il se réalise en eux au fur et à mesure de leur développement. Il surgit de leur mobilité successive; c'est le jeu des faits qui, à certains moments, établit dans le monde un état d'équilibre qui est, à proprement parler, le Droit. On pourrait dire que, dans le mobilisme universel, il y a, en quelque manière, sinon des haltes définitives, du moins des synthèses brèves, qui ramassent, à chaque période du devenir, les événements qui coulent. Il est inutile d'ajouter que ces synthèses sont essentiellement provisoires. Elles n'ont aucun caractère d'éternité. Le droit, dans ce qu'il y a de fixe et d'immobile, n'est guère que la loi qui régit le développement du monde considéré comme un tout organique (1).

Demander si un droit abstrait peut juger les faits qu'il domine, c'est vouloir faire approuver ou condamner les mouvements d'un fleuve par un contemplateur prétentieux qui se tiendrait sur une sorte de pont invisible, artificiellement

(1) C'est, à peu près, la formule de Krause.

lancé par-dessus le fleuve. En dehors et au-dessus des faits, il n'y a pas de Droit; il n'y a rien. Le droit, c'est cet effort permanent, laborieux et douloureux de l'histoire éternelle. Il n'y a pas de vérité transcendante aux faits, pas de principe supérieur qui les juge. La vérité et le droit d'une chose, c'est, littéralement, sa place dans la série.

La nature pour Hegel est un système de degrés. A certains moments, l'absolu se reprend, en quelque sorte, pour souffler, et puis le mouvement repart, car il est la loi de l'être et la marche du divin dans le monde. Même thèse chez Savigny. Et Duhring enseigne que cette loi de continuité est aussi la loi de la pensée, loi qui l'oblige à prolonger à chaque instant son mouvement ininterrompu, et à ne chercher de repos que dans l'obligation consciente d'avancer toujours.

Il est superflu d'ajouter que cette idée empirique du droit est essentiellement une idée d'opposition; c'est la lutte qui est installée au cœur même des choses, et par conséquent la guerre, le conflit perpétuel de ces équilibres provisoires; et aucune solution ne les apaise, puisque toute solution est, à son tour, le départ d'oppositions nouvelles, et ainsi indéfiniment. Le concept de Droit naturel contient, au contraire, la notion d'une société idéale du genre humain (1) : *societas generis humani*, qui s'établira par le respect librement consenti de ces modèles éternels qui donnent au réel une quantité d'être proportionnelle à sa capacité de les imiter. Hors de là il n'y a que du précaire dans le monde. Le stable ne vient que d'en haut.

Si cette exposition est exacte, nous dirons que le conflit actuel est, au point de vue philosophique :

La lutte du rationalisme dogmatique et de l'historisme évolutionniste;

L'opposition du droit naturel et du droit empirique;

La guerre de la transcendance et de l'immanence;

et nous serions presque tentés d'ajouter : La confrontation violente de Luther et de Rousseau.

(1) C'est parce que cette idée d'une société du genre humain, d'une *cité de Dieu*, est une des idées cardinales du Nouveau Testament, que Nietzsche est parti en guerre contre lui. Il le trouve « *rococo* » (sic) et il déclare que l'avoir accolé à l'Ancien pour en faire la « *Bible* », c'est le plus grand péché contre l'esprit qui ait jamais été commis. *Par delà le Bien et le Mal*, « L'esprit religieux », p. 97 de la trad. française.

II

Que Rousseau soit le tenant du Droit Naturel, c'est ce qu'il est, semble-t-il, inutile de démontrer, car les textes classiques viennent en foule à la mémoire. Mais il est tout aussi vrai que Luther est, en un sens, le représentant indirect d'une conception historique du droit, le représentant aussi de l'immanence dans le monde religieux. Et nous ne disons point : Calvin, car il ne faut pas confondre les deux. Calvin semble avoir pris à tâche de discipliner le jaillissement touffu du luthérianisme, d'ordonner le protestantisme à la française, et d'en faire une manière de catholicisme hétérodoxe. Calvin est, pour ainsi dire, avant la lettre, pénétré de l'esprit classique, et presque du rationalisme cartésien. Il y a, au contraire, chez Luther une adoration sans critique de la vie multiple, tumultueuse et bondissante dans les soubresauts de laquelle notre infirmité ne parvient pas à lire ce qu'elle contient pourtant : l'agitation réglée d'un Dieu (1).

Nous sommes déjà là sur la voie de la théorie célèbre suivant laquelle Dieu se réalise par et dans le monde, au prix d'un « Nisus » ininterrompu. Dieu est consubstantiel au monde ; il devient avec lui, et l'univers est une sorte de théophanie progressive. Il en est de même du droit ; l'histoire le révèle, le manifeste et le développe. Il n'est pas supérieur, mais intérieur au monde.

Les doctrines de la transcendance sont favorables à la théorie du droit naturel, au lieu qu'il y a une contrariété essentielle entre le droit naturel et l'immanence. L'immanence aboutit à la divinisation du fait. Par elle on se courbe devant lui, on s'incline devant ses leçons ; elle est une philosophie de l'acceptation universelle ; on accepte le monde avec tous ses chevauchements sans ordre, ses contradictions, ses négations, ses reniements. La bonne et la mauvaise foi n'ont plus qu'un sens historique. Dans l'immanence, la fidélité à quoi que ce soit est un concept creux, un devoir qui nous lie dans le seul cas où un équilibre identique se maintient quelque temps, *rebus sic stantibus* ; mais il ne se maintient jamais, jamais deux

(1) Bernhardi invoque souvent l'autorité de Luther. C'est, sans doute, en pensant à l'aspect particulièrement germanique et luthérien de la Réforme que Nietzsche écrit : Il manque au protestantisme *la délicatesse du midi*. *Par delà le Bien et le Mal*, « L'esprit religieux », p. 95 de la trad. française.

moments du monde ne sont les mêmes; il n'y a pas de στάσις, puisque l'univers marche sans trêve, et que chaque instant dépasse le précédent, et le fait bouger par de sournoises pressions, ou le renverse par de vigoureuses bousculades contre lesquelles nous ne pouvons rien.

La fidélité n'est point, dès lors, et ne peut pas être la foi qu'on garde à un passé respectable, ou à des principes antérieurs puisqu'ils sont éternels ; elle consiste, plutôt, à s'éloigner de ce qui précède, à prolonger l'évolution du passé dans le présent, et même à continuer la poussée du présent, à ne point rouler les vérités dans le linceul de pourpre où veillent les Dieux vivants, mais à contrarier toujours cet enroulement naturel qui, malgré nous, se replie vers ses origines. La fidélité n'est point de remonter, mais de descendre, car la progression seule assure une possibilité indéfinie de mouvements, et, dans l'instabilité universelle, il n'y a qu'une proposition de stable, à savoir que rien n'est stable (1).

Nous dirons donc qu'au regard de l'histoire, l'immanence la consacre en la déifiant, et la transcendance la juge en la dépassant.

Ces deux philosophies viennent de deux horizons différents, et elles expriment des tempéraments aussi opposés que possible.

III

On nous arrêtera peut-être ici, ou plutôt nous nous arrêterons nous-même, pour examiner une objection qui se présente presque spontanément à tout esprit soucieux de ne point faire porter des responsabilités, même théoriques, même lointaines, au plus grand génie de l'Allemagne pensante, à un des plus grands philosophes de tous les temps : Emmanuel Kant.

Sa doctrine ne résiste-t-elle pas, à la fois, à l'historisme et à l'immanence ? N'y a-t-il pas chez lui, surtout dans sa philosophie pratique, le souci du permanent et de l'universel ?

Il serait certes puéril de le nier; nous ne sommes pas de ceux qui déforment les doctrines, pour servir des passions, même légitimes.

(1) E. Boutroux a cité récemment le mot curieux de Faust : « *Wie ich beharre, bin ich Knecht.* » Si je persiste dans un état quelconque, je m'asservis. L'esprit allemand fuit l'immobilité.
Voir *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1917, p. 526.

Il est certain qne le kantisme, par beaucoup de côtés, heurte de front l'esprit germanique (1).

Mais il est certain aussi, — et cela n'a besoin aujourd'hui d'aucune démonstration, — que le mérite en revient, — pour la plus grande part, — à toute cette philosophie française du XVIIIe siècle, si éprise des idées claires, et en particulier à Rousseau, chez qui Kant a puisé le goût des principes généraux, la défiance de la pensée théorique, la prééminence du pratique, un rigorisme moral d'allure presque religieuse (2), la distinction des ordres, et le sens bienfaisant de la hiérarchie.

Nous pourrions répondre aussi à l'objection, puisqu'il s'agit de citer des influences historiques, qu'une chose importe avant tout ici : c'est beaucoup moins d'établir le sens précis de la doctrine, que le sens dans lequel elle fut développée par les disciples. L'histoire de la philosophie montre plus d'une fois que la pensée inspiratrice d'une doctrine n'est pas nécessairement celle qui, pour la postérité, en fixe le vrai sens. Les personnages historiques, et même les autres, sont beaucoup moins ce qu'ils furent que ce qu'on croit qu'ils furent. C'est une loi à laquelle les philosophes n'échappent pas complètement.

Le rôle essentiel de la philosophie allemande a été de pousser jusqu'au bout l'idée d'immanence, et de développer dans ce sens les doctrines chez lesquelles subsistait quelque trace de transcendance. Il y en avait encore chez Spinoza, et Herder et Hegel l'ont éliminée définitivement. S'il y en a chez Kant, l'effort de ses successeurs est aussi de la faire disparaître. On dirait que la transcendance gêne la pensée allemande. Les disciples en veulent aux maîtres de lui avoir fait quelque place dans leurs systèmes.

Schleiermacher a remarqué que Kant n'avait pas le droit de conclure de l'affirmation des noumènes à l'affirmation d'une conscience transcendante. Le tort de Kant, dit Schleiermacher, c'est d'avoir, en quelque sorte, postulé, et non démontré la transcendance. En effet, entreprend-il autre chose que d'appliquer au monde intelligible la pluralité numérique, et toute

(1) Cette discordance a été signalée par Delbos. Voir en particulier : *Le problème moral dans la philosophie de Spinoza*, p. 274.

(2) Nietzsche a parlé avec ironie et colère de cette « camisole de force du devoir » dans laquelle le kantisme nous emprisonne. *Par delà le Bien et le Mal.* « Nos vertus », p. 227 de la trad. française.

une série de discriminations qui n'ont de sens que dans le monde des phénomènes (1) ?

On peut dire encore, — et ce sera notre troisième réponse, — que Schleiermacher se donne bien du mal pour vider le kantisme de ce qu'il peut contenir de transcendance. En contient-il vraiment, au sens fort de ce mot ? Quelle est la signification exacte de la doctrine kantienne de *la chose en soi ?* A-t-elle été suggérée à l'auteur par le souci de fonder la transcendance, à la fois dans son système et dans le monde ?

Nous ne le croyons pas. Le problème de la chose en soi est loin d'être pour Kant le problème capital. Ce qui l'intéresse, avant tout, ce sont les rapports de la raison avec l'expérience, mais non point « l'origine première du contenu de la connaissance (2) ». Comment et avec quelle solidité pouvons-nous connaître ? quelles facultés avons-nous pour cela, et jusqu'où peut s'étendre notre conquête du monde ? Voilà pour Kant la question essentielle.

Le concept de la chose en soi, ou de noumène n'a qu'une valeur négative et limitative. Il marque simplement, pour Kant, les bornes de notre connaissance. Autre chose est de fonder une réalité en soi, du point de vue de l'être, autre chose d'arriver à un inconnaissable, du point de vue de la connaissance. C'est la première attitude (3), qui définit la transcendance; mais la seconde est parfaitement conciliable avec l'immanence. Au fond, il n'y a pas de transcendance kantienne, il y a simplement l'aveu que l'immanence a des limites, qu'en marchant on arrive à des frontières. La chose en soi, pour Kant, n'est qu'une borne qui a mission d'empêcher de passer. Nous sommes loin d'une réalité qui serait à la fois, pour l'être, un principe d'existence et de connaissance.

La transcendance n'a jamais été, — au moins directement, — le souci de la pensée kantienne. Au moment où la connais-

(1) Voir la *Kurze Darstellung des Spinziostichen Systems*, p. 299, à la suite de son Histoire de la philosophie, publiée par Ritter (*Gesch. der Phil.*). Berlin 1839.

(2) C'est un point sur lequel Hœffding a justement insisté : *Histoire de la philosophie moderne*, t. II, trad. française, p. 59.

(3) Platon. Nietzsche ne s'y est pas trompé. Toujours il poursuit Platon de sa haine. Il dénonce, à plusieurs reprises, l'erreur de la chose en soi. S'il en veut au christianisme, c'est qu'il est essentiellement un « *platonisme à l'usage du peuple* ». Il condamne le besoin métaphysique, et déclare que tout ce qui est absolu est du domaine de la pathologie. Voir particulièrement : *Par delà le Bien et le Mal*, Avant-propos, p. 7, — maximes et intermèdes, Maxime 154. Trad. française Henri Albert.

sance manque, Kant dit qu'il y a de la transcendance dans le monde ; il y arrive sans en partir. La transcendance est essentiellement la défaillance de cette connaissance immanente dont il se propose de rechercher la possibilité, d'étudier le mécanisme, et de fixer la géographie. Elle n'a pour Kant aucune valeur positive ; elle n'a pas d'action sur le monde ; elle est le nom que prend notre ignorance, l'impossibilité de trouver une clef pour toutes les serrures. C'est cela, et rien d'autre.

Il y a plus : nous ne savons même pas si cette chose en soi est vraiment située en dehors de nous ; peut-être est-elle en nous-mêmes, et on peut ainsi interpréter le kantisme, puisqu'après tout, l'ombre de réalité que nous prêtons au noumène, c'est de nous-mêmes que nous la tirons. Un libre continuateur de Kant, Maimon, a écrit avec profondeur : « *La connaissance des choses en soi n'est autre que la connaissance complète des phénomènes... ; nous approchons de leur connaissance à mesure que se complète notre connaissance des phénomènes* (1). »

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ne faut rien chercher au-dessous de la connaissance elle-même, et que l'absolu, c'est le déroulement sans limite de cette connaissance qu'épuise l'acte même de connaître, et qui, si elle ne souffre aucune limitation, est précisément alors la chose en soi. Et ainsi le connu et peut-être même le connaissable se définissent exhaustivement par l'acte même de la connaissance (2).

Nous sommes en pleine immanence, puisque c'est en nous que nous logeons la transcendance conçue comme la constatation de nos propres limites. Et nous savons bien certes qu'elle pourrait y être comme un principe d'évasion, comme un principe à qui nous devrions à la fois la permission et l'obligation de nous dépasser nous-mêmes ; mais, au contraire, on peut dire qu'elle nous y enferme, puisqu'elle signifie précisément l'impossibilité de nous avancer. Elle scelle notre tombeau. C'est comme une limite qui n'aurait de sens que d'un côté, comme une porte qu'il est impossible d'ouvrir, mais qui d'ailleurs n'ouvre sur rien. Seul compte le côté de la porte que nous tou-

(1) *Dictionnaire philosophique*. Berlin, 1791, pp. 176 et suiv.

(2) C'était aussi l'opinion de Jacob Sigismond Beck. Voir son résumé des œuvres de Kant. Voir aussi les lettres de Beck à Kant publiées par R. Reicke dans les *Extraits de la correspondance de Kant*, Kœnigsberg, 1885. Voir encore les Lettres de Kant à Beck publiées par Dilthey (*Arch. für Gech. der Ph. II*), et enfin la nouvelle édition des œuvres de Kant, édit. de Berlin, t. XI et XII, où toutes les lettres sont recueillies.

chons. Imaginons une tapisserie sans épaisseur et dont le seul rôle serait de clore quelque chose en dedans, sans que rien subsiste derrière la cloison. Voilà la conception kantienne de la transcendance. Elle est au sein même de l'immanence la simple limitation de notre connaissance. La transcendance est, chez Kant, non point l'affirmation d'une réalité, mais la constatation d'un manque. Ce manque n'a point pour résultat de nous jeter dans les bras d'un être supérieur. De cette défaillance aucune autre réalité ne profite. Si dans une chambre l'oxygène vient progressivement à se raréfier, nous ne pourrons plus respirer, nous succomberons à l'asphyxie, mais nous n'avons nullement le droit de conclure de cette déficience qu'il y a, ailleurs, de l'air respirable. Il se peut que ce soit fini, qu'il y en ait jusque-là, et jusque-là seulement. La limitation de notre connaissance est la limitation de quelque chose par rien. Ce qu'il y a de réel dans cette limitation appartient au limité et non au limitant. C'est tout. Si nous plaçons à l'extrémité de la zone un poteau indicateur, notre indication aura tout juste la valeur d'une borne sur laquelle il n'y a d'inscription que de notre côté. La chose en soi, c'est le point d'arrêt que rencontre la pensée désireuse de connaître. Le limitant est l'expiration du limité.

Par la chose en soi de Kant, nous ne nous dépassons donc pas nous-mêmes ; nous ne montons pas au delà de notre monde ; nous sommes, au contraire, enfermés en lui. Il n'y a pas de transcendance véritable dans le système. Tel est du moins le sens dans lequel on peut très logiquement interpréter et développer le kantisme (1).

IV

Si notre analyse est exacte, la philosophie kantienne heurte moins qu'on ne le croit et, à coup sûr, moins qu'on ne l'a dit

(1) Nous n'ignorons pas que Kant a entrepris parfois, et timidement, une certaine détermination de la chose en soi, d'abord comme cause de nos sensations, c'est-à-dire de la matière, puis comme cause de la forme de la connaissance, c'est-à-dire des lois qui rendent possible cette prise de possession de la matière par nous. Mais, sur ce point, il a été très justement contredit, et très vigoureusement réfuté par G.-E Schulze dans son *Enésidème* (177[illegible]).

C'est un problème que, de son point de vue, dit Schulze, il n'avait pas même à aborder. Le problème de Kant est celui de la possibilité de la connaissance dans le monde sensible. L'origine première de la sensation ne devait pas plus le retenir qu'elle n'avait retenu Hume qui professait pour cette question la plus grande indifférence.

les tendances profondes de l'esprit germanique dont les traditions immanentistes aboutissent, presque toujours, à installer au centre des choses la confusion sans critique, et souvent le mélange sans discernement.

Il semble que l'esprit allemand ait peur des dictinctions cartésiennes, de la séparation trop nette des ordres superposés. Le fait et le droit sont dans une perpétuelle implication. Il n'y a pas un réel et, en opposition avec lui, le dominant et le dirigeant, un possible ou un souhaitable, un idéal, vers lequel l'homme, se déprenant du fini, s'arrachant à lui, lève les yeux, pour chercher plus haut un sens à ses efforts, ou une justification de ses actes. L'homme ici regarde à hauteur d'hommes. Il a du monde une vision horizontale; l'esprit français s'efforce d'avoir de l'univers une vision verticale.

Cela n'apparaît nulle part plus nettement que dans les attaques très vives que Fechner dirige contre ceux qui essaient de séparer Dieu et le monde, la nature et l'esprit. Il n'y a pas, pour lui, de Dieu sans nature, il n'y a pas de nature sans esprit. Il n'y a pas de fini sans infini, et réciproquement.

On met l'infini en face, au delà, en dehors, au-dessus du fini; on met même entre eux une énorme ligne de démarcation, comme s'ils ne pouvaient pas s'approcher le moins du monde; or ils ne sont pas du tout situés l'un hors de l'autre. Le fini est bien plutôt le contenu de l'infini. Donc l'infini n'est pas insaisissable; on peut le saisir, au contraire, par des anses sans nombre, dans la réalité finie; seulement on ne peut l'embrasser (1).

C'est que la vérité d'une chose, comme nous l'avons déjà dit, est essentiellement provisoire. Rien n'est faux, rien n'est vrai; dans l'évolution universelle, tout est un fragment de vérité, parce que tout est à sa place dans la série fluide. C'est l'ensemble qui est la vérité.

De même, et parallèlement, un acte quelconque est légitime; c'est sa position qui le fonde; à quoi bon invoquer les règles extérieures et supérieures du juste et de l'injuste? — On ne peut pas faire juger le mobile par l'immobile, l'immanent par un transcendant appauvri et factice. Il n'y a pas de droit au-dessus des faits. Les guerres, les violences, les manquements à la foi jurée, tout cela est saint, c'est le devenir d'un

(1) *Du problème des âmes*, p. 3.

Dieu consubstantiel au monde (1). Il y a une mystique de l'immanence.

Ils ne diront pas alors avec Pascal : « La force sans la justice est tyrannique » (2); ils ne s'arrangeront pas pour faire « que ce qui est fort soit juste » (3). Ils affirment tranquillement, non point que la force prime le juste et le droit, mais qu'elle les exprime. Ce devenir indéfini, source de toute justification, on le trouve dans toute la philosophie allemande, et même, d'une façon, il est vrai, hésitante et enveloppée, dans la doctrine de Kant.

Il résulte d'abord du jeu même de la *Dialectique*. L'opposition perpétuelle des thèses et des antithèses, l'impossibilité de conclure, cela au fond n'est rien d'autre qu'un processus éternel, une évolution sans arrêt. Le mouvement est ici le résultat de la bigarrure des choses, de leur contrariété, et presque de leur antitypie, en tout cas de leur diversité. La pluralité, c'est déjà la lutte, parce que rien jamais, à aucun stade, n'est définitif et complet. Nous sommes déjà là sur la voie de cette théorie si grosse de conséquences pratiques : qu'aucun fait, jamais, ne se termine en lui même.

Et puis il y a encore de l'historisme dans la philosophie pratique de Kant. C'est une idée sur laquelle Hœffding est plusieurs fois et justement revenu que la théorie de Kant est en somme : « la formulation d'un idéal historique », et qu'elle « n'est pas du tout aussi a priori qu'il le croyait lui-même » (4). Nous ne pouvons insister ici sur ce point qui devrait faire, à lui tout seul, l'objet d'un travail. Mais il fallait bien le signaler. On peut soutenir que le fameux a priorisme moral

(1) « Hélas, est-ce que nous serions le devenir de Dieu ? » s'écrie Villiers de l'Isle-Adam, dans son roman hermétique et hégélien : *Isis*. Mais son esprit français a ommencé par dire : « Hélas » ! — et il ajoute immédiatement après : « *Quelle fatigue !* » Il dirait peut-être aujourd'hui, et nous le disons à sa place : « *Quelle tristesse !* ».

(2) *Pensées*, édit. Brunschwig, sect. V, 298.

(3) *Ibid.*, id.

(4) *Histoire de la philosophie moderne*, trad. française, t. II. p. 80. — Voir ussi, du même, *Le fondement de l'ethique humaine*, trad. allemande, 1888, p. 35. Hœffding s'est efforcé de montrer que Kant a été amené, de très bonne heure, à ne *conception évolutive*, et qu'on la retrouve dans sa morale par l'intermédiaire e son opuscule : « *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* » (1784), — et dans sa dissertation : « *Commencements probables du genre humain* » (1786). Ce n'est que dans la *Critique du jugement* qu'il aurait, selon Hœffding, brisé « derrière lui l'échelle historique par laquelle il était parvenu à son thique définitive ». *Ibid.*, p. 81.

de Kant est loin d'être aussi établi qu'on le prétend. Il y a dans son éthique des infiltrations certaines d'historisme.

V

Par l'historisme, donc, la philosophie allemande établit et fonde le mouvement (1), — et par la mystique de l'immanence, elle donne à ce mouvement le sens presque religieux d'une « mission ».

Il nous reste à voir par quel organe cette mission sera facilitée dans le monde, quels seront les auxiliaires, ou l'auxiliaire de cette réalisation indéfinie.

Nous rencontrons ici la seconde opposition que nous avons signalée au début de cette étude, celle qui se traduit, dans l'ordre pratique, par la différence des rôles de la nation et de l'Etat.

Sur la conception de l'Etat dans la philosophie allemande, tout a été dit, et nous passerons brièvement. Nous nous bornons à rappeler schématiquement les caractères essentiels :

L'Etat d'abord est l'être véritable ; c'est la substance des individus. Ils lui doivent tout ce qu'ils ont de réalité. C'est l'Etat qui les soutient ; sans lui ils chancellent et tombent. Le rôle d'un événement, c'est de s'intégrer dans une série ; la fonction d'un homme, c'est d'être membre de l'Etat.

Il n'est pas seulement pour les individus la source de l'existence ; il est encore la source de l'existence bonne. Il est le principe du « vivre » et aussi celui du « bien vivre ». Pas plus qu'il n'y a d'objectivité, il n'y a sans lui de vérité, et de moralité.

C'est par lui que s'accomplissent et se réalisent ces notions. Entendons par là qu'elles ne lui préexistent pas. Il n'y a pas, par exemple, une morale éternelle et transcendante, et une politique qui est obligée de s'y conformer. C'est là une sorte de platonisme naïf et périmé.

Il n'y a rien au-dessus de l'Etat. Il est la souveraineté totale ; il est un Absolu, une véritable divinité terrestre : *en*

(1) Nietzsche reprend souvent cette idée que le « *développement* » est la tro[illegible] vaille propre de l'Allemand. L'Allemand lui-même, dit-il, n'*est* pas ; il *devient*. — Voir : *Par delà le Bien et le mal* (Peuples et patries), trad. Henri Albert, p. 252.

irdische Gœttliches ». Même chez Kant, au moins dans *la Doctrine du Droit*, seule l'existence de l'Etat rend possibles les principes de morale et en un sens les commande. A plus forte raison chez Hegel: les fins du droit privé s'inclinent toujours devant celles du droit public. Lorsque l'individu en prend conscience et se subordonne lui-même à la fin qui est l'universel, il est non point l'esclave, mais le moyen libre qui participe à cette fin par un lien de dépendance qu'il subit à la fois et qu'il crée.

Feuerbach écrit à son tour : « L'Etat est l'essence de toutes les réalités, la providence des hommes ;... le véritable État est l'homme sans limite, infini, complet, réel, divinisé, absolu » (1).

Etant un absolu, il ne souffre aucune limitation, c'est-à-dire que, s'il est en conflit avec d'autres États, il ne relève que de lui-même. Il n'a pas à s'incliner devant des moyens extérieurs à lui. On parle d'arbitrage ; mais Hegel l'a condamné pour une raison qu'il nous faut comprendre. L'esprit allemand n'admet pas un seul instant que la « force absolue » d'un État puisse se relativiser au point de s'incliner devant un jugement extérieur à lui. C'est de lui-même et de lui seul qu'il doit tirer son droit. Il est de l'essence de l'État de n'admettre aucune force au-dessus de soi, dit Treitschke. « *Das Wesen des Staates besteht darin, dass er keine höhere Gewalt über sich dulden kann* (2). »

L'Etat n'est donc ni une académie de diplomates, ni une académie d'artistes, ni à plus forte raison un institut de moralistes chagrins et déprimés. Il est la force. *Der Staat ist Macht.*

Et par suite il est la guerre. Tant que la solution des armes n'est point intervenue, on peut discuter ; les rhéteurs et les professeurs ont libre carrière, et il n'y a aucun moyen de mettre un terme à leurs bavardages vains et creux. Mais quand la force a parlé, personne ne peut plus rien dire. C'est à elle qu'appartient le dernier mot. L'action qui, selon Gœthe, était au commencement de tout, est aussi à la fin de tout. La force est un jugement sans appel, sans autre appel que la répons e

(1) Cité par L. Lévy-Bruhl, *l'Allemagne depuis Leibniz* (Hachette), p. 420, ouvrage auquel nous avons emprunté plusieurs citations concernant la doctrine germanique de l'État.
(2) Treitschke. *Politik*, I, p. 37.

qu'on peut lui faire par les mêmes armes, et qu'à son tour elle fera aux autres.

La guerre est donc constitutive de l'État; elle est son moyen d'être. Le pacifisme n'est point seulement un rêve généreux ; il est une absurdité, parce qu'il tend à ruiner la notion même de l'État, en brisant sa souveraineté. Il entreprend la tâche insensée et contradictoire de relativiser un absolu.

Toutes ces thèses sont familières aux esprits avides de remonter aux sources, et ont été, depuis quelques mois, plusieurs fois exposées. Mais il importe maintenant de mettre l'accent sur une opposition qu'on a trop négligée : celle de la Nation et de l'Etat.

C'est l'État qui est pour les Allemands l'instrument auguste de la mission divine : l'Etat, c'est-à-dire une certaine organisation politique et administrative, la communauté des cadres. C'est cette communauté qui fait naître, peu à peu, et qui discipline le sentiment patriotique. Telle était du moins la pensée de Frédéric II (1). C'est en partant de là qu'on peut arriver à la communauté des idées et des sentiments. Qu'est-ce à dire, sinon que c'est l'*Etat* qui crée la *Nation*?

La pensée française suit une marche inverse. Elle va du dedans au dehors. La réalité à laquelle elle est surtout attachée, c'est la patrie, la nation, dans lesquelles nous lisons, suivant la vieille définition, toujours vraie : « Le nom sentimental de l'Etat ».

Entre les deux conceptions il y a un abîme. C'est que la glorification germanique de l'Etat n'est pas seulement l'affirmation d'une doctrine. Elle est encore la critique indirecte de la conception française de la patrie.

Remarquons qu'il y a déjà, chez Herder, une critique de l'idée de nation qui prépare les voies à la domination de l'Etat.

Entre tous les glorieux, le glorieux de sa nationalité me paraît un sot accompli, tout comme le glorieux de sa naissance ou de sa richesse. Qu'est-ce qu'une nation ? Un grand jardin sans culture, plein de bonnes et de mauvaises herbes. Qui voudrait prendre en bloc la défense de cette multitude où les vices et les sottises se mêlent aux mérites et aux vertus ?. Quel Don Quichotte irait rompre des lances pour cette Dulcinée contre les autres nations? (2)

(1) Voir Droysen : *Gesch. der preussischen Politik*, t. IV, p. 10-12, et Lévy-Bruhl, ouvr. cité, p. 98.

(2) Herder, *Uber das Wort und den Begriff der Humanität*. Œuvres XVII, p. 241. Cité par Lévy-Bruhl, op. citat., p. 160.

Herder pardonnerait peut-être à la nation s'il croyait que, par essence, elle est capable de se protéger ; l'esprit germanique se rend parfaitement compte qu'elle est surtout fondée sur des liens spirituels, et pour lui c'est là une tare (1); qu'on se rappelle la célèbre définition toute psychologique et sentimentale de Renan :

Une nation est une âme, un principe spirituel...

Elle est constituée par la communauté des souvenirs dans le passé, des sentiments dans le présent, des aspirations pour l'avenir. Il n'y a presque là que du psychologique, c'est-à-dire, pour les Allemands, du précaire, de l'infirme et de l'incertain (2).

Il suffirait peut-être à l'esprit latin et méditerranéen qu'un peuple fût une nation. Cela ne suffit pas à l'esprit germanique. La nation ne nous oblige à rien ; elle émeut et enchante notre sensibilité ; elle fait surgir de belles passions ; elle jette sur la vie l'unité fastueuse d'une draperie nuancée ; elle flatte notre orgueil ; elle nous fait les contemporains nostalgiques du passé, les prophètes inquiets de l'avenir ; mais elle ne nous contraint pas à l'obéissance. Seul l'Etat le peut. L'Etat, pour les Germains, est un organisme infiniment plus important que la Nation. Peut-être même, seul, permet-il à la Nation de se réaliser, sous une forme certes un peu rude et raide. Mais cela même est un bien, car la construction volontaire la préserve des attendrissements vagues, et des balbutiements indistincts et confus.

Après tout, pensent-ils, il y a quelque chose de faible dans la nation. Elle n'implique pas, par exemple, qu'une masse d'hommes s'unisse pour la défense vigoureuse contre un ennemi commun. On peut concevoir, à la rigueur, que le sentiment patriotique subsisterait, aussi fort, chez des vaincus ; peut-être même serait-il plus fort après la défaite.

La défaite est compatible avec la nation qu'elle rend gémis-

(1) Un fondement strictement psychologique et moral ne satisfait pas l'esprit germanique. C'est la raison essentielle pour laquelle il a parfois entrepris d'appuyer la nation à la race, définie par des caractères physiologiques (pigmentation, dolichocéphalie frontale). Cette théorie de la race est par là, et par tous les points, spécifiquement allemande. Elle atteste pour les philosophes d'outre-Rhin l'impossibilité de se contenter des caractères spirituels, pour expliquer la patrie. C'est un matérialisme moral.

(2) Nietzsche s'est efforcé, plusieurs fois, d'expliquer le sentiment patriotique par les défaillances de l'âge, ou par les lassitudes de certaines heures, ou encore par le désir de chercher un refuge contre sa propre inquiétude. Voir *Par delà le Bien et le Mal* (Peuples et Patrie), trad. Henri Albert, p. 285, 286 et suiv.

sante, mais qu'elle laisse subsister à l'état de réalité anémiée et défaillante ; rien de tout cela ne se produit avec l'Etat, qui ne vit que par le triomphe.

Au moment du traité de Lunéville, dès 1801, Hegel, recherchant dans des *Considérations sur l'état de l'Allemagne* la cause de la décadence de son pays, trouvait la responsabilité du mal dans ce fait que :

L'Allemagne n'existe plus comme *Etat*. Car une masse d'hommes ne peut s'appeler un Etat que si elle est unie pour la défense sérieuse et commune de la totalité de ses biens, que si elle a une force défensive commune, et un pouvoir directeur fortement établi (1).

C'est ce que la Nation, à elle toute seule, ne donne pas. Elle est une sorte d'aspiration vague qui convient à l'esprit fragile et passionné des femmes. L'Etat, voilà la forme virile de ce concept incertain, chargé de rêve et d'émotion. La Nation, pour acquérir quelque valeur, aux yeux du philosophe, doit s'exprimer solidement dans une organisation. Sinon elle reste une sorte d'optatif émouvant, mais frêle.

Tout à l'heure il n'y avait pas de force sans droit, ni de droit sans force ; et maintenant il semble y avoir des Etats sans nations, et des nations sans État.

Mais en réalité un Etat sans nation serait une force sans Droit, et une Nation sans État serait un Droit sans force.

Or cela ne se trouve pas. La puissante unité mécanique de l'Etat entraîne à son tour une certaine unité de sentiment. L'unité peut à la rigueur produire l'union, mais l'union ne produit pas l'unité. Les Latins croient qu'il y a plus dans le psychologique que dans le mécanique. Ils se trompent ; le mécanique représente un excédent sur le psychologique et sur le moral. La force crée le Droit, comme l'Etat crée la Nation.

VI

Telle est, dans le domaine théorique et pratique, la double opposition de la pensée française et germanique.

D'un côté la transcendance, le droit, l'habitude de regarder en haut, tout un cortège de réalités supérieures et immobiles qui servent au réel de modèle, de guide et de juge.

De l'autre, l'immanence, la force, une sorte de vision qui

(1) Cité par Lévy-Bruhl. Op. citat., p. 394-395.

descend, une mobilité sans fin, dont les étapes représentent, pêle-mêle, dans leur grandeur ou leur bassesse, l'équivoque devenir d'un Dieu.

D'une part encore, la prééminence donnée à la nation, à l'accord volontaire, à l'union passionnément désirée d'individu à individu, et de peuple à peuple, la paix considérée certes non point comme fin en soi, mais subordonnée au juste, la paix dans et par le droit, préparant et réalisant la société du genre humain, et pour ainsi dire la cité du Dieu véritable. Et de l'autre, la préférence donnée à l'Etat, c'est-à-dire à la contrainte et au mécanique, à la guerre des peuples, et, selon la parole de de Ludwig Woltmann, l'inimitié consolidée dans le monde, l'habitude de faire régler les conflits par une chevauchée de uhlans ou par la cruauté froide de soldats poméraniens, le droit du plus fort (*das Recht des Stœrker*), proclamé même par un Fichte, la mystique de l'immanence aboutissant à une manière d'idéalisme renversé, l'Idée se frayant un chemin par le glaive, la négation du droit international, une conception massive et quantitative des choses.

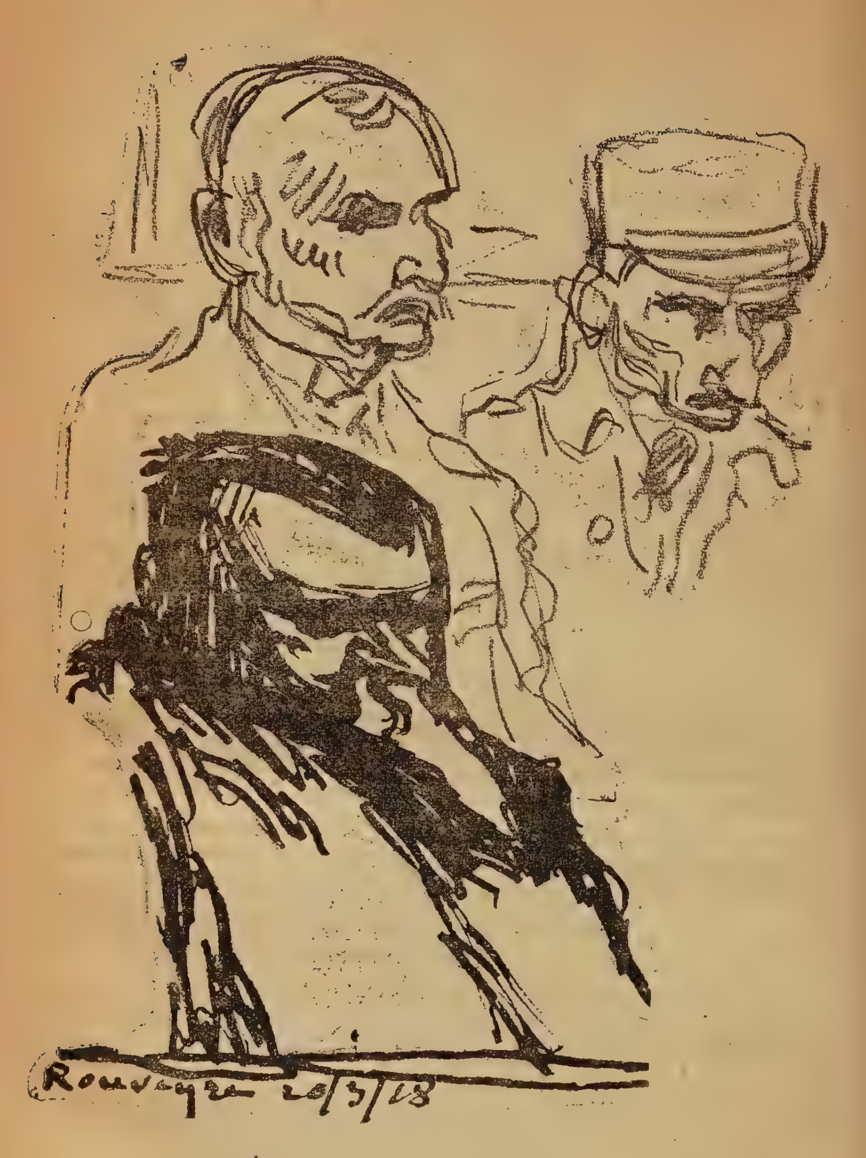
Voilà le bilan auquel nous arrivons. Et ainsi le conflit est grave. Cette guerre n'est point un épisode. Elle ne surgit pas au hasard dans l'histoire du monde. Elle est, en un sens, la rencontre dramatique de deux philosophies, la lutte de deux principes.

Jamais il n'aura été plus vrai que ce sont les idées qui mènent le monde, puisqu'on se bat pour elles, et qu'on meurt, aujourd'hui, pour assurer le triomphe d'une doctrine.

Ce sont elles qui, obscures chez les uns, déterminent des réactions de sensibilité qui sont déjà des esquisses de jugement, et, conscientes chez les autres, justifient des condamnations sévères, lucides et dépassionnées.

Jamais, non plus, il n'aura été plus vrai que c'est la raison qui nous aide à atteindre sa propre victoire.

LOUIS BOISSE.



RENÉ DOUMIC (en bas), à une conférence de



HENRY BIDOU

POÈTES FRANÇAIS D'ANGLETERRE

A peine si plusieurs anglicismes accusent de loin en loin un très léger malaise.

STEPHANE MALLARMÉ, Préface à *Vatek*.

« On ne s'imagine peut-être pas en France que l'Angleterre « ait ses poètes français. Elle en a pourtant plus d'un; mais « c'est à la France à prononcer sur leur mérite. »

C'est ainsi qu'en 1733, s'exprimait déjà un écrivain qui avait sur ce sujet des lumières assez vives. Il habitait, alors, à Londres; il y était en commerce suivi avec des hommes fort distingués par la naissance, les connaissances et le mérite; et, de Londres même, il rédigeait alors un petit ouvrage périodique d'un goût nouveau où il se proposait d'éclairer le public français sur les mœurs, la nature et les arts de l'Angleterre. Il avait l'esprit prompt, beaucoup d'application à l'étude et un naturel fort sensible dont il avait donné la mesure fort particulièrement dans cette *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, qui venait tout justement de paraître. C'est en effet l'abbé Prevost qui s'exprimait ainsi. Non content d'avoir approfondi la langue anglaise au point de la parler et de l'écrire fort correctement, il se mêlait de pénétrer tous les goûts de la nation rivale. On n'y avait point encore entièrement éteint cette inclination à la culture française que les Stuarts avaient auparavant fortement imprimée; et d'autre part, les esprits les plus libres de France commençaient à venir chercher en Angleterre de nouvelles raisons d'ordonner une liberté et un meilleur aménagement social dont la nécessité se faisait de jour en jour plus vive. L'abbé Prévost se félicitait de rencontrer à Londres un goût pour la France qui

fût assez vif pour pousser les Anglais à en emprunter la langue, à l'occasion, et à vouloir rivaliser avec les poètes de Paris, et ceux de Versailles même. Cependant il ne donnait point dans le travers de louer extrêmement leurs efforts.

La langue française, poursuit-il, est pour eux à peu près ce que la langue latine est pour nous. L'apprenant moins par l'usage que par la lecture, et, la plupart même, dans un âge assez avancé, il est difficile qu'ils atteignent jamais à cette perfection que les Français reçoivent sans étude, et comme un présent de la nature. Il leur manque ce qui manquait à Socrate dans la langue attique, et ce qu'une simple harengère d'Athènes remarquait tout d'un coup à l'entendre prononcer seulement quelques paroles ; un tour d'expression, un ton de voix qui sont propres au pays, un goût comme inné qui ne se définit point. Le discours et le style d'un Anglais qui s'exprime en français peut servir à nous faire juger de notre manière d'écrire et de parler la langue latine en comparaison de celle de l'ancienne Rome (1).

Dans ce goût de modération qu'apporte l'abbé Prévost à tous ses écrits, peut-être n'a-t-il pas assez loué les mérites de ces étrangers. S'il est vrai qu'il parle ici principalement de la poésie, on ne doit point oublier qu'en prose, certains Anglais avaient déjà donné des témoignages d'un art singulier dans le traitement de notre langue. Il n'y avait pas fort longtemps qu'Hamilton avait doté notre littérature d'un de ses plus exquis chefs-d'œuvre avec les *Mémoires du chevalier de Grammont* qui ne se peut guère comparer qu'au *Voyage Sentimental* pour l'agrément, et aux meilleurs écrits de Saint-Evremond pour la sûreté et le charme de la langue. Il nous a laissé des vers qui ne sont point moins aisés. Il n'y avait que seize ans qu'Hamilton était mort à Saint-Germain lorsque Prévost écrivait ; l'agrément du plaisant historien de Grammont n'avait certes pu échapper à notre sentimental bénédictin.

Peu après lui, on voit Lord Chesterfield marquer une connaissance prodigieuse des subtilités les plus raffinées de notre style, principalement dans ces lettres à Madame du Bocage qui sont proprement un charme. Vers le même temps, en 1755, Gibbon écrivait fort clairement que le français lui était devenu

(1) Le Pour et le Contre, nombre XIII, p. 105, année 1733. (Cette référence se rapporte, non pas à l'édition de Didot, à Paris, que le British Museum ne possède point, mais à l'édition de la Haye.)

plus familier que l'anglais. On peut lire encore de l'acteur Garrick des lettres en français qui sont d'une impeccable tenue; et cinquante ans précisément après le moment où l'abbé Prévost donnait son sentiment, ne vit-on pas un écrivain anglais se hasarder, avec un délicat bonheur, à donner en français l'un de ses meilleurs ouvrages? Je veux dire Beckford avec son *Vathek* que, depuis lors, notre Mallarmé préfaça. C'était là une audacieuse aventure que, près d'un siècle plus tard, devait tenter encore, on sait avec quel succès, Oscar Wilde pour sa *Salomé*.

Ce ne sont là que divers exemples auxquels s'en pourraient ajouter aisément plusieurs autres non moins frappants et singuliers. Il est donc vrai que les Anglais n'ont point manqué depuis bien longtemps à découvrir le secret de notre style épistolaire, tout autant que celui de nos Mémoires, et même de nos scènes d'imagination. Il est pourtant vrai que dans le domaine de la poésie les exemples de leur habileté ont été longtemps moins éclatants. L'auteur anonyme de cette petite pièce que cite l'abbé Prévost à l'appui de ses dires ne mérite point une extrême louange, si pourtant celle qu'il adresse à Voltaire n'est point mal tournée.

VERS D'UN ANGLAIS SUR « LE TEMPLE DU GOUT »

Le Dieu du Goût, venant pour voir le Temple
Qu'en son honneur Voltaire nous construit,
D'un vif coup d'œil, d'abord, il le contemple;
Puis l'approuvant : « En ce sacré réduit,
Je veux, dit-il, établir un Grand-Prêtre
Qui règle tout, par moi-même inspiré. »
Et sur le champ, comme digne de l'être,
Des mains du Dieu Voltaire fut sacré.

Il n'est point nécessaire de rappeler ici le « *Pater Noster* » *de Madame de Pompadour* (1) où Sir Charles Hanbury Williams montre de meilleurs sentiments à l'égard de notre métrique qu'à celui de la royale favorite, sans toutefois réussir ni à blesser bien profondément celle-ci, ni à respecter celle-là.

Ce n'est point même ce Mathew Prior, dont le tombeau à Westminster s'orne si bellement de ces nobles figures de Coysevox, qui pourrait accroître notre révérence par de petits

(1) Publié en 1892 dans l'annuaire de la Société des Amis du Livre.

madrigaux du genre de celui-ci, qu'il adressait à une *Dame qui lui avait offert un bouquet* :

Souviens-toi, Chloé, du destin
De ces fleurs si fraîches, si belles :
Elles ne durent qu'un matin,
Comme elles vous brillez, vous passerez comme elles.

Cela n'est point fort galant, à vrai dire, et témoignait plutôt d'une connaissance du langage français que de l'usage que l'on a d'être aimable avec les dames, même avec des fleurs.

De semblables exemples seraient pour faire trouver le témoignage de l'abbé Prévost presque trop indulgent, si nous n'avions eu, depuis lors, des exemples assurément plus étonnants.

Ce sont de « poètes français d'Angleterre » d'une date plus récente qu'il doit s'agir ici, et qui méritent bien plus que ceux-là de retenir notre attention, car deux d'entre eux se sont illustrés dans leur propre littérature et la coquetterie qu'ils ont eue de se servir de notre langue avec une déconcertante adresse ne les a point empêchés de porter la leur à un nouveau degré de perfection.

Nul doute, d'ailleurs, que de patients chercheurs sauraient trouver d'autres poètes français d'Angleterre que ceux que je me propose de rapporter ici. Si l'on n'en pourrait point trouver de meilleurs, il est à croire que l'on en rencontrerait dont la simple habileté, à défaut de talent même, pourrait fournir un sujet d'étonnement. Quand on sait quelles facultés il faut tout à la fois mettre en jeu pour composer dans une langue étrangère le moindre sonnet ou la moindre tirade, fussent-ils (en dépit de toutes les lois physiques) dans le même temps les plus creux et les plus plats, on ne peut manquer d'admirer la connaissance à laquelle certains étrangers atteignent de notre propre langue, sans qu'il nous soit possible de rencontrer dans notre pays une semblable habileté à nous servir de la leur.

Au cours d'un de ces entretiens où il répand, pour le plus grand plaisir de son interlocuteur, ses souvenirs, ses jugements perçants et son esprit, avec une constante verve, je me suis laissé dire par Mr George Moore qu'il se rencontra au milieu du siècle dernier une jeune demoiselle d'Irlande qui, non contente d'exprimer les mouvements de son cœur dans sa langue maternelle se piqua de les répandre en français. Elle

fut à Paris pour y apprendre non point seulement la langue que l'on y parle, mais bien plutôt encore celle que l'on y écrit, celle, du moins, que l'on y écrivait alors. C'était dans le temps que M. de Lamartine commençait à épuiser lui-même les parfums d'un souffle dont ses catéchumènes ne se privaient point de délayer à l'infini les derniers relents. A peine eut-elle quelques lumières de notre poésie qu'elle se montra habile à en suivre les moindres détours. Maîtresse de notre langue, elle ne visa à rien moins que de l'être de M. de Lamartine lui-même et de le vouloir épouser. Mais soit que M. de Lamartine fût encore marié, et qu'il ne se souciât point (sa femme étant Anglaise) d'attirer jusqu'en son foyer un débat plus pressant sur la question d'Irlande, soit qu'il fût trop absorbé dans ses soucis, il déclina cet honneur. La jeune Irlandaise était fort jolie, Mr Moore s'en porte garant sur les restes d'une beauté qu'il lui fut donné de considérer longtemps après et qui n'étaient point médiocres, mais M. de Lamartine ne lui donna point son cœur, il le remplaça par une préface dont cette jeune poétesse orna tout aussitôt un recueil de poésies françaises qui prit le titre de *Chants d'une Etrangère*, ce qui tout naturellement conduisit à nommer le second, qui ne tarda point à paraître, *Nouveaux Chants d'une Etrangère*.

Devenue plus habile encore à manier le lyrisme français, elle ne craignit point de composer tout un drame. Tout étrangère qu'elle était, elle ne quitta point notre territoire qu'elle n'eût parachevé ses cinq actes en vers. Il ne m'est point possible d'en dire le sujet, Mr George Moore s'étant montré sur ce point d'une grande réserve, et le catalogue du British Museum ne m'ayant pas permis d'éclaircir ce secret.

— Je l'ai rencontrée plus tard, m'a dit Mr Moore, et bien que j'eusse moi-même une certaine connaissance du français, bien qu'il m'eût été donné de fréquenter familièrement des poètes tels que Verlaine et Stéphane Mallarmé, je ne manquai point d'éprouver pour cette dame une sorte de respect ; car lequel de nous, en vérité, lequel de nous autres Anglais eût jamais pu se risquer à écrire un drame en vers français ?

— Etait-il bon ? hasardai-je naïvement.

— Vous pensez bien, me dit mon interlocuteur, qu'il n'y avait point du tout de talent là-dedans ; cela ne se pouvait faire qu'à ce prix. Vous n'imaginez pas qu'on aille écrire un drame

en cinq actes et en vers dans une langue qui n'est point la sienne à moins que d'être complètement dépourvu de talent; mais n'est-ce point merveilleux tout de même?

— Mais encore, insistai-je, désireux d'en savoir davantage, de quel genre était sa poésie, à quoi cela ressemblait-il?

— Je ne saurais vous dire, reprit l'auteur d'*Esther Waters*: cette poésie, c'était la « stérilité en extase ».

Comme Mr Moore parle le français avec la plus grande aisance et la plus extrême précision, je ne puis être accusé d'avoir mal traduit son propos. Il continua :

— Le mariage n'ayant pu se réaliser, mais le drame étant terminé, il ne lui restait plus qu'à retourner en Angleterre. Elle n'y manqua point, et reprit tout aussitôt son rang de poétesse anglaise, avec une abondance que cette tentative française n'avait fait, semble-t-il, que renforcer. Je la rencontrai par la suite. Elle avait changé de nom ; la littérature n'y était pour rien; elle avait oublié M. de Lamartine et s'était mariée, et, pour son plus grand bien, avec un homme qui n'entendait point le sublime. Elle lisait fort volontiers ses poèmes, qu'ils fussent français ou anglais. Un soir, il y a bien longtemps, que le hasard m'avait conduit dans le salon où, sous les auspices de sa mère, elle exhalait ses déceptions bilingues, on la vit apparaître portant dans le creux de son tablier toute une « portée » de manuscrits. « Vous n'allez point lire tout cela ce soir ? » dit la mère. Mais nous autres nous nous empressâmes aussitôt de nous écrier avec une feinte politesse : « Mais si, mais si, tous, tous. » Et ce disant, chacun de nous, d'un œil discret, considérait la porte.

Je n'ai pas eu d'autre dessein en rapportant ce propos que de montrer avec quelle facilité même les dames du Royaume-Uni sont susceptibles de saisir, à tout le moins, les exigences de la prosodie française. On me permettra bien après avoir évoqué, parmi beaucoup d'autres cet exemple obscur de mettre à présent en lumière de plus valables témoignages.

Il est flatteur pour nous que l'un des meilleurs « poètes français d'Angleterre » soit précisément l'un des plus grands poètes anglais.

Algernon Charles Swinburne ne se contentait pas, comme je l'ai montré sur l'exemple de Baudelaire (1), de pénétrer jus-

(1) *Baudelaire et Swinburne*. Mercure de France, 15 novembre 1917.

qu'au cœur de nos poètes les plus malaisés à découvrir entièrement ; il portait à notre langue et particulièrement à celle de nos poètes une affection qui ne se démentit point un instant jusqu'à son dernier jour. Même en ses dernières années, alors que la surdité lui rendait si malaisé le commerce de ses amis, il n'avait point de plus grande satisfaction que de lire à l'un d'entre eux quelque poème français, ancien ou moderne.

Il semble que ç'ait été pour justifier sa vive inclination pour la France que Swinburne ne manqua pas de se réclamer fréquemment d'antécédences françaises qui, d'après des recherches récemment faites, ne s'avèrent que fort illusoires (1). Seulement des grands parents avaient longtemps vécu en France, et Swinburne avait volontiers déformé ce fait, par une tendresse pour notre pays dont nous ne pouvons que lui savoir gré.

La francophilie littéraire de Swinburne commença alors qu'il n'avait guère plus de quinze ans, vers 1852. A quelle époque entreprit-il d'écrire des vers français? Il n'est guère possible de le déterminer exactement ; mais ce qui est certain, c'est qu'en 1862 (il avait alors vingt-cinq ans), il envoya au « Spectator » le compte rendu d'un volume de poésie française vivement burlesque, et de son cru, et dont il citait des extraits qu'il avait entièrement composés. La mystification était assez visible et le ton des poèmes qui y figuraient cadrait mal avec l'esprit du « Spectator ». Ce fut une des raisons qui amenèrent Swinburne à se séparer de ce périodique, ou réciproquement.

Dans une lettre datée de 1865, il signale à un ami la présence à Londres du peintre Daubigny et ajoute : « Daubigny s'est déclaré ravi de mes chansons françaises que lui a montrées un ami à qui je les avais prêtées (2) ».

Il s'agit là des petits poèmes français qu'au cours de son drame *Chastelard* il prête à l'amant malheureux de Marie Stuart. De *Chastelard* lui-même il ne nous est parvenu qu'une strophe authentique ; toutes celles que Swinburne, dans son drame, attribue à son héros sont de sa propre composition. On peut très justement penser avec Mr Edmund Gosse qu'ils

(1) *The Boyhood of Algernon Charle Swinburne,* par Mrs Disney Leith (Chatto et Windus, 1917).

(2) *Life of Swinburne,* par Edmund Gosse, p. 120 (Macmillan, éd., Londres, 1917).

comptent parmi les plus étonnants tours de force du don génial d'assimilation que possédait Swinburne.

Assurément la chanson que fredonne Mary Beaton au lever du rideau du drame et qui débute par :

Le navire
Est à l'eau ;
Entends rire
Ce gros flot,
Que fait luire
Et bruire
Le vieux sire
Aquilo.

et qui poursuit ses six strophes au cours de cette première scène a plus emprunté au *Pas d'Armes du roi Jean* ou aux *Djinns* qu'à l'esprit de Chastelard lui-même ; mais la chanson de Chastelard à la scène II de l'acte I ne manque pas de grâce non plus que de vraisemblance :

Après tant de jours, après tant de pleurs,
Soyez secourable à mon âme en peine.
Voyez comme Avril fait l'amour aux fleurs :
Dame d'amour, dame aux belles couleurs,
Dieu vous a fait belle, Amour vous fait reine.

Rions, je t'en prie ; aimons, je le veux.
Le temps fuit et rit, et ne revient guère.
Pour baiser le bout de tes longs cheveux,
Pour baiser tes cils, ta bouche et tes yeux,
L'Amour n'a qu'un jour auprès de sa mère.

et plus encore peut-être celle qu'il chante au début du deuxième acte a-t-elle la couleur à la fois fraîche et un peu atténuée de cette ardente mélancolie dont l'âme des poètes était assez volontiers animée au temps de Marie Stuart :

J'ai vu faner bien des choses,
Mainte feuille aller au vent :
En songeant aux vieilles roses,
J'ai pleuré souvent.

Vois-tu dans les roses mortes
Amour qui sourit, caché ?
O mon amant, à nos portes
L'as-tu vu couché ?

As-tu vu jamais au monde
Vénus chasser et courir ?
Fille de l'onde, avec l'onde
Doit-elle mourir ?

Aux jours de neige et de givre,
L'amour s'effeuille et s'endort.
Avec mai doit-il revivre,
Ou bien est-il mort?

Qui sait où s'en vont les roses,
Qui sait où s'en va le vent?
En songeant à telles choses,
J'ai pleuré souvent.

Ce n'était là encore cependant que d'habiles pastiches d'un jeune homme qui avait ardemment dévoré toute la poésie française de ses origines jusqu'à Victor Hugo, et qui s'était montré en état d'écrire sur Théophile de Viau un article dont peu de Français de son temps eussent été capables (1).

C'est dans la période de 1870 à 1882, que les circonstances et son goût semblent l'avoir le plus entraîné à écrire des poèmes français. Ce fut d'abord le *Sonnet dédicatoire* à Victor Hugo dont il orna en 1873 son drame *Bothwell*, le second de la trilogie de *Mary Stuart*.

Lorsque après la mort de l'auteur des « Emaux et Camées » l'éditeur Lemerre décida de publier un *Tombeau de Théophile Gautier*, José-Maria de Heredia suggéra de demander à Swinburne d'y contribuer : il n'y publia pas moins de six poèmes, deux en anglais, deux en français, un en latin et un en grec, encore ce dernier est-il à vrai dire un groupe de cinq petits poèmes.

Les deux poèmes en français réimprimés par Swinburne dans la seconde série de ses *Poems and Ballads* sont un sonnet intitulé *Théophile Gautier* et une *Ode à la Mémoire de Théophile Gautier*. C'est à leur propos que Mr Edmund Gosse dit :

Les poèmes en français de Swinburne, ainsi qu'un critique français me l'a spirituellement expliqué, sont parfaitement corrects et ressemblent à de véritables vers français dans la mesure où la meilleure poésie latine de la Renaissance ressemble à du Catulle (2).

Pour spirituelle que soit cette critique, elle dépasse un peu l'exactitude ; la forme de ces deux poèmes est prosodiquement parfaite ; mais on y trouve mieux qu'une parfaite application ;

(1) Cet article, d'un tour charmant et d'une compréhension excellente, a été réimprimé dans une édition privée à 20 exemplaires par les soins de MM. Thomas J. Wise et Edmund Gosse, sous le titre *Théophile*, plaquette in-8, Londres 1915.
(2) *Life of Swinburne*, 1915.

j'accorde qu'il y a des faiblesses dans l'Ode et que le souci d'user d'une combinaison rythmique propre à Gautier, qu'il s'agissait de louer, a entraîné Swinburne à mêler à la fois ses souvenirs de Gautier et ceux de Victor Hugo ; j'accorde encore que la fin du sonnet est faible, mais les deux quatrains en sont d'un homme qui a saisi non seulement le vocabulaire, la syntaxe, la métrique propres au français, mais encore cette plus insaisissable vertu, la mélodie particulière à chaque langue, ce sens secret qu'aucune règle précise ne détermine. N'est-il pas déjà surprenant de lire de la main d'un poète anglais ces huit vers :

Pour mettre une couronne au front d'une chanson,
Il semblait qu'en passant son pied semât des roses,
Et que sa main cueillît comme des fleurs écloses
Les étoiles, au front du ciel en floraison.

Sa parole de marbre et d'or avait le son
Des clairons de l'été chassant les jours moroses ;
Comme en Thrace, Apollon banni des grands cieux roses,
Il regardait du cœur l'Olympe, sa maison (1).

J'en connais beaucoup d'entre nous qui les signeraient volontiers.

Swinburne n'a publié que huit ou dix de ses poèmes français. Il est hors de doute qu'il a dû en composer un certain nombre d'autres avant de parvenir à cette aisance. Peut-être l'étude des papiers du poète à laquelle se livrent Mr Thomas J. Wise et Mr Edmund Gosse permettra-t-elle de découvrir d'autres poèmes français de Swinburne qui ne seront pas pour nous sans intérêt. Nous savons dès à présent le cas particulier que faisait le poète anglais de ces enfants étrangers de sa muse. Il le dit dans une lettre très récemment publiée et qui est intéressante, à plus d'un sens, en raison des événements présents :

Je n'ai rien d'autre à vous raconter, sinon la très flatteuse demande qui m'a été adressée en termes pressants par le directeur d'un journal français, d'un poème (en français naturellement) de ma main. Comme il me plaît d'être considéré comme un poète français tout aussi bien que comme un poète anglais, je suis en train de leur écrire un poème sur la musique de Wagner. J'espère que cela ne leur fera rien que le musicien soit un Allemand. Je hais ces gens-là à tout autre point de vue, mais je dois dire que la seule bonne chose que

(1) *Théophile Gautier* (Poems and Ballads, 2nd serie).

les Allemands puissent faire : la musique, il la font tellement mieux qu'aucun autre peuple, qu'aucun autre n'arrive même le second sur ce point. Jowett parle d'aller quelque part en Allemagne, en Bavière, je pense, ou dans quelque province méridionale, quand nous nous quitterons, mais je ne pense pas que cela soit avant quelques semaines d'ici. Il n'a pas voulu y aller l'an dernier ayant de trop bons sentiments pour souhaiter ou pour supporter d'être le témoin de leur exultation effrénée devant le pillage de la France et leur vol de ses provinces ; et de sa part, j'apprécie cela particulièrement, car ses tendances et ses relations sont, au rebours des miennes, beaucoup plus allemandes que françaises (1).

Nous n'avons point actuellement le poème dont Swinburne parle dans cette lettre, et ce n'est peut-être pas le seul qui se soit trouvé égaré. Ce qui est certain c'est qu'à mesure qu'on suit chronologiquement les poèmes français de Swinburne, on y remarque plus de qualités et moins de faiblesses. Cela ne peut pas venir seulement de l'accroissement du don lyrique même. Bien avant cette date Swinburne a donné, en anglais, la mesure complète de toutes ses ressources d'images, de pensées, de rythmes. La vérité est qu'en ce qui concerne ses poèmes français, Swinburne s'est peu à peu mieux dégagé des influences trop uniquement livresques qui avaient dicté ses premiers essais; et ses deux derniers poèmes, le *Nocturne* et le Sonnet à la mémoire de Théodore de Banville méritent d'être cités entièrement.

Dans la forme si difficile et si étroite de la sextine, il est parvenu à donner la sensation d'une inspiration complètement française.

NOCTURNE

La nuit écoute et se penche sur l'onde
Pour y cueillir rien qu'un souffle d'amour ;
Pas de lueur, pas de musique au monde,
Pas de sommeil, pour moi, ni de séjour.
O mère, ô Nuit, de ta source profonde
Verse-nous, verse enfin l'oubli du jour.

Verse l'oubli de l'angoisse et du jour ;
Chante ; ton chant assoupit l'âme et l'onde ;

(1) *The Boyhood of Swinburne*, p. 63. Il est évidemment question ici du journal *le Rappel* dont Auguste Vacquerie était le rédacteur en chef. Bien que cette lettre ne porte comme date que 24 juillet, l'allusion à l'Allemagne doit assurément la faire dater de 1872. Cet ami Jowett dont il parle était le « maester » du Balliol College à Oxford.

Fais de ton sein pour mon âme un séjour.
Elle est bien lasse, ô mère, de ce monde
Où le baiser ne veut pas dire amour,
Où l'âme aimée est moins que toi profonde.

Car toute chose aimée est moins profonde,
O Nuit, que toi, fille et mère du jour;
Toi dont l'attente est le répit du monde,
Toi dont le souffle est plein de mots d'amour,
Toi dont l'haleine enfle et réprime l'onde,
Toi dont l'ombre a tout le ciel pour séjour.

La misère humble est lasse, sans séjour,
S'abrite et dort sous ton aile profonde;
Tu fais à tous l'aumône de l'amour;
Toutes les soifs viennent boire à ton onde,
Tout ce qui pleure et se dérobe au jour,
Toutes les faims et tous les maux du monde.

Moi seul je veille et ne vois dans ce monde
Que ma douleur qui n'ait point de séjour
Où s'abriter sur ta rive profonde
Et s'endormir sous tes yeux loin du jour;
Je vais toujours cherchant au bord de l'onde
Le sang du beau pied blessé de l'amour.

La mer est sombre où tu naquis, amour,
Pleine des pleurs et des sanglots du monde;
On ne voit plus le gouffre où naît le jour
Luir et frémir sous ta lueur profonde;
Mais dans les cœurs d'homme où tu fais séjour
La douleur monte et baisse comme une onde.

Envoi.

Fille de l'onde et mère de l'amour,
Du haut séjour plein de ta paix profonde
Sur ce bas monde épands un peu de jour.

On ne lira certainement pas sans intérêt ce passage d'une lettre écrite, à propos de ce poème, par Mr George Moore à Mr Edmund Gosse et que ce dernier a reproduite en appendice à sa *Vie de Swinburne :*

Un soir, chez Mallarmé (il recevait le mardi soir, mais vers 1880 il n'était pas encore une célébrité et il venait peu de monde à ses réceptions ; nous passions généralement le mardi soir ensemble, en tête à tête), un soir la conversation tomba sur Swinburne, et il me montra une longue correspondance écrite sur des feuilles bleues de papier écolier, d'une écriture hésitante, au sujet du poème qu'on avait demandé à Swinburne de publier, et qu'il publia en effet, dans *La*

République des Lettres, un *Nocturne*, une sextine écrite en français. Swinburne avait demandé à Mallarmé de modifier tout ce qu'il lui semblerait nécessaire de changer ; Mallarmé, en conséquence, avait modifié le second vers, et cela amena de la part de Swinburne au moins trois volumineuses épîtres. D'autres changements furent faits par Swinburne sur les indications de Mallarmé ; quels étaient-ils, je ne m'en souviens pas ; mais la correction de Mallarmé, je me la rappelle fort bien : Swinburne avait écrit :

> La nuit écoute et se penche sur l'onde
> Pour recueillir rien qu'un souffle d'amour.

Pour recueillir rien ne sonnait pas bien à l'oreille de Mallarmé, et son changement témoigne d'un goût exquis. Il changea le vers en « *pour y cueillir rien* »... Swinburne discuta la modification avec Mallarmé, en maintenant que la raison qu'il avait d'employer « recueillir » était qu'il lui semblait que « cueillir » s'appliquerait mieux à des pommes et des poires qu'à un souffle d'amour » (1)...

Nul doute que nous ne trouvions quelque jour dans les deux volumes de Correspondance de Swinburne, qui devront paraître prochainement et dont l'annonce a été récemment faite, ces lettres adressées à Mallarmé qui nous éclaireront sur le rôle de correcteur qu'il a joué dans la circonstance.

Longtemps après, en 1891, au moment même de la mort de Banville, Swinburne faisait une nouvelle incursion dans le jardin des Muses françaises, en écrivant dans la forme du sonnet une sorte de paraphrase française de la *Ballad of Melicertes* qu'il avait, pour le même propos, écrite en anglais et qui figure aujourd'hui, ainsi que le sonnet français, dans le recueil : *Astrophel and other poems*. A mon sens, c'est là son œuvre française la meilleure ; il a réussi à trouver un vers plus souple, un vers mieux à rendre son émotion ; on retrouve là quelque chose de cette fluidité, de cet incomparable accent qui marquent tant de ses inoubliables poèmes anglais. La poésie française de Swinburne a toujours un peu comme un parfum d'anthologie grecque, mais ici ce parfum se combine fort heureusement avec la grâce particulière du délicieux poète qui en formait l'objet et avec la nature même de son œuvre.

AU TOMBEAU DE BANVILLE

> La plus douce des voix qui vibraient sous le ciel
> Se tait ; les rossignols ailés pleurent le frère
> Qui s'envole au-dessus de l'âpre et sombre terre,

(1) *Life of Swinburne*, p. 328.

Ne lui laissant plus voir que l'être essentiel,
Esprit qui chante et rit, fleur d'une âme sans fiel.
L'ombre élyséenne, où la nuit n'est que lumière,
Revoit, tout revêtu de splendeur douce et fière,

Melicerte, poète à la bouche de miel.
Dieux exilés, passants célestes de ce monde,
Dont on entend parfois dans notre nuit profonde
Vibrer la voix, frémir les ailes, vous savez

S'il vous aima, s'il vous pleura, lui dont la vie
Et le chant rappelaient les vôtres. Recevez
L'âme de Melicerte affranchie et ravie.

Quelqu'un autrefois a dit, paraît-il, des vers français de Swinburne qu'ils étaient « *les efforts géants d'un barbare* » ; même en prenant le mot « barbare » au sens où le prenaient les Grecs, il ne semble pas que ce soit juste. Il n'y a rien de géant en tout cela. Il est même surprenant, quand on considère toute l'ardeur, la fougue que Swinburne a dépensées si admirablement dans son œuvre, et quand on sait quelle sorte de fanatisme il nourrissait pour Victor Hugo et son œuvre, de ne pas trouver dans ses essais poétiques français plus de la grandiloquence et des effets chers au poète des *Contemplations*. Pour l'effort, il est vrai qu'on l'y sent en plus d'un endroit ; et cela ne peut surprendre; il manquait peut-être à Swinburne, pour y réussir tout à fait, de savoir moins bien le français, et de le parler davantage. A connaître trop bien, littérairement, une langue, à ne la connaître que littérairement, on risque de ne pouvoir pas l'écrire ou de l'écrire intolérablement bien ; que l'on se reporte plutôt à certaines tentatives du même genre, de Gabriele d'Annunzio, entre autres. Les poèmes de Swinburne, du moins, peuvent se lire avec agrément ; ils ne sont pas seulement des tours de force ; il y passe un peu de son propre génie, un écho affaibli de sa sensibilité, et quelque chose de cette dévotion qu'il ne cessa de nourrir non seulement pour la littérature mais pour l'esprit de la France elle-même (1).

(1) Le goût que Swinburne prenait à écrire des poèmes français était assez connu pour qu'on ait cru même devoir publier comme étant de lui des strophes françaises où il n'était pour rien ; tel ce court poème de deux strophes : « Dolorida » qui figure encore sous son nom au British Museum, sous le titre : « In the Album of Adah Menken », in-18, de 4 p. (C. 59. C. 26) et que Swinburne déclara précisément n'être pas de sa main, dans une lettre publiée par le *Pall Mall Gazette* du 28 décembre 1883. (Cf. A bibliographical list of the scarcer and uncollected works of A. C. Swinburne, par Thomas J. Wise, Londres 1897.)

§

On ne saurait, dans une revue des « poètes français d'Angleterre », omettre le nom de John Payne. Cet écrivain, mort il y a peu de temps, si on ne peut lui attribuer le premier rang parmi les écrivains créateurs, doit cependant être rangé parmi les érudits et les traducteurs le plus singuliers. Parmi les œuvres dont il s'est fait le traducteur, John Payne compte les *Mille et une Nuits*, neuf volumes, le *Décameron de Boccace* en son entier, les *Quatrains d'Omar Kheyyam*, trois volumes, des *Poèmes d'Hafiz*, six volumes, des *Novels of Matteo Bandello*, et enfin *l'Œuvre de Maistre Francois Villon*, en son entier.

Sa dévotion pour Villon lui fit fonder une *Villon Society* par les soins de laquelle ont été éditées la plupart de ses œuvres, entre autres une série de six volumes qui, sous le titre général de *Flowers of France*, réunit assurément l'ensemble le plus étendu qu'on ait jamais composé de traductions anglaises d'après des poèmes français.

Il semble même que l'étonnante habileté de John Payne à traduire des vers français en vers anglais l'ait parfois entraîné au delà des bornes d'un goût excellent. C'est ainsi que dans les deux derniers volumes des *Flowers of France* qui sont consacrés aux plus récents poètes français, on rencontre une succession fort disparate où les noms et œuvres de M. Henri de Regnier ou de M. André Gide s'unissent singulièrement à ceux de Xavier Privas et de Jules Jouy.

Outre ce labeur dejà considérable de traducteur, John Payne a laissé une œuvre poétique personnelle réunie sous le titre de *The Poetical Works of John Payne* en deux volumes. Le premier tome porte cette dédicace qui mérite d'être relevée :

« Dédié à la mémoire de mon bien cher et bien sincèrement regretté Stephane Mallarmé, esprit exquis et cœur d'or. »

C'est dans le tome II de cette œuvre poétique que l'on rencontre les contributions de John Payne à la littérature française d'Angleterre. On n'y trouve pas moins de sept poèmes en français ; trois sonnets réunis sous le titre général de *Soirs de Londres* et qui sont respectivement intitulés *Hyde Park*, — *A Stéphane Mallarmé* et *Kensington gardens*. Le second a peut-être le plus d'intérêt pour les lec-

teurs français ; s'il ne fait pas preuve d'une originalité très particulière, il dénote cependant un maniement point trop maladroit de notre langue et le goût que John Payne nourrissait pour notre pays et ses représentants intellectuels.

A STÉPHANE MALLARMÉ

Ami, te souviens-tu des longues causeries,
Nous promenant le soir le long du Serpentin,
Suivant, les yeux ravis, le rayon argentin
Qui, revêtant les tons roses de rêveries,

S'en allait lentement le long des éclaircies ?
Douce, la nuit venait sur l'ombrage serein,
Et dans l'eau satinée aux moirages d'étain
Les gaseliers piquaient leurs flammes adoucies.

Cependant nous causions, pleins de la fin du jour,
Du grand et puissant Art, cette noble maîtresse
Qui serre nos deux cœurs de son fécond amour.

Sur nos lèvres, — refrain qui revenait sans cesse, —
Chantaient les vers aimés, les noms des grands amis.
Et Londres pour un soir redevenait Paris (1).

Les autres œuvres poétiques en français sont une ballade « Cromwell Bilboquet » (plus exactement un Chant Royal prolongé), fort pleine de verve et dont le refrain est :

Lorsque la vie est courte et longue la bêtise.

Une *Ballade à Villon*, une *Ballade aux Critiques*, enfin un sonnet *à Théophile Gautier*, qui figura, auprès des vers de Swinburne, dans le « Tombeau de Théophile Gautier ».

La meilleure de ses œuvres françaises est incontestablement la Ballade à Villon ; il semble que la dévotion particulière qu'il nourrissait pour ce grand poète français l'ait mieux inspiré que partout ailleurs. La prosodie de John Payne n'est point toujours exempte de quelques taches ; ses œuvres françaises sont assurément plus le produit d'une érudition fort vive que de cette singulière transposition poétique d'une langue à une autre que nous trouvons chez Swinburne, ou chez Mr George

(1) Voici quelques indications relatives aux ouvrages de John Payne auxquels on a fait allusion ici : *Flowers of France, The latter days, Ackerman to Warnery, Representative poems of the nineteenth and teentieth centuries, rendered into English verses, in accordance with the original forms, by John Payne. Printed for the Villon Society by private subscription and for private circulation only. London. MDCCCCXIII.*
The Poetical Works of John Payne, in two volumes. Londonn MDCCCCII, printed for the Villon Society by private subscription and for private circulation only. Les poèmes en français se trouvent entre les pages 180 et 211 du t. II de cet ouvrage.

Moore, on le verra peu après ; mais la *Ballade à Villon* mérite d'être citée ici comme un témoignage de sa meilleure veine.

BALLADE A VILLON

Grand écolier, toi, mon noble poète,
Par qui, premièrement, cœur attendri,
La souffrance du peuple chant s'est faite,
Belle âme de Villon, tu m'as souri
Mainte année, à travers l'injuste oubli.
Et je me suis promis, braille que braille,
Contre la mort de livrer ta bataille
Et, redisant ta chanson tout au long,
Malgré toute la classique canaille,
Crier salut à l'écolier Villon.

Or, maître aimé, si, du sublime faîte
Du ciel de l'art où tu t'es établi,
Ton doux regard sur mon œuvre s'arrête,
Pardonne-moi de n'avoir point suffi,
De tout mon cœur et de tout mon envi,
A retresser l'étincelante maille
De ton beau vers qui pleure et chante et raille.
En transvasant dans mon grossier flacon
Ton noble vin, j'ai dû, vaille que vaille,
Crier salut à l'écolier Villon.

C'est bien peu vraiment ce que je souhaite,
Je ne me fais pas fort, non, Dieu merci,
D'être vainqueur ; une noble défaite
En ton honneur, voilà tout mon souci.
Je n'ai voulu que t'honorer ; ainsi
Si je n'ai pu, de toute ma rimaille,
Dire tes gentes filles, ta prêtraille,
Tes compagnons, tes jeux, doux vagabond,
Pardonne-moi de croire qu'il me faille
Crier salut à l'écolier Villon.

Envoi.

Prince d'iceux qui n'ont ni sou ni maille,
Dieu fasse que ton doux esprit tressaille
D'aise en entendant célébrer ton nom,
Et même, de ma voix de faible taille,
Crier salut à l'écolier Villon.

Assurément ce n'est point là une ballade selon les règles les plus exigeantes de la prosodie orthodoxe, et Villon lui-même ou surtout Banville s'y fussent plaints de n'y pas trouver toujours assez d'appui dans les consonnes. On n'y sent pas cette

liberté naturelle, cette aisance innée de la rime qui est le propre de ceux qui se sont accoutumés de longtemps à se jouer de toutes les difficultés et chez qui le vocabulaire vient sans effort à la rescousse de la rime. Telle qu'elle est toutefois, l'on accordera qu'elle est mieux qu'un exercice passable ; elle ne se sent point par trop des peines de la mémoire ou du dictionnaire ; elle passe assurément, dans son genre, les gloires caduques où s'illustrèrent jadis, sur les bancs de nos écoles, nos prédécesseurs en mal de vers latins.

Pourtant un homme s'est rencontré, comme eût dit Bossuet, d'une ingéniosité d'esprit étonnante, et qui, le mieux du monde depuis Hamilton probablement, s'est diverti à écrire des vers dans une langue qui n'est point la sienne ; il serait malaisé d'en trouver de plus naturellement ingénieux en ce genre de la part d'un étranger, que ceux que nous devons à Mr George Moore.

Au reste il s'en est fallu de peu que Mr George Moore, au lieu d'appartenir à l'histoire littéraire d'Angleterre, n'appartînt à celle de France ; et pour nous, il nous faut le regretter ; les écrivains qui ont à la fois du charme, de l'esprit d'observation et le souci du style ne sont point si nombreux que nous n'eussions pu en accueillir un de plus avec profit.

Les dieux ont protégé l'Angleterre en lui conservant un écrivain d'une liberté de pensée et d'expression dont elle avait précisément besoin ; mais Mr George Moore a failli, comme Hamilton, il y a deux cents ans, n'écrire que dans notre langue. Je l'ai entendu me le dire lui-même, un soir qu'assis en sa compagnie, au coin du feu, dans cette pièce où une belle figure de Manet met au mur sa note si française de souple et nerveuse délicatesse, je l'écoutais me raconter avec son inépuisable sûreté d'esprit et de mémoire ses souvenirs du temps où il fréquentait amicalement Manet, Zola, Degas, Mallarmé et tant d'autres aujourd'hui disparus, mais qui revivent avec une si vivante authenticité quand il les évoque. Je l'ai entendu me dire qu'en suivant un jour une rue, à Paris, voilà quelque trente ans, tout occupé par une idée de conte ou de roman, il s'aperçut que la forme et cette première expression du travail littéraire lui venait à l'esprit non plus en anglais mais en français. Des difficultés en Irlande qui obligèrent Mr George Moore à y retourner prendre soin de ses intérêts le rendirent à la pensée anglaise.

Si Mr George Moore est devenu l'auteur universellement discuté et apprécié dans les pays de langue anglaise qu'il est aujourd'hui, l'auteur d'*Esther Waters*, d'*Ave*, *Salve*, *Vale*, des *Memoirs of my dead life*, de *Brook Kerith*, il ne se cache pas d'en rejeter tout le mérite sur la France.

Je ne savais guère comment écrire, alors, je notais tant bien que mal mes sensations et mes pensées. Un jour je voulus me divertir à écrire pour « The Lake » (ce roman que je venais d'achever) une dédicace en français à l'intention d'Edouard Dujardin. C'est en écrivant en français cette sorte de préface, me dit Mr George Moore, que j'ai découvert comment il me fallait écrire en anglais ; si l'on veut bien s'accorder à me reconnaître un style, c'est de ce jour-là que date pour moi sa découverte ; et la première conséquence que je rencontrai en écrivant cette préface fut de me conduire à récrire ce livre même que je pensais avoir terminé.

L'étendue de cette préface dépasserait le cadre de cet article, mais comment se priver d'en citer du moins ceci :

C'est dans ce jardin, à l'orée de la forêt et dans la forêt même, parmi la mélancolie de la nature primitive, et à Valvins où demeurait notre vieil ami Mallarmé, triste et charmant bonhomme, comme le pays du reste (n'est-ce pas que cette tristesse croît depuis qu'il s'en est allé ?) que vous m'avez entendu raconter *Le lac.*

A Valvins, la Seine coule silencieusement tout le long des berges plates et graciles, avec des peupliers alignés ; comme ils sont tristes au printemps, ces peupliers, surtout avant qu'ils ne deviennent verts, quand ils sont rougeâtres, posés contre un ciel gris, des ombres immobiles et ternes dans les eaux, dix fois plus tristes quand les hirondelles volent bas. Pour expliquer la tristesse de ce beau pays parsemé de châteaux vides, hanté par le souvenir des fêtes d'autrefois ; il faudrait tout un orchestre. Je l'entends d'abord sur les violons ; plus tard on ajouterait d'autres instruments, des cors, sans doute ; mais pour rendre la tristesse de mon pauvre pays là-bas il ne faudrait pas tout cela. Je l'entends très bien sur une seule flûte placée dans une île entourée des eaux d'un lac, le joueur assis sur les vagues ruines des forteresses des anciens guerriers normands. Mais, cher ami, vous êtes Normand et peut-être bien que ce sont vos ancêtres qui ont pillé mon pays ; c'est une raison de plus pour que je vous offre ce roman. Acceptez-le sans le connaître davantage et n'essayez pas de le lire ; ne vous donnez pas la peine d'apprendre l'anglais pour lire « Le Lac » ; que le lac ne soit jamais traversé par vous... Lorsqu'on dédie un livre, on prévoit l'heure où l'ami le prend,

(1) *The Lake.* (William Heineman, éd. Londres 1905).

jette un coup d'œil et dit : « Pourquoi m'a-t-il dédié une niaiserie pareille ? » Toutes les choses de l'esprit, même les plus grandes, deviennent niaiseries tôt ou tard. Votre ignorance de ma langue m'épargne cette heure fatale. Pour vous mon livre sera toujours une belle et noble chose. Il ne peut jamais devenir pour vous banal comme une épouse. Il sera pour vous une vierge, mieux qu'une vierge, il sera pour vous une demi-vierge. Chaque fois que vous l'ouvrirez, vous penserez à des années écoulées, au jardin où les rossignols chantent, à la forêt où rien ne se passe, sauf la chute des feuilles, à nos promenades à Valvins pour voir le cher bonhomme ; vous penserez à votre jeunesse et peut-être aussi à la mienne. Mais je veux que vous lisiez cette dédicace, et c'est pour cela que je l'ai écrite en français, dans un français qui vous est très familier, le mien. Si je l'écrivais en anglais et la faisais traduire dans le langage à la dernière mode de Paris, vous ne retrouveriez pas les accents barbares de votre vieil ami. Ils sont barbares, je le conçois, mais il y a des chiens qui sont laids et que l'on finit par aimer....

On voit par là avec quelle grâce Mr George Moore eût pu être un prosateur français ; mais il eût pu tout aussi bien être un poète. Comme je lui parlais de ses poèmes :

— Ce sont là des jeux, voyez-vous, me dit Mr George Moore, je ne suis pas dupe ; je ne me flatte point comme Swinburne de vouloir être considéré comme un poète français ; les vers que je me suis plu à reproduire dans les *Confessions d'un jeune homme*, je les regarde comme des documents du temps dont datent ces Confessions ; je les donne pour ce qu'ils valent ; eux aussi ils sont quelques-unes des expériences de ma jeunesse, je ne prétends point qu'elles aient été toutes admirables, mais j'y ai pris du plaisir.

C'est en effet dans la dernière édition des « Confessions of a young man », que l'on trouve tous les poèmes français de Mr George Moore, du moins ceux qu'il a conservés du temps où il se divertissait à ces expériences françaises ; ce sont un *Sonnet à Swinburne*, écrit en manière de dédicace pour un drame « *Luther* ».

Je t'apporte mon drame, ô poète sublime,
Ainsi qu'un écolier au maître sa leçon.
Ce livre, avec fierté, porte comme écusson
Le sceau qu'à nos esprits ta jeune gloire imprime.

Accepte, tu verras la foi mêlée au crime
Se souiller dans le sang sacré de la raison
Quand surgit, rédempteur du vieux peuple saxon,
Luther à Wittemberg, comme Christ à Solime.

Jamais de la cité le mal entier ne fuit,
Hélas, et son autel y fume dans la nuit ;
Mais notre âge a ceci de pareil à l'aurore

Que c'est un divin cri du chasseur éternel,
Le tien, qui, pour forcer le jour tardif d'éclore,
Déchire avec splendeur le voile épars du ciel.

L'hommage du jeune écrivain au grand poète d'*Atalanta in Calydon* avait tout lieu de le séduire ; et il était délicat de se servir pour cela d'une langue pour laquelle Swinburne, comme nous l'avons vu, montrait tant d'affection.

C'est encore une *Nuit de septembre* où l'on peut lire, entre autres, ces deux strophes parfaites :

..... Parmi ces rochers, dans le sable,
Sous les grands pins d'un calme amer,
Surgit notre amour périssable,
Faim de tes yeux, soif de ta chair.

Je suis ton amant, et ta blonde
Gorge tremble sous mon baiser,
Et des feux de l'amour inonde
Nos deux cœurs sans les apaiser.....

C'est un poème « inspiré par un tableau de Rubens » (le portrait d'Hélène Fourment du musée de la Haye) ; c'est encore ce petit poème suggéré par un tableau de Lord Leighton :

De quoi rêvent-elles ? De fleurs,
D'ombres, d'étoiles ou de pleurs ?
De quoi rêvent ces jeunes femmes,
De leurs amours ou de leurs âmes ?

Pareilles aux lys abattus,
Elles dorment les rêves tus,
Dans la grande fenêtre ovale,
Sous un ciel gris comme une opale.

Mais c'est surtout cette ballade, que l'on ne trouvera que dans la plus récente édition des *Confessions of a young man*. Elle appartient à un tout autre genre : à celui dont, en France, Villon et Ronsard nous ont donné les premiers modèles. Ce n'est point là de la poésie pour pensionnaires ; mais Mr George Moore n'a jamais eu dessein de s'interdire d'étudier les sujets qui l'intéressaient, comme tout écrivain qui se respecte.

Cette ballade est la seule que Mr Moore ait pu retrouver, de toute une série du même genre qu'il avait écrite autrefois, et

qu'au hasard d'un déplacement il égara dans une armoire à Dublin, il y a bien des années. Je signale le fait pour éviter les fausses attributions qui pourraient en être faites par la suite, si jamais ces autres poèmes avaient la bonne fortune de se retrouver en d'autre mains. Mr George Moore me récita celle-ci voilà quelques mois; et comme je l'en louai, il s'obstina à me laisser entendre que je ne le faisais que par politesse française, et par sympathie pour ses autres ouvrages anglais. C'est un des rares points sur lesquels je n'ai pu m'entendre avec Mr Moore, et ne pouvant le convaincre du goût que m'inspire cette ballade, tout à la fois régulière et de mauvaise vie, si je puis dire, j'ai cru bon de prendre le parti, grâce à l'aimable entremise de son éditeur (1), de la soumettre au public français qui en pourra juger comme moi-même.

BALLADE D'ALFRED, L'ALFRED AUX BELLES DENTS

Je suis Alfred, l'Alfred aux belles dents,
Un très grand mac, illustre dans le square,
J'ai du pognon et de beaux vêtements,
Fins escarpins, gants, bague à grosse pierre,
Car sur le truc ma femme est la plus chère.
Toujours de l'or, trois guineas, au moins deux,
Pour le plaisir d'un petit ordinaire.
Il en faut bien des messieurs sérieux.

Je m'absente du billard, par moments,
Pour voir si la putain travaille... Un verre ?
Bah! la tournée et plus d'emmerdements!
Copains, trinquons à la santé d'un père
Qui vient chez nous dans la nuit solitaire :
Il fait l'amour et n'est pas de ces gueux
Qui casquent mal, et sont si durs à plaire.
Il en faut bien des messieurs sérieux !

Le maquereau seul, parmi les amants,
Plane au-dessus de tout amour vulgaire;
Il met la main sur les petits romans
Qui troublent l'âme et font manquer l'affaire.
Les temps sont durs; sans le miché, que faire ?
Et, nom de Dieu, pourquoi se ficher d'eux ?
Je gueule au nez du roussin, ce faux frère:
Il en faut bien des messieurs sérieux !

(1) C'est, en effet, à l'extrême obligeance de Mr William Heinemann que j'ai dû non seulement la communication du texte de cette ballade (non encore publiée, quoique sur le point de l'être), mais encore l'autorisation de reproduire ici les poèmes de Swinburne et de Mr George Moore dont il est l'éditeur, ainsi que de toutes les œuvres de ces auteurs. Il me plaît de l'en remercier ici.

Envoi.

Roi du trottoir, je le suis ; et très fière,
Elle m'attend, la voix pleine d'aveux.
Je prends la braise, et je la f... par terre.
Il en faut bien des messieurs sérieux !

En ce dialogue entre sa Conscience et lui-même au cours duquel Mr George Moore dans son livre reproduit cette ballade ; il fait dire à la Conscience :

Votre ballade ne me paraît pas meilleure à la seconde audition qu'à la première. Votre ballade m'insupporte, en voilà assez.

Il faut toujours se défier un peu de Mr George Moore, surtout quand il fait intervenir la Conscience; laissons la morale avec la conscience, gardons la ballade, et tenons-la pour bonne. Pour ma part, elle m'a semblé meilleure à l'entendre une seconde fois qu'à la première. Malheureusement je ne puis transcrire l'amusante diction de Mr Moore, ni comment, ses yeux bleus pâles souriant sous la courbe de ses mèches blanches, il la ponctuait pour moi d'un : « Vous savez, je suis toujours un peu farceur. »

Et ce jour-là je pensais plus encore à celui que Baudelaire appelle avec affection, quelque part, *ce sentimental farceur*, ce Lawrence Sterne dont Mr George Moore poursuit dans son style anglais, la vivante, narquoise et mordante tradition, et qui, voilà cent cinquante ans, était venu lui aussi d'Irlande en France pour nous montrer comment on sait comprendre les Français de l'autre côté du détroit.

Je ne prétends point avoir montré tous les exemples de la « poésie française d'Angleterre », mais on m'accordera qu'il se trouve ici la preuve de son existence et de sa variété. Cette façon d'hommage que les écrivains d'outre-Manche nous rendent, ne valait-elle pas aussi d'être rappelée comme un témoignage encore de cette « Entente », dont les lettres ont, bien avant les circonstances de la politique, tressé les liens et affermi la durée ?

G. JEAN-AUBRY.

STANCES A JEAN MORÉAS

—

Aux heureuses saisons de mon adolescence,
J'allais comme la source et comme le chemin,
Et ma chanson ployée aux rythmes de Samain
Longtemps, ô Moréas, ignora ta présence.



A peine (cependant) tes étranges cyprès
Musicaux et hautains dressés dans la lumière
M'apparurent un jour au fond d'un cimetière
Comme un signe formel et comme un ordre exprès.



Ce fut sur une blanche route de Vendée
Où la Plaine rejoint le Marais et ses bois,
Que je t'ai reconnu pour la première fois
Et que je te servis d'une âme décidée.



Car la Plaine, ses champs riches et partagés
Entre les moulins morts expriment la mesure ;
On y conduit les pas dans une marche sûre,
Parmi les soirs d'orage et les matins légers.



Car après cette Plaine unie et découverte
Où la rivière claire étale ses anneaux,
Commence le Marais, immobiles canaux
Odorants d'herbe crue et glacés d'ombre verte.



Enfin, lorsqu'aux frissons du vent d'avril vainqueur,
Le feu pur a saisi ta dépouille sacrée,
De ceux qui célébraient le noble fils d'Ascrée
Ma voix trop incertaine a suivi le beau chœur.



Mais un été sanglant éclata sur nos têtes;
Parmi les chocs de sabre et les cris inhumains,
Nous avons vu le flot des stupides Germains
Ainsi qu'une ruée effrayante de bêtes.



O plaintes d'Apollon! colère de Pallas!
Mais moi, dans l'effroi lourd d'une aurore enfumée,
Je reçus, de la main entre toutes aimée,
Athénien charmant, tes Stances *sous Arras.*



Sensible et déchiré des maux de ma Patrie,
Et sûr de son destin harmonieux et fort,
Au rythme des canons cabrés chantant la Mort,
Je t'ai mené jusqu'aux lisières d'Ecurie.



Et dans les plis ocreux d'un sinistre vallon
Où par delà l'hiver nous tint le printemps terne,
Tandis que de l'Artois aux pentes d'Hébuterne
Mouraient Jean-Marc Bernard et Gabriel Éon,



Ta Muse bien souvent vers mon front s'est penchée,
Compagne d'une veille ardente et sans soutien,
Sinon le haut conseil de l'Amour, et le tien,
O poète qui me gardais à la tranchée.



L'arbre que je plantais à ton nom a souffert ;
Mais soit maudit celui qu'un doute lâche enchaîne !
Ce soir, devant le crépuscule de Lorraine,
Jean Moréas, au seuil du quatrième hiver,



A ton livre repris je tresse une couronne ;
Et je marche exalté bientôt d'un sage effort ;
Et ceux qui t'honoraient me diront si j'ai tort
De céder au nouveau bonheur qui m'environne.

FRANCIS ÉON.

LA GVERRE VVE PAR LES ÉCOLIERS ET LA PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT

—

Depuis une vingtaine d'années, la pédagogie s'est modernisée. Bénéficiant des progrès apportés aux méthodes de la psychologie, et surtout des recherches expérimentales poursuivies dans les écoles, elle subit depuis cette époque des transformations profondes.

Le mouvement est universel. En France, les travaux d'Alfred Binet ont donné l'impulsion, et déterminé l'orientation nouvelle : l'enseignement, la science de l'éducation — jadis empirique ou dogmatique — tend de plus en plus à s'appuyer sur les données positives fournies par la psychologie expérimentale.

On aurait pu craindre que la guerre arrêtât ces tentatives : beaucoup de maîtres, à chaque degré de l'enseignement, enlevés par la mobilisation, les locaux scolaires réquisitionnés et servant d'hôpitaux, l'entrée en fonctions d'institutrices, pleines de bonne volonté, mais quelquefois inexpérimentées, tout concourait à faire paraître presque impossible l'étude de ces questions.

Il n'en a rien été. Non seulement le mouvement a continué, mais encore la guerre a semblé très justement devoir être une occasion particulièrement favorable pour l'étude de l'âme enfantine.

Pouvait-on imaginer des conditions meilleures pour suivre — comme on suit dans un laboratoire les phases successives d'une expérience — le développement d'une génération soumise, entière, à l'influence d'événements extraordinaires, — pour saisir sur le vif les réactions, spéciales à chaque âge, de cir-

constances générales, dont le contre-coup atteint tous les individus, sans exception ?

Comme le disait ici-même M. Palante, à propos d'un livre du Dr Ed. Claparède (1), « nos éducateurs sont devenus attentifs à toutes les variations du niveau de la vie, du mouvement des idées, ce qui ne nuit en rien d'ailleurs à la sûreté de leu méthode ou à la qualité de leur savoir ».

Quelle période offrit jamais tant de variations des idées, des mœurs et de la vie que l'actuelle ? Il n'est pas étonnant que les psychologues et les éducateurs se soient appliqués à constater les effets de ces bouleversements sur l'esprit des jeunes.

Récemment, M. Emile Magne nous contait avec verve le résultat de ces observations sur les *Gosses et la Guerre* (2) faites dans une école maternelle de la Seine. A la *Société pour l'Etude Psychologique de l'Enfant* (3) nombreuses ont été les enquêtes ou les communications sur ce sujet.

Les résultats de ces travaux ne sont pas tels qu'on les pourrait supposer a priori. On imagine volontiers que la guerre, avec les modifications sans nombre qu'elle impose au train de la vie, doit avoir sur l'âme des enfants des répercussions profondes. Eh bien, non, ou s'il est vrai que tant de bouleversements n'échappent pas à l'enfant, qu'il en est quelque fois victime, du moins s'adapte-t-il assez vite à ces conditions nouvelles. Des habitudes, nées d'hier, remplacent pour lui d'anciennes coutumes et deviennent, rapidement et quand même, des habitudes. L'âme enfantine reste identique à elle-même devant le drame : elle n'en est pas soudain vieillie et ne semble pas acquérir une maturité précoce.

Nous avons sous les yeux un gros paquet de copies, plusieurs centaines, écrites par des enfants de 7 à 14 ans, dans des écoles différentes, mais presque toutes situées en territoire voisin des lignes actuelles. A tous, les maîtres ont donné ce sujet de composition française : « *La guerre a produit autour de vous bien des changements. Dites ce que vous avez remarqué.* » Tous ont vu la guerre de près : la mobilisation, la concentration, la retraite, l'occupation allemande pendant une

(1) *Psychologie de l'Enfant et Pédagogie expérimentale.* Genève, Kundig, 1916. Cf : *Mercure de France*, 16 janvier 1917. p. 314.
(2) *Mercure de France*, CXIII, p. 68.
(3) Cf: les Bulletins de la Société pour l'Etude psychologique de l'Enfant. Années 1915-1916 et 1917, Paris, Alcan.

dizaine de jours (pour la plupart) ou bien l'exode des réfugiés — puis le retour des Français après la Marne — et enfin, les passages de troupe, les convois de ravitaillement, toute cette vie intense de l'arrière-front. Beaucoup ont vu bombarder leur village ; quelquefois on s'est battu dans les rues devant eux. Les uns sont demeurés terrés dans une cave, avec leur mère, attendant l'issue du combat. D'autres ont fui devant l'invasion pendant des jours et des jours, au hasard des chemins, mangeant et dormant quand ils le pouvaient... Il semblerait que tant d'aventures, et si tragiques, dussent mûrir prématurément un caractère.

Rien ne permet de l'assurer.

Les jeux, le langage, certes, ont été modifiés, non seulement dans les écoles voisines du front, mais dans toute la France, et probablement dans le monde entier. Même à l'école maternelle, M. Emile Magne constatait cette transformation, cette adaptation, pour mieux dire, des jeux enfantins à l' « actualité ». De tout temps, il est vrai, on jouait au soldat. Maintenant c'est avec plus de précision, plus de respect de la vraisemblance. Les journaux lus en famille ,les visites des permissionnaires, les passages de troupe, ont enrichi le vocabulaire technique, apporté des détails nouveaux d'un bout à l'autre du territoire. Les filles, dans ces jeux, sont infirmières ; les garçons, soldats, — les plus faibles sont condamnés à figurer l'ennemi. Voilà tout. Naturellement on parle l'argot plus encore qu'en temps de paix.

Tout cela n'est qu'extérieur et assez superficiel. L'enfant s'inspire toujours dans ses jeux des événements dont il entend parler autour de lui, ou qui se déroulent sous ses yeux.

Autrement importantes pourraient être les répercussions de la guerre. Les conversations avec les maîtres, les élèves et les parents nous apprennent que cette influence reste généralement assez faible, presque nulle même, sur les manières de sentir et sur l'expression des sentiments.

Il importe d'abord d'éliminer, dans les enquêtes de ce genre, quelques causes d'erreur. Il faut rejeter les copies « inspirées » — sinon tout à fait dictées — par le maître lui-même. Une espèce d'uniformité de plan, des locutions qui se retrouvent pareilles, sous chaque plume, des mots parfois trop savants, dénoncent cette collaboration directe du maître. Elle

est rare. Presque tous ont pris soin de laisser aux élèves une entière liberté.

L'abondance de nos documents nous empêche de les publier tous ici. Au lieu de prendre des copies au hasard, il nous a paru préférable de choisir celles d'une seule école. Ce choix conserve plus d'unité, permet des comparaisons entre les récits et nous offre la possibilité de reconstituer la vie des enfants, aux différentes périodes de la guerre, dans un pays déterminé.

Ce sont les garçons de l'école communale d'Ay, gros chef-lieu de canton (7500 habitants) de la Marne, situé près d'Epernay. La région a été envahie. Délivrée après une dizaine de jours, elle est restée près des lignes, à vingt kilomètres à peu près du front. La population est moitié rurale, moitié industrielle (vignerons, ouvriers des ateliers du chemin de fer de l'Est à Epernay). Nous avons là comme une sorte de synthèse des éléments dispersés ailleurs.

Notre choix peut sembler bien étroit. Mais ces copies ont un ton de sincérité particulier : on n'y trouve pas ces déclamations incomprises, par lesquelles se manifeste trop souvent une influence d'instituteur grandiloquent. Les avions ennemis ne sont pas uniformément nommés les « tragiques oiseaux de proie » — nos soldats sont nos soldats et non « les héros des tranchées ». — Enfin,en dépouillant les autres réponses, nous nous sommes convaincus que ce lot suffisait à donner une idée de la façon dont la guerre est vue par les écoliers. Tout au plus aurons-nous à reprendre ailleurs un ou deux détails — mais ils ne modifieront pas les traits essentiels que nous allons résumer.

I

Nous avons donc ici une cinquantaine de copies dont les petits auteurs ont vu la guerre. Qu'est-il resté dans leur esprit? Qu'ont-ils retenu de ce qui s'est passé sous leurs yeux?

C'est affaire de tempéraments.

On rencontre beaucoup de réponses que, faute d'un meilleur mot, nous dirons médiocres. Elles sont en grande majorité. Et puis, par intervalles, quelques exceptions individuelles, enfants mieux doués, ou qui pensent eux mêmes ou qui, surtout, ont su voir.

Lisons quelques-unes des premières :

Depuis la mobilisation, écrit Robert Mérat, quels changements il y a eu ! Le monde n'est pas gai, il est inquiet. La vie est trop cher. L'éclairage a manqué quelquefois. Le charbon est monté à des prix très élevés. La vie est un peu plus active. Les boissons comme l'absinte sont supprimées. Le pain est un peu gris ; il est un peu augmenté. Les autres gens des pays envahis sont venus habité notre pays. Les Boches ont envahi notre pays le 4 septembre 1914. Il manque beaucoup de bras. Les meubles sont chers. Les soldats travaillent avec les gens qui ont besoin d'ouvriers. Beaucoup de personnes vont chercher du bois manquant de charbon. Des maisons n'ont fait travaillé les ouvriers qu'une demie journée. Moins de voitures passent dans les rues. Dans les magasins des troncs furent élevés pour venir en aide aux soldats.

Voilà ce que trouve à dire un garçon de douze ans et demi qui a vu les Allemands occuper sa commune. Une simple phrase : « les Boches ont envahi notre pays le 4 septembre 1914 » — et c'est tout. De souvenirs personnels, de détails vécus, point ; mais toutes les banalités qu'on entend depuis trois ans se retrouvent dans son devoir. Sa mémoire a fidèlement enregistré les plaintes des ménagères d'alentour : cherté de la vie, rareté du charbon, absence de main-d'œuvre. Sur une cinquantaine d'élèves, vingt-cinq ont répondu comme lui ou, comme cet autre, plus sèchement encore :

Papa a été soldat. Dans notre quartier la vie était chère. Il y avait des passages de troupes. Il y avait des taubes. J'ai remarqué que le monde n'était pas tranquille, parce qu'ils jetaient des bombes à Epernay, et il y avait des victimes, des maisons brûlaient et ils tuaient des hommes, des femmes et des enfants.

Un troisième, presque aussi sec, a pourtant mieux observé : il a vu des blessés entassés dans les trains du C. B. R. (chemin de fer de la banlieue de Reims) — des taubes, des camions transportant des troupes — il a noté le pillage des caves, fait notoire dans cette région viticole... Mais de l'invasion, il ne sait dire que ces trois ou quatre pauvres phrases : « Les boches étaient venus ici. Les ennemis avaient brûlé les maisons. Ils pillaient dans les caves. Ils abîmaient tout. Ils volaient ».

Phrases de plus en plus courtes, comme si leur petit auteur

s'essoufflait, comme si l'effort qu'il impose à sa mémoire épuisait son énergie.

Nous disions tout à l'heure sécheresse et banalité. Mais certainement ces enfants ont-ils mieux vu qu'ils ne savent le dire. Sans doute conservent-ils plus de souvenirs et plus précis qu'ils n'en trouvent à raconter. Devant la feuille blanche, le devoir à faire, — ils restent intimidés. Ils ont hâte d'avoir fini leur tâche. A quoi bon s'étendre sur ces choses? La paresse souvent les emporte. S'ils ne sont pas des élèves brillants, s'ils savent par expérience que bons points et premières places sont pour des camarades mieux doués, — ils ne prendront guère la peine de se hausser à ce niveau, mais se contenteront volontiers d'une énumération décousue comme celle que nous venons de lire, et ne se préoccuperont guère d'enchaîner leurs idées. De l'instituteur mobilisé, l'enfant passera dans la même phrase au manque de tabac, puis aux avions ennemis, au manque de gaz et de pain... L'avance de l'heure sera présentée en même temps que l'occupation d'Ay par les Allemands et que l'embarras causé par l'obligation de présenter un sauf-conduit aux gendarmes. Enfin, l'enfant constatera qu'une institutrice a pris la place du maître... Un autre écrira : « Il y a des otos de la Crois-rouge le sucre manque il y a moins de civils il passe des canons il y a des émigrés. »

Paresse peut-être ou défaut d'intelligence (cet enfant a douze ans) — mais surtout naïveté. Il serait bien extraordinaire que la naïveté, la puérilité, ne fût point un des traits dominants de l'âme enfantine. Naïve et bien touchante cette remarque :

Avant, on allait chercher du bois maintenant on ne veut qu'on n'y vat et on ne vit plus comme on vivait avant accose [à cause] quand il passe des avions on n'ait pas tranquille comme on était avant. La guerre on est moins en sûreté qu'avant...

Ou cette autre, plus naïve et plus touchante peut-être encore :

Maintenant chez soi les taubes viennent nous taquiner (*sic*). Avant la guerre les boches n'étaient pas chez nous maintenant ils y sont.

Et l'un des camarades de cet enfant écrit : « Maintenant beaucoup de gens sont maigres », — tandis qu'un second, plus

fortuné, se réjouit de ce que « maintenant chez ma tante on a une cuisine depuis neuf mois ». Les restes de l'ordinaire ne sont pas perdus! — Chez ce dernier, on ne maigrit pas.

Parfois d'involontaires drôleries, comme celle-ci : « Les taupes nous lancent des obus. »

Ou bien encore : « Sur le boulevard il y a des camions. Les automobilistes ont placé un écriteau. »

Et cette puérilité, nous la retrouverions toute pareille chez les filles de même âge,— comme nous constaterions chez elles la même insouciance d'ordonner ou d'enchaîner leurs idées :

Il y a, écrit une fillette deonze ans, des gens qui n'ont plus de maison, il y a des ballons qui n'existaient pas avant la guerre, ce sont des causises [saucisses], le pain, la viande, le sucre, le café, les légumes sont chers.

Et sa petite voisine remarque :

Des régiments de soldats sont abillé en fantassin, les autres en artilleurs, d'autres en anglais...

Ce souci du costume révélerait peut-être le sexe, — mais non, car un garçon du même âge a bien aperçu que « depuis la guerre les petites filles ne mettent plus de belles robes!... »

D'autres font un effort pour ne rien oublier de ces changements amenés par la guerre ;— leur pensée se résume en un savant parallèle, une sorte de litanie profondément naïve comme une chanson de geste :

Depuis le commencement de la guerre tout a changé :

Avant la guerre, il n'existait pas de billet de 5 fr., 20 fr., 50 fr. et aujourd'hui, cela existe.

Avant la guerre, on ne manquait pas de pain ; quand les Allemands sont venus ici, on en a manqué un peu.

Avant la guerre, le coke coûtait pas cher, aujourd'hui il coûte cher.

Avant la guerre, il n'y avait pas de laissé-passer, aujourd'hui il y en a.

Avant la guerre, la lumière ne manquait pas ; aujourd'hui on en manque beaucoup.

Avant la guerre, les heures ne changeaient pas ; à partir de mercredi 1916 ils changent.

Avant la guerre, mon frère n'était pas soldat ; aujourd'hui il l'est, et cela me fait de la peine.

Avant la guerre, les automobilistes de la Croix-Rouge [n'existaient pas], en ce moment ils existent.

Avant la guerre, les becs de gaz étaient allumés ; en ce moment ils n'y sont plus.
Avant la guerre, le journal ne parlait pas de guerre, aujourd'hui il en parle.
Avant la guerre, il n'y avait pas d'émigrés, aujourd'hui il y en a.
Avant la guerre, les chevaux n'étaient pas réquisitionnés, aujourd'hui ils y sont.
Avant la guerre, les aéroplanes ne marchaient presque pas, aujourd'hui on les utilise pour la guerre.
Avant la guerre, les Allemands n'étaient pas chez nous ; aujourd'hui ils y sont.
Avant la guerre, on n'avait pas d'alliés ; aujourd'hui on en a ; on n'avait pas d'ennemis, aujourd'hui on en a.
Avant la guerre, les chemins de fer marchaient comme ils voulaient ; en ce moment, non.
Avant la guerre, la viande coûtait pas cher ; aujourd'hui elle coûte le double.
Avant la guerre, la poste marchait bien ; aujourd'hui pas comme elle le voudrait.
Avant la guerre, on ne se battait pas sauvagement ; en ce moment on s'y bat.
Avant la guerre, on n'avait pas d'espions ; en ce moment on en a.
Avant la guerre, on n'avait pas de soldats ; aujourd'hui on en a.

Ces copies, banales et simplettes, sont la monnaie courante de nos devoirs d'enfants. En somme, qu'y trouvons-nous ? Une énumération de faits concrets, souvent même assez nombreux, toutes les principales conséquences de la guerre y sont énoncées : mouvements de troupes, opérations militaires dont les civils ont supporté les dangers, cherté de la vie, manque de main-d'œuvre, obligation de se munir de laissez-passer, etc... C'est cela la guerre, cet ensemble de faits, et ils ont raison, ces petits, de dire que la vie n'était pas ainsi jadis...

Pourquoi donc devant le premier groupe de copies éprouvons-nous une sorte de désillusion ? Pourquoi sommes-nous tentés de nous demander si cela valait la peine d'interroger pour obtenir de si pauvres choses ?

A bien les examiner, cependant, l'indigence même de ces copies est instructive. Passons sur les fautes d'orthographe et sur les expressions impropres qu'on y rencontre, sur la gaucherie du style, nous constaterons que le fond ne nous révèle rien que des généralités. Les phrases sur l'invasion sonnent comme des phrases de manuel scolaire : « Les Allemands sont

entrés le 4 septembre... » Nulle part nous n'en trouvons de commentaire. L'enfant note un détail, l'avance de l'heure par exemple — mais n'en fournit pas les raisons. Il place ce détail sur le même plan que les événements les plus considérables.

Rien de personnel. Tout est en quelque sorte anonyme. On ne voit rien de la ville où ces faits se sont passés. Rien n'exprime le décor, on ne peut même s'en faire aucune idée. On pourrait changer les noms en tête des feuilles, ou bien prendre ici une phrase et là deux autres, mélanger le devoir de Robert avec celui de Paul, que le résultat n'en serait pas différent, puisque Paul est aussi banal, aussi naïf que Robert ou que Jean... Nous sommes bien sûrs qu'on ne les a pas aidés, cette médiocrité le prouve. Mais c'est du souvenir des choses dites bien plus que du souvenir des choses vues qu'ils ont tiré leur récit. Les choses dites apportaient des formules toutes faites, gardées dans leurs jeunes mémoires. Elles dispensaient d'observer, de réfléchir, de clarifier, afin de les exprimer, les choses obscures qu'on a dans l'âme, et naturellement, l'enfant, dans 50 o/o des cas, a suivi la loi du moindre effort...

II

Sans doute l'énoncé de la question : « La guerre a produit autour de vous bien des changements, etc... » n'est-il pas étranger non plus à la banalité des réponses que nous venons de parcourir... Nous espérions que l'enfant s'affranchirait un peu du cadre étroit que nous lui imposions et qu'il s'épancherait parfois. Notre attente n'a pas été trompée.

A côté des envois précédents, nous en trouvons d'autres où l'écolier nous donne des détails personnels et vécus.

Ces réponses n'envisagent plus toutes les conséquences de la guerre, mais elles s'étendent particulièrement ou même presque exclusivement sur les événements qui ont le plus frappé l'enfant. En ce sens, ces copies sont peut-être moins complètes, mais cette sorte de choix décèle une hiérarchie des impressions, et par cela même, nous séduit. Pour plus de commodité, nous groupons nos citations autour de faits principaux comme : la mobilisation, l'invasion et l'occupation, la tristesse de la vie.

Regardons d'abord comment nos petits ont su voir le prologue du drame :

André S. (11 ans) :

La guerre éclata un samedi soir. Papa était aux vignes, en train de travailler. J'ai été le chercher. Il jeta son petit ballot et s'en alla tout triste.

Quand la guerre fut déclarée, dit un autre, papa était aux vignes et quand on apporta la carte pour qu'il parte, maman pleurait et mes petites sœurs aussi, moi pareillement. Notre voisin n'avait pas encore reçu la carte et papa et notre voisin disaient : cela durera un ou deux mois. Dans la rue tout le monde pleurait et le tocsin sonnait.

Quand on annonça la déclaration de guerre le 2 août 1914, écrit André G. (11 ans), toute la famille était inquiète. On pensait à papa qui était parti travailler et qui allait partir bientôt à la guerre. L'heure arriva de manger, nous n'avions pas faim. Papa dit à maman : Ne t'inquiète pas je ne vais peut-être pas partir tout de suite. Mais malheureusement il partit le lendemain à 6 heures du matin.

Caron (12 ans) :

Au commencement de la mobilisation on sonnait le tocsin et le tambour de ville passait dans les rues et annonçait la mobilisation. Mon frère qui était à Louvois est revenu en oubliant toutes ses affaires. Aussitôt une petite carte jaune et verte arriva en nous indiquant où il fallait qu'il se rende. Maman était désolée tout est changé depuis ce jour là...

Tout cela est très juste très sobre, et... très beau. Un ordre arrive : On part. On ne part pas de gaieté de cœur, on sait ce qu'on laisse et l'on sait bien aussi qu'on ne le retrouvera peut-être jamais, — mais on part..., et c'est mieux ainsi. La simplicité, l'acceptation sont bien marquées dans ces copies : « Tout est changé depuis ce jour là ! » — ce jour où le père, le grand frère sont partis, avec leur petit ballot, si léger, et leur cœur, si gros de souvenirs.

Et puis l'enfant nous montre ceux qui sont restés :

Quand arriva la mobilisation de papa et de parrain toute la famille fut triste, et pendant quelques jours on ne mangeait quasi pas ; on dépensait tellement peu que quand on remangea on trouva toutes les marchandises raugmentées.

Ne souriez pas. Quel chagrin poignant, quelle tristesse dans la maison silencieuse d'où sont partis « Parrain et Papa ».

Quand l'heure du repas réunit autour de la table ceux qui

sont restés, la mère et ses petits ont envie de pleurer en regardant les deux places vides...

Et voici les adieux à la gare, observés par Robert G.

Dans les premiers jours de la mobilisation tout le monde était mouvementé, avant la mobilisation je fus étonné d'entendre le tocsin. Je demandais à Papa ce que c'était. Il ne me répondit pas car il se préparait à partir.

Le lendemain je partis à la gare avec papa, maman et mes frères. Tout le monde était devant la gare. Quand le train arriva tous les hommes se précipitent dans les wagons. Le train allait moins vite que les autres fois. Et tous ceux qui étaient dans les wagons faisaient des adieux. Nos voisins étaient tourmentés et venaient nous dire au revoir l'un après l'antre.

Puis la conduite est faite, on rentre :

En revenant de la gare, déclare Raoul E., je voyais toutes les femmes qui pleuraient ; sur les promenades et sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il passait des convois de chevaux et les autos sillonnaient les rues...

Petit tableau très exact : des larmes — et l'activité de la rue, contraste bienfaisant... car la vie serait trop triste si l'on restait isolé. C'est ce qu'a remarqué René L. :

Le quartier parlait beaucoup de la guerre. Toutes les personnes étaient devant la poste. Nos parents étaient rassemblés chez nous. Le lendemain, les hommes se donnaient la main. Les personnes qui ne se causaient pas se causèrent...

Solécisme qui résume l'union sacrée. Discordes entre voisins, blessures d'amour-propre, longues fâcheries, haines vivaces pour un mur mitoyen, toutes ces mesquineries s'effacent et sont oubliées en un moment. Le malheur de tous, le sentiment du danger commun dessille les yeux et fait apparaître la vilenie des rancunes de village : « Les hommes se donnaient la main et les personnes qui ne se causaient pas se causèrent... »

On attend. Et c'est ainsi dans la France entière. Car les copies des autres écoles nous révèlent cette même angoisse de ceux qui ont un père aux armées. Voici ce qu'écrit par exemple un petit Lyonnais de 16 ans (1) :

On ne le voit pas revenir de son travail aux heures de repas.

(1) Raport de M. Chabot à la Société pour l'Etude de la psychologie de l'Enfant. Décembre 1916.

soir on va se coucher sans lui, et pas content, en pensant qu'il souffre; quand on entend chanter le grillon, le soir, tout ça fait monter la tristesse...

Mais l'invasion vient, précédée de l'exode lamentable des réfugiés :

L'artillerie passait tout le temps, dit André S. (11 ans). L'on voyait des pauvres émigrés avec des voitures pleines de meubles, de matelas, de couvertures...

On eut des émigrés, écrit un autre, qui passaient avec des voitures chargées et même des enfants morts en chemin épuisés de fatigues. Quand commença le retraite, des pauvres Belges défilèrent avec de grands chariots. Les coups de canon retentirent de plus en plus fort. Puis notre tour vient. Comme les Belges, nous évacuèrent. Pour : [nous évacuâmes]. Nous renconterions des troupes à chaque instant. Puis sur la route nous voyions les obus tomber sur nos maisons.

Rapprochez ce tableau, si sobre, des belles et fortes pages, et si émues, de Mme Isabelle Rimbaud, emportée, elle aussi, *dans les remous de la bataille*... Nous sommes loin, n'est-ce pas, des banalités de tout à l'heure sur la cherté de la vie. Nous sommes en pleine tragédie. La commune va être occupée par l'ennemi — un mois après la déclaration de guerre.
Hubert remarque ce délai :

Mais au bout d'un mois, je jouais, tout à coup je vis une auto avec quatre Allemands dedans ; il y en a un qui a descendu et ouvert la porte ; tous les trois autres prirent leur fusil et ils le mirent en joue sur la dame. Mais j'ai rentré bien vite. Je regardais par la fenêtre les Allemands qui se cachaient.

Maurice D., 14 ans, écrit :

Les Boches entrèrent le 4 septembre à Ay, et tout le monde était triste de les voir parce que l'on croyait qu'ils nous feraient du mal et on fermait les portes ; mais les barbares forçaient les portes avec des haches...

Il y eut pourtant une maison au moins où ils n'entrèrent point :

Par bonheur, dit-il, notre maison fut éloignée et même pas un boche ne rentra, parce que le grand père de parrain avait mal aux jambes et était étendu sur deux chaises à l'entrée de la porte.

Comme la phrase est évocatrice, comme on se représente le

vieux paysan impotent qui se fait porter sur le seuil de sa demeure pour protéger son foyer... Et son action fut efficace, car on sait,en effet, le soin pris par les Allemands, par crainte pour leurs troupes de la contagion,d'éviter les maisons où demeuraient des malades.

Mais les Allemands sont arrivés. Voici maintenant comment ils se logent. Vous les avez vus tout à l'heure forcer les portes à coups de haches :

Avant l'arrivée des Boches, raconte Raoul L. (12 ans), le maire a fait annoncer qu'il ne fallait pas insulter les Prussiens parce qu'il mettraient le feu au village. Les jeunes gens étaient forcés de se cacher pour que les Allemands ne les prennent pas comme soldats pour lutter contre les Français. Quand les Allemands ont arrivé il y en a 200 qui sont rentrés dans notre maison [une ferme sans doute] mais il n'y avait pas de place pour les loger, alors il y en a couché que 60 et 4 officiers ont arrivé aussitôt, alors maman nous a fait lever [nous, c'est-à-dire frères et sœurs du gamin — des enfants] et les officiers ont couché dans notre lit. Le lendemain ils ont passé la revue et ils sont repartis.

Ce récit éclaire la plainte naïve d'un autre enfant :

Le 4 septembre beaucoup de Boches arrivèrent, ces casques à pointe, qu'il nous traitaient comme des esclaves et qui couchaient dans notre lit pendant que nous ne dormions pas.

Le nous, vous venez de l'apprendre, ce sont bien les enfants eux-mêmes.

Les Allemands sont installés, ils restent là pendant huit jours; voulez-vous savoir, comment ils se comportèrent? Continuons de lire. Les soldats pillent :

Quand les Boches ont venu à Ay, ils ont volé des chevaux et des vêtements et des chaussures, raconte Lhermine (11 ans 1/2).

Les Boches ont ravagé tout, écrit un autre. Ils pillaient les marchands l'on n'osait pas sortir de la ville. Les Allemands tiraient des coups de fusil en l'air... Les canons et la mitrailleuse grondaient. Ils ont resté huit jours les boches...

Un détail typique a rete u l'atttention de plusieurs enfants : le vol des pains, arrachés de vive force aux femmes sortant de la boulangerie :

Quand une dame passait avec un pain, les Allemands lui demandaient et elle était forcée de lui donner. Quand elle y retournait elle

le cachait sous son tablier. Les barbares allaient boire les bouteilles de vin dans les cafés...

Robert Rouy a vu la même scène :

Quand les Allemands sont entrés dans la ville, tout le monde cachait ses provisions pour ne pas que les Allemands les prennent. Quand on sortait de chez le boulanger avec un pain les Allemands nous le prenaient on ne savait pas de quoi manger...

Enfin Marcel V. (12 ans 1/2) y revient encore et son récit rappelle par certains traits celui de l'ogre et du petit Poucet :

Les émigrés formaient des convois et les trains étaient pleins d'émigrés.

Une semaine après les boches sont arrivés, et quant on voulait aller chercher un pain faillait [se] cacher et le pain aussi, car les ulhans nous coursaient avec leur grande botte à leur pied et ils nous prenaient notre pain.

Les Allemands n'ont pas seulement pillé, ils ont pris des otages, ils ont requis les civils et les ont forcés à travailler aux défenses improvisées :

Quand les Boches sont arrivés le maire a fait appeler un homme pour qu'il dise dans le pays de ne pas crier après eux. Et ils ont pris des hommes pour les faire travailler pour eux ; faire des tranchées, et ils les ont renvoyés au bout de huit mois, ils sont partis pieds nus et sans ravitaillement.

Et encore :

Les Prussiens ont fait sauter des ponts et ils ont brûlé la nuit et on voyait des blessés prussiens, il y en avait qui étaient blessés à la tête. Des hommes ont été réquisitionnés pour aller mener à Reims et ils ont fait prisonnier Monsieur Buisson. Papa a été réquisitionné pour aller chercher les rails au canal et les Prussiens ont tiré dans les wagons. Il y en a eu un [un des hommes réquisitionnés sans doute] qui a reçu un coup de crosse sur la jambe.

Et un jour on disait qu'on voyait les Français à la carrière, et j'ai été voir avec maman, et les Prussiens ont tiré sur nous. La mitraille tombe. Les Prussiens étaient à Mutigny et les Français à Bernon.

Sur l'arrestation du maire, cette phrase de Bigot nous renseigne :

Quand les Boches ont pris le maire, il a couché à notre préau où que les Boches le gardaient entre quatre baïonnettes.

Mais l'ennemi dut abandonner ses positions ; alors :

Avant de quitter Ay les Allemands ont fait sauter les ponts pour retarder la marche des Français... ils ont brûlé la scierie pour empêcher [les Français] de faire des ponts avec les planches.

Quand les ponts ont sauté, nous apprend enfin Meunier, tout le monde avait peur d'être tué par les morceaux d'acier.

Et quand les Français ont revenu dans Ay, raconte Longuet, la foule les ont acclamé et toute la journée il y a passé des soldats et la pluie tombait.

Après le retour des Français, la vie reprend son cours. Mais la lutte continue — tout près d'Ay, — lutte obstinée qui dure encore.

Et les copies expriment les conditions nouvelles d'une existence où tout est changé de ce qui faisait autrefois la joie de vivre.

L'enfant est atteint dans ses petites habitudes, il l'est par l'atmosphère morale qui l'entoure, il l'est enfin par les modifications mêmes du paysage.

Les remarques par lesquelles il dit comment sont troublés ses plaisirs accoutumés sont des plus curieuses.

A cet égard la confidence la plus naïve que nous recueillons est celle-ci :

Avant la guerre je mangeais bien des petites gourmandises, mais maintenant nous gardons l'argent pour l'envoyer à Papa...

Pauvre petit ! son regret est bien un peu mêlé d'égoïsme, mais il nous émeut. Peut-être déplore-t-il, comme un de ses camarades, que « les Allemands aient fait beaucoup de tort aux commerçants, car ils volaient les boîtes de bonbons et les gâteaux » — seul crime dont René D. (12 ans) les accuse.

D'autres aussi souffrent dans leur gourmandise :

La cuisine n'est plus si bonne car les légumes manquent,

constate l'un, tandis qu'un paresseux se lamente :

Avant la guerre nous n'écrivions pas beaucoup, mais maintenant il faut beaucoup écrire à ses parents et à son père.

Enfin voici le peureux, ou le prudent, qui n'ose pas sortir de la maison :

Dans les rues lorsque je vais faire une commission, les rues sont aux trois quarts traversées par des voitures, des canons ou des cais-

sons qui conduisent les soldats, puis les automobiles qui ramènent les blessés et qui manquent sans cesse d'écraser les gamins...

Nous comprenons Meunier qui constate :

On n'est plus en sûreté, on n'est plus si gai, si joyeux...

Mais on a d'autres causes de tristesse — et de regret :

Avant la guerre on faisait toutes sortes de jeux, d'amusements. Depuis, les fêtes ne sont plus si belles. On voit moins de promeneurs...

Et encore :

Avant la guerre nous allions écouter la musique, mais maintenant nous ne pensons plus à cela.

La ville en effet a perdu sa gaîté :

Maintenant dans mon quartier tout est triste, il n'y a plus personne... Les épiciers ferment plus tôt et n'ont plus leur belle lumière éclatante comme avant la guerre...

Puis voici qui est plus intime :

Le quartier n'est plus si gai, on ne se repose plus sur une chaise devant la porte...

Trait d'observation précis, petit fait qui en dit long, *le* quartier... l'emploi de l'article, c'est une manière d'exprimer la sympathie, c'est un possessif plus discret...

Un autre écolier note un détail pareil :

Dans mon quartier la guerre a produit un effet considérable. Notre voisin est parti combattre. Le soir on est tout triste, car, avant la guerre, il venait jouer aux cartes avec papa.

Oui, les joies des réunions de famille, les causeries calmes des voisins, les amusements innocents tels que le concert, les menues satisfactions de la gourmandise, tout cela était plaisir du temps de paix.

En temps de paix je n'étais pas tourmenté, mais maintenant je m'ennuie.

Car la guerre a détruit la douceur de vivre...

Mais l'enfant, par bonheur, ne pense pas continuellement à la tristesse de ces longs mois ; sa mobilité d'humeur l'aide à trouver des compensations dans les changements extérieurs. Les incessants défilés de troupes, de caissons ou d'autos, les exercices des soldats au cantonnement l'attirent et l'amusent.

Il a quelques bons moments. Il est fier de porter une bague en aluminium, présent d'un hôte de passage, fier de se coiffer d'un bonnet de police et ne manque point de nous le dire :

On se disputait à qui en aurait.

L'enfant échappe ainsi, par intervalles, à l'emprise du milieu. Il voudrait que « tout redevienne comme autrefois », mais son insouciance se heurte aux tristesses et aux soucis :

Lorsque je vais chez un voisin il n'est plus gai car il parle toujours de la guerre et de ses parents qui sont partis.

Nous avons trouvé déjà cette phrase : « Avant la guerre mon frère n'était pas soldat, aujourd'hui il y est et ça me fait de la peine. » La forme est d'une gaucherie certaine, mais en même temps, l'absence de développement, l'expression juste cette fois dans la bouche de l'enfant, tout cela fait image.

Chez nous, écrit Maurice D..., on n'était plus si gai parce que mon frère était parti à la guerre et maman n'était pas tranquille quand on n'avait pas de lettre ; on croyait qu'il était arrivé quelque chose. Dans les autres maisons, c'était calme, et tout le monde demandait au voisin : « As tu des nouvelles de ton frère ou de ton mari ? » et c'était triste.

On croirait lire de l'Erckmann-Chatrian...

Grand-père et grand'mère ont vieilli, écrit Henri D. (11 ans 1/2). Au commencement papa était en Belgique. Nous nous demandions s'il allait être blessé ou tué.

Les fillettes nous confient leurs sentiments presque dans les mêmes termes, — peut-être un peu plus attendris, plus émus :

J'ai remarqué que des hommes sont partis à la guerre ; les dames se disent à chaque moment : « Quand reviendra-t-il mon Dieu ! Je voudrais que cette maudite guerre finisse, mais alors que ce soient les Français qui se trouvent vainqueurs...

Même effet, mais plus contenu, chez Antoinette M... (12 ans) :

Les mères ne sont plus si gaies. Quelques-unes, leur homme sont morts...

Combien évocatrice, cette concision et la construction de la phrase qui suit le schéma de la pensée : « Quelques-unes, leur homme sont mort. » Et elle ajoute :

Le cimetière est rempli de tombes de soldats.

Nous avons vu l'attitude de la ville, nous venons de péné-

trer l'âme des gens. André H. (10 ans 1/2) commence ainsi sa copie :

Depuis le commencement de la guerre tout est changé. Tout le monde s'ennuie, il nous semble avoir un poids sur la poitrine.

Mais la nature elle aussi semble morne et désolée : « Il n'y a plus tant de beaux champs qu'il y en avait avant la guerre » remarque un enfant, tandis qu'un autre trouve ce mot si profond :

Avant la guerre les plantes poussaient bien. Maintenant elles sont *profanées*...

Ces citations tronquées, pourrait-on croire, ne sont que d'heureuses et rares rencontres, noyées parmi des pages médiocres ou banales ; mais non. Si nous avons constaté, tout à l'heure, la banalité d'une grande partie des copies, nous avons dit aussi combien certaines nous paraissaient originales. Les transcrire toutes nous entraînerait trop loin. En voici une, à titre de preuve, écrite par un gamin de 10 ans :

Quant papa parti à la guerre, les trains étaient pleins, tous les hommes du quartier étaient partis. Nous ne voyons plus les hommes travailler, revenir des vignes, ni le tramway arriver sur la place de l'Hôtel de ville. Quand nous sortons nous ne voyons plus les réverbères allumés. Chez nous c'était nu, nous n'allions plus à la Çérénade nous étions tristes. Nous attendions toujours des nouvelles, nous écrivions à papa, à tous nos parents. Je ne voyais plus papa, ni mon oncle, ni mes cousins, enfin plus personne. Nous ne jouyons plus, maintenant des régiments passent, les automobiles traversent Aÿ, nous entendons le canon, les aéroplanes les boches jettent des bombes, mais ne font pas de grands dégâts. La vie n'est plus la même. Elle est chère, le pain est gris, mais enfin il est meilleur de le pain allemand. Les émigrés viennent maintenant dans notre contrée. Des soldats remplacent nos pères et nos frères. Quand les boches se sont amenés, nous nous cachions dans les caves. Les obus sifflaient au dessu d'Aÿ. Nous avions peur. Il a fallu les loger pendant 8 jours. Ils ont fait sauter les ponts. Un éclat a percé le toit de notre grenier et a rebondi presque sur la tête de notre voisine. Ma sœur est accourue puis a ramassé l'éclat dans son tablier. Il lui fit un trou car il était rouge. Quand papa est revenu on lui dit qu'il raccomode le toit. Nous lui racontons tout ce que les boches avaient fait chez nous. On lui dit qu'il avait fallu lui enlever ses bottes à trois et qu'il dansait dans ses sabots, qu'ils avaient mangé de la viande et des pommes

de terre sans pain. Ce sont des gourmands. Tout est changé la vie n'est pas la même.

Qu'ajouter sans le gâter à l'adorable maladresse de ce tableau ?...

III

Nous avons multiplié les citations pour faire mieux comprendre l'âme de nos petits. Certes, en lisant ces récits, on sent bien que leurs auteurs sont des enfants. Mais à travers ces réponses, si l'on cherche à pénétrer ce qui en fait la saveur propre, ce qui constitue la naïveté de ces phrases, on trouve des caractères insaisissables et subtils, échappant presque toujours à nos moyens d'analyse.

Pourtant quelques remarques sont possibles.

Nous avons parlé de copies banales et de copies originales. Ce classement correspond-il à la valeur intellectuelle des enfants ? On serait, à première vue, tenté de le croire, si ce que l'on sait de la psychologie de l'enfant ne nous offrait des exemples d'apparences analogues et qui sont de pures illusions. Il existe, en effet, dans le mode de définir des enfants plusieurs degrés correspondant à l'évolution de l'intelligence. Demande-t-on : « Qu'est-ce qu'une puce? » Les uns répondent : « C'est une bête », et cette réponse ne nous satisfait qu'à moitié, elle nous paraît beaucoup moins précise,beaucoup moins jolie que cette autre définition pleine d'humour : « Une puce, c'est pour nous piquer. » Cependant c'est la réponse la plus terne qui est donnée par les plus âgés et les plus intelligents (1). De même les copies que nous avons appelées banales correspondent sans doute à un stade plus élevé que la plupart des copies originales, parce qu'elles se tiennent exactement à la question, parce que, seules, elles répondent de façon précise à l'énoncé du devoir, qu'elles sont plus méthodiques et qu'elles n'offrent point de lacunes. Leurs jeunes auteurs ont compris la consigne qui leur était donnée.

L'exécution reste défectueuse, et pour deux raisons. Le texte du devoir suggère plus qu'il n'indique. Au moment où l'enfant écrit, il compose de mémoire, enfermé dans la classe. Il compose comme il dessine quand on lui met sous les yeux un mo-

(1) Cf. *La Mesure de l'intelligence des enfants*, par A Binet et Th. Simon. Paris, Alcan.

dèle ; un regard rapide sur l'objet : « Je vois ce que c'est », et puis le crayon court sur le papier sans autre contrôle. Les enfants écrivent de même. On leur a demandé les changements produits par la guerre. Quoi de plus simple, puisqu'ils les savent ! Nous sommes en classe, ne nous étonnons pas trop d'avoir des œuvres scolairese t froides. En fait, rien n'est plus difficile que d'interroger un enfant et ce n'est guère par une question collective que l'on peut obtenir des confessions ou, du moins, celles que l'on recueille, c'est par hasard et grâce à l'abondance des documents.

En second lieu, l'enfant, est opprimé par les principes de composition qu'on lui enseigne, et qu'il ne sait pas encore appliquer. C'est au souci de ne rien oublier qu'il obéit d'abord. Il se hâte de placer chaque chose au fur et à mesure qu'elle réapparaît dans sa mémoire.

Cette manière de faire produit parfois des effets assez étranges. Ainsi la forme énumérative, en petites phrases sèches et même désordonnées, avec des « alors » et des « et puis » :

Le gaz a manqué pendant deux mois, puis les cafés sont fermés, puis les boches qui ont passé, puis les bombes que les boches ont lancés, puis les tramways ont été abolis...

ou encore :

Il y a plus tant de beaux champs qu'avant la guerre. Puis les pauvres chevaux sont brisés, il y en a qui sont malades, il y en a qui sont morts. Puis il y a des ponts qui sont brisés par les bombes, puis il y a des maisons de brûlées, puis nous voyons des autobus qu'on n'avait jamais vues avant la guerre, des grosses autobus, puis nous voyons ce que nous ne voyons pas en temps de paix.

Cette forme puérile par changements accumulés, par petites touches successives, par répétitions d'idées et de mots, n'a-t-elle pas la saveur de certaines pages de Péguy ? On y retrouve dans la misère du style comme un reflet de la misère des temps — et c'est un charme qui fait pardonner la médiocrité du fond. Mais dans ces devoirs d'élèves, cette manière traduit surtout la peine et l'effort devant la tâche imposée. C'est leur incapacité de choisir dans le chaos de leurs souvenirs, c'est leur impuissance à dominer les faits qui donne aux enfants ce ton de lamentation qui chez l'écrivain est un moyen voulu d'expression. Ainsi, incapacité d'observer, dans le sens où

nous, adultes, employons ce mot, difficulté d'exprimer leurs souvenirs, emprunts maladroits aux réflexions d'autrui, voilà les caractères qui se dégagent, après un premier examen, de ces devoirs écrits par la plupart de nos écoliers.

Mais les autres ? Ceux-là qui, justement, sont moins « écoliers », ceux que la classe n'uniformise point, ceux que le devoir n'a pas accablés, puisqu'ils n'y ont vu qu'une invitation à bavarder, — ceux-là, — n'allons nous pas mieux pénétrer leur âme ? Ces copies originales ne vont-elles pas nous montrer l'enfant de dix ans tel qu'il est ?

C'est tout ensemble par le choix des choses dites et par les modalités de l'expression que se révèle un caractère.

Si l'on examine la forme, on ne peut se défendre de rapprochements littéraires curieux ou inattendus, — nous venons d'en aire un avec le style de Péguy — mais l'on constate aussi que ces rapprochements n'ont point seulement l'intérêt d'une comparaison. Ils sont autre chose qu'un rapport fuyant. Ils vont nous aider à comprendre.

L'enfant, vous l'avez remarqué déjà, ne cite guère que des petits détails et les raconte avec une étrange impassibilité. Il est concis : l'occupation allemande pour lui, c'est une ou deux brutalités, — c'est « un uhlan qui *course* un gamin, avec ses grandes bottes », — c'est « un boche qui menace une dame et lui vole son pain », — c'en est un autre qui saisit un cigare à la bouche d'un passant ; — c'est toute une situation peinte en deux traits typiques. Souvent l'écolier n'énonce que le mot essentiel pour suggérer une idée complexe ; — rappelez-vous la phrase : « Notre maire, les boches le firent garder entre quatre baïonnettes. »

On trouve en littérature des exemples en tous points analogues. La peinture du dehors, pour suggérer les sentiments sans les exprimer directement, mais en provoquant chez le lecteur un état d'âme adéquat, n'est-ce pas une des marques du réalisme ?

L'utilisation du détail concret, à l'exclusion de tout autre moyen, pour mieux évoquer une scène, l'emploi d'un mot, sa mise en valeur, bouleversant au besoin la syntaxe, pour faire ressortir un détail particulier, n'est-ce point un caractère du style impressionniste, de *l'écriture artiste* des Goncourt ou de leurs disciples ? Prendre, enfin, la

partie pour le tout est une figure classique de rhétorique.

Voilà les analogies entre l'enfant et l'écrivain. Où donc sont les différences ? Elles résident dans le mécanisme qui commande ces manifestations de la pensée.

Chez l'homme de lettres, le style est, d'abord, l'expression d'un tempérament : le lyrique amplifie ses appréciations subjectives, associe la nature entière à ses émotions personnelles. Le réaliste bannit de son œuvre tout ce qui trahirait le sentiment de l'écrivain : il expose les faits, mais n'intervient pas, et s'abstient de les commenter lui-même, il est objectif. Etc... Ces qualités diverses, cultivées et non plus spontanées, aboutissent aux procédés d'écoles littéraires ; alors les effets sont cherchés, parfois à grand peine, et l'on sen-la formule. Par exemple on imagine très bien cette phrase : « Notre maire, les boches le firent garder entre quatre baïonnettes » comme la conséquenee d'une correction ; l'auteur sachant que la suppression de quelques mots, opérée dans la phrase complète : « Gardé entre quatre soldats armés de baïonnettes » produirait un effet plus saisissant, il ose cette suppression.

Faut-il croire l'enfant en possession, même inconsciente, d'un mécanisme aussi compliqué ? Nous ne le pensons pas. Existe-t-il, parmi les menus détails d'observation et de peinture que nous avons remarqués, des indices de tempéraments particuliers comme chez les écrivains auxquels nous avons fait allusion ? C'est possible, c'est même probable dans quelques cas. Nous rejoindrions par là les « types mentaux » à l'aide desquels Binet se proposait de construire la psychologie individuelle qu'il avait pressentie. Mais, que de prudence il faut, pour s'aventurer sur ce terrain trop séduisant !...

Et d'abord, commençons par ne pas trop prêter à nos jeunes auteurs. Tout à l'heure, l'influence scolaire tendait à nous les faire déprécier. Ne versons pas, maintenant, dans l'excès contraire, en voulant à toute force retrouver notre pensée sous leurs mots et, grâce à ces formules, déterminer des types littéraires préexistant chez l'enfant.

On reste parfois rêveur devant ces « mots d'enfants » profonds et vrais, mais l'enfant en sait-il seulement le sens ?

N'est-ce pas un hasard qui les fait trouver ? Tant de « mots d'enfants » ne sont, au demeurant, que d'heureuses et fortuites

rencontres d'expressions incomprises par lui, des heurts de mots qui éveillent en nous des idées que l'enfant n'a pas même soupçonnées.

Nombre de nos trouvailles, dans les copies « originales », ne sont aussi, sans doute, que des « mots d'enfant ». Nous avons cité cette phrase : « Les plantes sont profanées. » Profanées est là au lieu de coupées ou arrachées. Profanées est admirable; mais son auteur n'a pas voulu cet effet; il a cru dire coupées, arrachées, tout uniment...

Nous avons entendu presque la même phrase dite par un officier indigène de spahis, dont l'escadron venait de poursuivre les Allemands au delà de Soissons. Cet Arabe, très cultivé s'indignait au souvenir des dévastations commises par l'ennemi, et, lui aussi, parlait des *arbres profanés*. Mais dans sa bouche ce mot de profanation avait bien toute sa valeur : il exprimait le caractère sacré des dons de la nature, tel que le ressent un peuple pasteur, il traduisait l'horreur et la révolte d'une âme sensible devant ces inutiles déprédations, et en présence d'une telle barbarie, devant ces arbres sciés à ras du sol, devant ces troncs écorchés vifs, devant ces dégâts que l'homme ne peut réparer, parce qu'ils sont un outrage à la nature, lui, qui sentait tout cela, se sentait plus fier aussi de sa propre civilisation.

L'enfant n'a pas tant de richesse.

Certes, les rapprochements littéraires que nous avons faits s'imposaient à l'esprit. S'il est surprenant de constater ces éclosions spontanées, si, près d'un art très raffiné, il n'est peut-être pas très difficile d'en démêler l'origine dans la naïveté même de l'enfant.

Par leurs petits détails typiques, par leur naïveté, ces copies nous suggèrent une vision de la guerre qui est celle que nous donnent les soldats de Stendhal. C'est que l'enfant, comme ces soldats, n'a lui aussi qu'une vision fort limitée, c'est qu'il ne va guère chercher ce qu'il n'a pas vu lui-même. Il localise son récit dans les limites exactes de son horizon borné. Seulement, les choses qu'il saisit, parce qu'il les dit telles qu'il les voit, il réussit à nous faire partager son émotion. Pour nous qui savons et qui devinons derrière la petitesse des faits toute la grandeur du drame, ces petits détails prennent un relief inaccoutumé. Et ce relief, c'est bien celui que l'art de Stendhal

donne par l'emploi des mêmes moyens, parce que l'auteur se met « dans la peau » de ses personnages. Dans les premières pages de *la Chartreuse de Parme*, le dénuement du lieutenant Robert n'est pas seulement le dénuement d'un homme, c'est celui de toute l'armée d'Italie à son entrée à Milan. Plus loin, le premier contact de Fabrice del Dongo, hussard par fortune et soldat par aventure, avec le danger, avec la mitraille, avec la mort, sa course éperdue sur le champ de bataille avec les cavaliers d'escorte du maréchal Ney, sa fuite, ses tribulations, c'est l'odyssée du conscrit ouvrant des yeux étonnés et ne comprenant rien de ce qui lui arrive, disant en 1914 comme en 1814 : « C'est la guerre ? », et cela parce qu'il n'a de la bataille qu'une vision fragmentaire. Et c'est parce que Stendhal s'en est tenu, exactement et sans rien y ajouter, aux seuls détails utiles, qu'il est parvenu à cette vérité humaine.

Seulement, chez Stendhal, chez Tolstoï dans *la Guerre et la Paix* (pour ne parler que des morts), les détails se complètent, se précisent ; ils sont ordonnés et concourent à produire un effet d'ensemble : cette mise en place, c'est l'art même. Chez l'enfant, l'art est absent. L'écolier rencontre par hasard l'expression heureuse, mais il n'a pas la notion du cataclysme dont il n'a saisi que le petit détail. Il est semblable aux personnages de Stendhal, — il est bien loin de Stendhal lui-même ! Et, comme personnage même, il est tout petit, tout effacé, son champ de vision est misérable et n'embrasse que deux ou trois menus faits au maximum.

Un second caractère important de ces récits d'enfants est leur objectivité.

L'enfant ne développe pas des idées préconçues. Il ne suit guère de plan et soutient encore moins une thèse. Il constate. A peine juge-t-il, et seulement dans la mesure où le jugement s'impose. Il ne se met pas en scène, mais ne voyez pas là une abstention volontaire : l'enfant de 10 à 12 ans, comme on l'a signalé, ne s'analyse pas encore. L'intérêt, à cet âge, se disperse sur les excitations du dehors et ne se concentre pas sur les impressions internes.

Voilà ce qui nous explique ces effets littéraires de nos copies ; c'est une observation extrêmement restreinte, si l'on y réfléchit, mais précise et concrète, et puis, ce fait que l'observateur est une personnalité qui n'a pas encore pris

conscience d'elle-même. La personnalité de l'homme de lettres, Stendhal ou surtout Flaubert par exemple, s'efface et disparaît volontairement et par un effet de l'art, mais il n'est pas si malaisé de la retrouver dans leur œuvre que d'apercevoir, avec certitude, celle de l'enfant dans son devoir.

C'est pourquoi nous avons tant de peine à deviner l'attitude de l'enfant. Outre la difficulté, pour nous, de nous dépouiller de nos idées d'adultes, nous disposons de si peu de chose.... Après tout, l'effet de la guerre sur l'esprit d'un enfant, c'est peut-être très peu de chose aussi. On imagine quelquefois la génération des « enfants de la guerre », c'est-à-dire ceux qui ont à cette heure de 7 à 15 ans, marquée d'une empreinte indélébile. Volontiers on oppose ces jeunes gens aux « fils de vaincus » de 1870. Ces conclusions nous semblent aussi prématurées qu'insuffisamment fondées. Il est difficile de se prononcer sur un retentissement aussi lointain. Ces conséquences de la guerre continueront d'agir sur l'esprit de nos enfants à mesure qu'ils grandiront. Actuellement, cette influence se montre bien minime. Nous pouvons, croyons-nous, la résumer en deux propositions.

La première, c'est que la guerre ne vieillit pas l'enfant. Elle ne lui enlève rien de son caractère naïf. Elle ne lui confère aucune maturité. Voyez plutôt : quand, sous l'influence scolaire, ils désignent les Allemands sous un autre nom que les « boches » — les petits garçons d'Ay écrivent : « les barbares »... mais ils ne disent jamais : « les criminels, les incendiaires, les assassins », — et quand ils sont enfin vraiment eux-mêmes ils écrivent : « les Allemands sont méchants ou gourmands », et c'est tout. Pour le reste, l'enfant ne condamne point. A peine s'étonne-t-il. Il prend d'autant moins parti, semble-t-il, que les événements le dépassent davantage...

En second lieu, l'enfant reste objectif. Il ne nous dit pas, ou ne nous dit que très rarement, l'accueil intime qu'il fait au dedans de lui-même à ce bouleversement. Il semble impassible, un peu comme l'oiseau qui continue de chanter entre les lignes de tirailleurs. Il essaie de continuer sa vie. Il se remet à jouer et rire toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. Seulement, l'état de la société ne s'y prête plus, et il subit toute une série de contre-coups qui l'étonnent. Comme Fabrice del Dongo galopant des Quatre-Bras à Ligny et à la ferme d'Hongou-

mont, l'enfant est emporté, ballotté par les événements, et, dans la tourmente, son attitude ressemble assez à celle d'une bête traquée.

Certaines copies nous ont suggéré des rapprochement littéraires, — mais beaucoup d'entre elles s'apparentent, semble-t-il, aux littératures des époques primitives, où l'intelligence de l'homme demeurait sous la terreur des forces naturelles inexpliquées et toutes puissantes. La naïveté de l'enfant, sa fraîcheur, rappellent la simplicité d'Homère ou de la Bible.

Et cette simplicité, c'est un peu celle de tous les soldats, petits acteurs d'un drame immense ; — mais l'enfant n'est pas même acteur, — à peine est-il parfois figurant. Il apparaît alors dans l'action comme un gêneur, car il est surtout celui qui a, plus que tout autre, besoin de la paix, celui dont les faibles forces ne sauraient s'adapter à cet état violent qu'est la guerre. — Il est la preuve vivante et précieuse que la guerre est un état anormal et monstrueux.

RENÉ DUMESNIL et TH. SIMON.

LE NOMBRE MYSTÉRIEUX 666

—

Nous ne demandons pas au lecteur de croire aux révélations de l'Apocalypse. Ceci est affaire d'opinion religieuse. Nous le prions simplement de constater :

1° Qu'en l'an 79, un Apôtre du Christ, saint Jean, le disciple Bien-Aimé, exilé, en haine de sa foi, dans l'île de Pathmos par l'Empereur Domitien, écrivait :

Celui-là est sage qui comprendra le nombre de la Bête et ce nombre, qui est aussi le nombre d'un homme, est 666.

2° Que l'homme dont il est question, appelé par saint Jean « l'Antéchrist », doit finalement, dans des temps futurs, selon le texte prophétique, livrer à l'Eglise du Christ, c'est-à-dire à la civilisation chrétienne, une guerre particulièrement effroyable.

Ceci dit, laissons de côté l'Apocalypse. Occupons-nous uniquement du nombre 666. Considérons-le comme « un nombre fatidique » et soumettons-le aux opérations arithmétiques généralement employées pour obtenir, par le produit des chiffres, des solutions se rapportant à des événements notoires de la vie d'un personnage.

Ce nombre, étant composé de trois chiffres, doit par conséquent nous donner trois éléments : un nombre d'années, — un nombre de mois, — un nombre de semaines, et aussi trois solutions relatives à l'année de la naissance du personnage, — l'année de sa manifestation, — l'année et la date de la fin de cette manifestation ou de sa mort.

ANNÉES. — Nous additionnons $6 + 6 + 6$ et obtenons 18 siècles ou 1800 ans.

MOIS. — Nous lisons 666 en mois. 666 = 666 mois ou 55 ans et 5 mois.

SEMAINES. — Nous multiplions $6 \times 6 \times 6 = 216$ semaines ou 4 ans et 2 mois.

Le total des *années* nous donne 1859. 1859 doit donc être une année importante à un titre quelconque, dans la biographie d'un grand personnage.

Or 1859 est l'année de la naissance de Guillaume II, Empereur d'Allemagne.

Prenons cette année 1859 et ajoutons 55 années : $1859 + 55 = 1914$.

Le total est 1914. Constatons un événement important dans la vie de Guillaume.

En 1914 il décide et déclare la guerre effroyable que nous subissons encore.

Ajoutons maintenant au total 1914, 4 années, $1914 + 4 = 1918$.

1918 sera également une année notoire de son existence. Par quel événement sera-t-elle marquée ? Nous répondons : Par la fin de sa manifestation, par la fin de la guerre et aussi par sa mort, car un personnage naît, se manifeste et meurt.

Nous dirons donc : 1918 sera l'année de la fin de la guerre et aussi celle de la mort de Guillaume, car, pour nous, Guillaume est bien l'*Homme* annoncé par saint Jean. Il l'appelle « l'Antéchrist », nous, nous l'appelons : Guillaume, Empereur d'Allemagne.

Recherchons quel était l'âge de l'Antéchrist au moment de sa manifestation. Cet âge une fois connu, il nous sera facile de déterminer la date de cet événement.

L'âge qu'avait à ce moment l'Antéchrist nous est donné par les 666 mois ou 55 ans et 5 mois qui représentent en effet, le temps écoulé de sa naissance à sa manifestation.

Il avait donc 55 ans et 5 mois au moment de cette manifestation.

Or, Guillaume, né le 29 janvier 1859, avait 55 ans le 29 janvier 1914. Cinq mois et quelques jours après (avant d'avoir 55 ans et 6 mois) il décidait l'effroyable guerre actuelle dans l'entrevue de Potsdam, le 5 juillet 1914.

Guillaume s'est donc manifesté à l'âge de 55 ans et 5 mois.

Combien de temps durera cette manifestation ?

Autrement dit : Combien de temps durera la guerre de 1914?

La réponse nous est donnée par les 216 semaines ou 4 ans et 2 mois. La guerre devrait donc prendre fin en septembre 1918, et dans tous les cas, avant qu'il se soit écoulé 4 ans et 3 mois depuis l'entrevue de Potsdam.

Mais septembre 1918 verra-t-il également la mort de Guillaume ?

Tout nous porte à le croire.

L'Antéchrist (Guillaume pour nous) est né avec une mission déterminée : livrer la grande lutte, l'assaut final de la kultur allemande contre la civilisation chrétienne, c'est-à-dire contre les principes du droit et de la justice. Sa mission terminée, il doit, en bonne logique, disparaître, par conséquent mourir.

Voilà pourquoi nous croyons que l'année et la date de la fin de la guerre, que nous dévoile le nombre 666, sont, en même temps, celles de la mort de l'Homme-Antéchrist, celles de Guillaume.

Il aura à ce moment 59 ans et 7 mois ($55,5 + 4,2 = 59$ années et 7 mois).

Mais que faut-il entendre par « la Fin de la guerre » ?

Est-ce l'armistice qui précède toujours les préliminaires de Paix ou est-ce la signature de la Paix, suivie de la démobilisation ? Cela a son importance, car, s'il s'agit du traité de Paix qui serait alors signé en septembre 1918, ce traité suppose la cessation des hostilités quelques mois auparavant.

Ici, le champ reste ouvert à toutes les hypothèses.

L'Apocalypse et les chiffres ne spécifient rien à ce sujet. Le détail échappe à notre curiosité.

§

En parcourant le texte de l'Apocalyse, notre attention a été attirée par un verset que nous reproduisons et commentons pour ceux de nos lecteurs qui croient, avec Bossuet et les Pères de l'Eglise, que « l'Apocalypse est d'inspiration divine, et que, « pour écrire ce livre admirable, saint Jean a reçu l'Esprit de tous les prophètes ».

Le pouvoir d'exercer sa malice, lisons-nous dans le texte prophé-

tique, n'a été donné à la Bête que pendant *42 mois* au bout desquels elle sera mise à mort.

Qu'est-ce à dire ?

Voici comment nous interprétons ce verset :

Guillaume, disons-nous, fait la guerre par les armes, mais aussi par la ruse, l'astuce et toute sortes de *malices* : espionnage, trahison et aussi en suscitant chez ses ennemis (nous le savons maintenant) tout ce qui peut affaiblir leur énergie morale et amener chez eux le découragement. On a appelé cela « le Défaitisme ».

Or, c'est à cette guerre de ruse, d'astuce et de « malice » que fait allusion l'Apocalyse lorsqu'elle dit : « Pouvoir *d'exercer sa malice* ne sera donné à la Bête que pendant 42 mois. »

Ces 42 mois partant du jour ou Guillaume a décidé la guerre (5 juillet 1914) expirent en janvier 1918. Or, précisément en janvier 1918 les grands chefs du Défaitisme ont été arrêtés, emprisonnés et bientôt seront traduits devant les tribunaux. Ce n'est pas la guerre qui a pris fin en janvier 1918 après une durée de 42 mois, mais le pouvoir pour Guillaume de réussir en exerçant sa malice.

Si, d'un autre côté, au lieu de dire 42 mois, comme saint Jean, nous prenons simplement ce nombre 42 et disons *4 ans et 2 mois*, le verset de l'Apocalypse nous révèle alors le temps de la durée de la guerre, que nous avons obtenu par nos calculs sur le nombre 666. De sorte que, selon le sens que nous donnons au nombre 42, nous obtenons soit l'époque à laquelle cessera la guerre de ruses et de malices (janvier 1918) soit l'époque à laquelle cessera la guerre par les armes (septembre 1918).

Bien plus, les mots du verset : « Au bout desquels (mois) *la Bête sera mise à mort* » confirment tout ce que nous avons dit de la mort de Guillaume.

§

Tous ceux qui ont vu ou lu tous les crimes, toutes les horreurs commises dans cette guerre par « les Boches » et leurs chefs reconnaîtront que la guerre de 1914 est vraiment « satanique » et telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde. Elle est véritablement marquée du *sceau de la Bête*. Elle est « surhumaine », infernale, et elle seule suffirait à

prouver que Guillaume est « l'homme » annoncé par saint Jean, « l'homme » appelé par lui « *l'Antéchrist* ».

Le nombre 666 nous a dévoilé *l'année* de *sa naissance*, *l'année* et la *date* de *sa manifestation*, *l'année* et la *date* de la *fin de cette manifestation*, qui sont aussi celles de *sa mort*.

Cependant, avouons-le, le mot de l'Enigme, la *Compréhension du nombre 666* ne nous ont été entièrement donnés que lorsque la plus grande partie des événements est déjà accomplie. L'année et la date de la Fin de la guerre nous sont révélées au moment même où nombre de personnes qui suivent les événements sont convaincues (sans recourir à l'Apocalypse) que l'été prochain verra la Fin de la guerre et qu'il n'y aura pas de cinquième hiver de guerre, de sorte que nos calculs opérés sur le nombre 666 n'auront servi qu'à démontrer mathématiquement, qu'à corroborer tout ce que des esprits sérieux prévoient aujourd'hui.

Pourquoi, tout au moins au début de la guerre, n'a-t-il pas été donné aux commentateurs de l'Apocalypse de percer le mystère de sa durée ?

C'est que le but des Prophètes est seulement d'avertir, de prévenir l'humanité des catastrophes et des malheurs à venir, mais en les voilant de telle façon que leur compréhension, bien que simple et aisée, ne soit donnée que lorsque les événements sont accomplis ou sur le point de s'accomplir. Les Prophéties ne sont pas faites pour *satisfaire* longtemps à l'avance la curiosité des hommes.

A. M.

ROSE

(*Suite* [1])

—

LA PLACE

Et maintenant, c'est, à travers les carreaux, la place de la fontaine, c'est la fontaine qui pleure, depuis le moyen-âge.

Elle a gelé il y a deux ans, j'ai vu son eau immobilisée enfin ! figée en bloc et en chandelles, et c'était, je me souviens, comme une consolation sur le monde et sur moi.

Il n'y a pas d'arbre, et on ne voit pas les saisons, mais on connaît le sens du vent, par l'eau qui bouge.

Il n'y a que la place, les rues, les ruisseaux, les trottoirs pavés de pavés pointus.

Quand c'est l'hiver, quelquefois, la neige innocente et magnifique les recouvre ; la pluie y tombe, couleur des pensées qu'on a ; l'été, vers midi, le soleil s'y pose comme une dorure et il y a dans les coins vifs de petits herbages.

LES FENÊTRES

De ma maison qui fait l'angle, entre la place et la rue, je regarde les fenêtres, elles me regardent aussi comme des yeux qui s'ouvrent au jour, se ferment à la nuit et clignent au soleil de leurs deux contrevents.

Elles me racontent les secrets des maisons.

Celles de Mme Viguier disent que Mme Viguier est empesée, vertueuse et raide comme ses rideaux, et qu'elle les a brodés elle-même, ce qui prouve qu'elle n'a pas bon goût.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 476.

Celles de cette boutiquière enrichie, établie « Madame », sont ouvertes exprès, avec une vanité contente, sur l'abat-jour rose et juponneux d'une haute lampe, sur un palmier stérilisé, sur le cadre doré d'une glace bien neuve, d'un Louis XV... flamboyant, sur la galerie de famille en agrandissement photographique, sur tout ce rêve réalisé d'un « salon » où l'on n'entre pas.

Les fenêtres de Mlle Celor ont des rideaux d'ancienne mousseline ; on dirait qu'elles baissent les paupières d'un air pur de néophyte, comme Mlle Çelor elle-même, quand elle sort du confessionnal.

Les fenêtres du bureau où sont des employés sont peintes en blanc opaque, cruellement; les pauvres employés captifs y ont dessiné leur rêve en dessin clair : une femme au corsage bombé, un aéroplane, un château, et, au travers de leur rêve ils regardent passer la vie.

LE PETIT JARDIN CAPTIF

Derrière la maison, il y a le jardin, un pauvre petit jardin serré par quatre grands murs et qui pousse en hauteur pour se rattraper; il a beaucoup de choses : un puits à chaîne dans les lauriers, avec un miroir profond, tout noir et tout rond ; une pierre y tombe...l'eau dit : tioc...et elle ondule de surprise... il a un massif au milieu, dit : le massif central, avec justesse et magnificence ; des pots de fleurs sur un petit mur de briques verdies, des rosiers désespérés, des yuccas qui, pris de la folie des grandeurs, ont voulu monter, monter... tant ! que leur tête chevelue de sabres pointus, trop lourde pour leur tige, est retombée par terre bien tristement...; des grands arbres qui tiennent les cordes pour la lessive, un palmier en exil et qui agonise de mal du pays...

Si profond, si caché au milieu des maisons de la ville, les quatre saisons y viennent, pourtant, avec leurs fleurs, leurs feuillages verts, leurs feuillages roux, leurs fruits, leurs branches mortes. Le soleil y va aussi, quelquefois, quelquefois la gelée, la neige, la pluie et le vent même, par miracle !

LE SALON

Dans le grand salon qui m'entoure, il y a deux paysages anciens, encadrés d'or adouci ; l'un a une ruine et l'autre a

un torrent ; il y a des portraits féminins décolletés qui sourient, des portraits masculins, haut cravatés, qui sont graves. Il y a des sièges intimidants et droits, qui forcent à un maintien gothique... un lustre de cristal, que j'aimerais voir tomber par terre et se répandre, de toutes ses flaques transparentes, de toutes ses perles en girandoles ; de clairs vases de Venise, des vases de Chine hérissés, des Sèvres calmes, des Saxes ridicules, des tapisseries pendues, des glaces anciennes, tant d'autres objets que je ne vois plus à force de les voir, et toute la tristesse de Lente y est entrée, jusqu'au plafond.

DÉCOURAGEMENT

Quand je me suis mariée il y a trois ans (il y a longtemps !), j'avais des accès de joie sauvage, un bonheur animal et jeune était en moi, j'avais de grands enthousiasmes, de grands désirs et de grandes pitiés ; mon mari m'écoutait, il me regardait d'un œil fixe, sous un front morne ; quand j'avais fini, il reprenait sans rien dire le fil de ses idées.

Quelquefois il me disait que je me calmerais.

MOI

Et comment suis-je, moi qui suis là, encore une fois, devant l'eau calme et plate de la glace, où je me vois à contrejour, et très distinctement ? Je regarde mon reflet froid ; je ressemble à la petite fille de douze ans que j'étais, un peu plus grande, un peu moins aplatie.

J'ai des bras minces qui tombent d'un air consterné et des yeux noirs, si tristes ! de ne pouvoir être gais.

Et jolie ? Cela dépend des jours, cela dépend des goûts. Moi, je trouve que oui.

JULES MON MARI

Quelquefois mon mari vient ; il a son visage habituel, sérieux d'avoué considérable et porte son buste comme un portrait de famille ; il me pose quelques questions ménagères précises et concises : « As-tu pensé ?... est-ce que ?... je voudrais que tu... » Je causerais bien avec lui, mais il est occupé toujours : Etude, client, important... Son dos disparaît derrière la porte qui se referme, et je reste seule, comme une condamnée, comme une vieille, comme une morte.

Cela m'est égal, d'ailleurs, qu'il me laisse...
Est-ce que je le déteste?... Non, je l'aime...
Je l'aime, comme on aime un homme qu'on n'aime pas.

LES PASSANTS

A chaque pas que j'entends dans la rue, je lève les yeux et regarde : c'est une servante avec son panier, un pauvre, Mlle Celor qui va à l'église ou en revient, toute courbée, dans du mérinos roux, toute minime et toute résignée ; la fille qui porte le pain, pauvre et jolie comme une fleur ; ce vieux Monsieur avec sa grosse « dame » qu'il a l'air de traîner après lui comme un gros joujou à roulettes; cette autre grosse dame encadrée de ses deux filles longues, qui font, à elles trois, comme une garniture de cheminée ; Mme de Hautepoule toute en soie, précautionneuse, onduleuse et cambrée, qui marche sur le bout des pieds et qui se trouve « belle brune ».

Je regarde toujours comme si j'attendais quelque chose ! Un jour, deux hommes et une jeune femme sont passés ; ils parlaient haut, avec un autre accent et cette espèce d'insolence des étrangers élégants pour les pays qu'ils visitent ; ils ont regardé beaucoup la curieuse fontaine, ma belle maison, ses sculptures et ses gargouilles, puis ils sont repartis vers la cathédrale, je pense, et vers les vieux quartiers, vers leur auto et vers le monde des vivants d'où ils étaient venus.

L'ÉGLISE

Quelquefois, je vais à l'église, la mienne, la grande que j'aime, la cathédrale, celle qui m'a vue dans les trois grandes circonstances de ma vie : petit bébé qu'on baptisait, petite fille sage et désolée pour sa première communion... (sa première déception), parmi les lumières fleuries au bout des cierges... et mariée, il y a trois ans, et, chaque fois, si petite et toute noire comme une nèfle, dans de si grandes, si longues, si traînantes robes blanches.

Elle est grande, l'église ! A la nuit qui tombe, sa nef monte dans une obscurité où elle disparaît, prend des proportions effrayantes ; c'est un gouffre d'ombre et je suis au fond ; les saints de pierre me regardent, et les peintures éclairées par les lampes oscillantes au bout d'un fil, me regardent aussi ; je vois passer le cortège des vierges, celui des damnés tout nus

et contorsionnés, celui des élus, vêtus de blanc et marchant d'un pas noble; des bruits de portes et de chaises retentissent parfois dans l'air lourd de ténèbres saintes, d'encens et de passé. Sainte Rose de Lima sourit doucement, sa palme à la main.

Sainte Rose, les élus, les damnés et les saints, je les aime, ils sont mon livre d'images; parmi eux tous, je reste, sans prier, assise, avec un chapelet de corail rose, dont je m'entoure les bras, les mains, comme d'un profane ornement; j'ai des pensées vagues, tristes; j'ai un peu peur, je suis là... dans l'ombre...

LES JARDINS DE L'EAU

Je vais dans les jardins de l'Eau souvent, l'après-midi.

Il y a d'abord, sur la terrasse immense, des allées d'arbres patriarches, vieux comme l'ombre et le soleil; un bassin avec un jet d'eau, des parterres fleuris, des allées où jouent les petits-enfants, comme je jouais autrefois, aux mêmes endroits, quand j'étais petite.

Puis les jardins descendent par étage; chaque étage porte un grand bassin limpide et noir avec un peuple de cygnes; une eau courante les remplit, qui descend en cascades, de bassin en bassin, et chante, au travers des jardins, sa chanson de ruissellement.

Au fond, l'eau reprend sa forme de ruisseau et serpente dans le bois sauvage; il y a là de l'obscurité verte et de la solitude; cela sent la mousse, la terre humide, l'écorce et la feuille; il y a un petit temple ruiné, où dorment des souvenirs anciens, où, sur les murs, quelques peintures mortes sourient encore aux couples furtifs.

LA VILLE

Quelquefois, je vais avec Marie-Louise ou Andrée regarder sur le Pont-Grand, d'un côté, la ville s'élever dans le crépuscule et se refléter, bleue, dans l'eau dorée; de l'autre, la campagne adoucie, voilée de brouillard, et la Vive qui coule entre les berges plates, verte et miroitante dans ses beaux jours, rouge et sans reflets quand elle est en colère...

Ah! que Lente est jolie!..

Nous remontons. Les premières rues des vieux quartiers

sont désertes, sombres, immuables depuis cinq cents ans; en haut, elles sont plus mouvementées, plus intéressantes; nous regardons aux magasins éclairés : les lingeries, les chapeaux au bout d'une longue tige, les souliers sur leur socle de cristal, les jouets... Nous traversons la place Plénière, ah! que Lente est vilaine!... et nous rentrons, en passant devant les deux pharmacies, dans les lumières qu'elles projettent, l'une à l'orange et au citron, l'autre au citron et à l'absinthe.

RÉCEPTION

Des dames sont venues me voir, qui m'ont assuré que le temps sec et froid de ces jours-ci est bien préférable au temps mou de la semaine dernière, et Mme Viguier avec un chapeau comme un mois de Marie, sur sa vieille figure sans forme et sans couleur.

Mme de Hautepoule toute empanachée de plumages et d'orgueil, et si fière de sa beauté, de sa fortune, de sa noblesse... d'avenir; Mlle Celor qui tenait son manchon sur ses genoux d'un air tendre et farouche; le Marquis de Pelleroy qui a un triste visage chevalin, plein de hauteur et de chiendent, et qui trône, plein de noblesse, sur la défunte grandeur de sa famille; il ne dit pas : « J'ai monté la côte à pied pour soulager ma pauvre bique centenaire », mais il dit superbement; « Quand mon aïeul chassait à courre. »

Andrée, oxygénée maintenant, et vaniteuse, comme un pissenlit qui se croit un tourne soleil.

Marie-Louise qui a toujours l'air d'une longue princesse... D'autres gens...

VISITE

J'ai rendu des visites. J'ai vu Mme Viguier : elle ouvre son salon six fois l'an, et il sent le moisi propre, des ouvrages de dame, épars sur les meubles, ont l'air d'une petite lessive de luxe, qui sèche à l'ombre; il y a sur la cheminée des fleurs de Nice qu'elle a marchandées comme des légumes, je ne l'ai pas vue, mais je le sais : quatre œillets à deux sous, des anémones à cinquante centimes la douzaine, une hampe de lilas blanc qui a l'air d'une personne pâle, du maigre, jaune, et grelottant mimosa, un peu de verdure par-dessus le marché...

Et la pauvre grosse dame souffre beaucoup, dans un corset

qui remonte ce qui voudrait descendre, et descend ce qui voudrait monter, comme à l'ordinaire.

Chez Mlle Célor, il y a des rideaux de percale blanche. Mlle Célor a l'air triste et pur, et il y a des choses saintes sur la commode.

LES ORANGES

La vie continue à continuer...

Oh ! cet hiver qui s'éternise !...

Toujours la pluie, le vent, le froid ; personne ne passe...

Un cri chantant dans ma rue : « Maïorka... maïorka... »

C'est l'Espagnol, avec sa petite charrette,pleine de corbeilles molles où sont les oranges.

Leur couleur flambante brille plus forte que tout, dans le gris qui n'y peut rien ; c'est un peu du soleil d'Espagne dans ma rue, pleine de pluie triste.

LES RETRAITÉS

Il y a à Lente un groupe d'hommes qu'on voit partout, toujours ; retraités de la vie, avant d'avoir vécu, ils n'ont rien à faire, ils vont au café, au cercle, où leurs mêmes petites idées tournent en rond, vaines comme des chevaux de bois, à la poste pour l'employée rose et blonde qui fleurit derrière le grillage comme une églantine, ou courtiser les beautés boutiquières de la rue Allante ; ils font des potins ; ils assassinent la réputation des femmes qui leur ont cédé, pour se vanter, et celle des femmes qui leur ont résisté, pour se venger.

LE SCANDALE

Un scandale a éclaté sur Lente ! Marie-Louise, la jolie princesse pauvre, Marie-Louise, mon amie a disparu depuis quelque temps; on la disait chez sa tante à Toulouse, partie pour Londres, quand, un jour, des gens de Lente, boutiquiers, espions et cafards, l'ont rencontrée à Paris, trop élégante et pas seule, et l'ont suivie et ont fait leur enquête, et tout le monde sait ce qu'ils ont appris. On en parle dans les rues, les salons, les boutiques ; on parle au café ! Et voilà ce qu'on dit: Elevée comme ça ! elle aurait pu donner des leçons de piano ; elle aurait pu se marier avec M. Balouzi qui l'avait

« demandée » ; mais elle avait des idées de grandeur et des idées de vice.

Pauvre Marie-Louise !... La vertu est l'orgueil des laides, quelquefois un luxe de riche, même quelquefois la gloire de certaines âmes fortes, froides et grandes, ou le désastre de celles dont personne n'a voulu.... Vous étiez faible, vous étiez pauvre et vous étiez jolie, et, princesse-née, vous vous êtes vue besogneuse et seule, vous vous êtes vue même l'épouse de l'employé M. Balouzi, Lentaise et pauvre pour toujours ; vous avez préféré vous mettre « belle dame » à Paris.

Puisse-t-elle, du haut de son Olympe archi-millénaire, Vénus-Aphrodite, déesse des petites courtisanes (elle est un peu ancienne, mais je n'en sais d'autres pour s'occuper de vous), puisse-t-elle amener vers vous les amants des pays de l'or, les richesses de leurs Amériques et l'Amour consolateur.

LES AUTRES

Et les autres de la pension, si réunies pendant quelques années, comme elles se sont éparpillées ! Que sais-je d'elles ?

Sylvie et Denise sont mariées ; Sylvie avec un joli jeune officier de marine, brillant de partout ; elle est à Toulon... Denise avec un industriel confortable de Limoges.

Sylvie a pris un mari de fantaisie.

Denise un mari de rapport.

Clarisse est morte d'une mort pleine de modestie et de simplicité et comme fut sa courte vie si sage.

Lucie a épousé un professeur ; je l'ai revue dernièrement ; elle a un joli bébé. Mais ses joues roses et blanches, sa bouche rouge, ses yeux bleus, toute sa jolie figure couleur de bouquet, qu'est-elle devenue ? Elle est déjà toute défleurie, la petite Lucie fraîche d'autrefois.... Il n'y a plus à Lente maintenant qu'Andrée qui y est restée et moi qui y suis revenue.

LES VIEILLES DAMES

Il y en a deux, surtout.

L'une : Très accablée, devant les lessives malchanceuses.

Très anxieuse, devant la cuisson des confitures.

Très tourmentée, devant les jeunes bonnes...amoureuses ?... voleuses ?... anarchistes ?...

Elle est comme ces gens qui, au bout du quai des gares,

einent à tenir leur ballot dans leurs bras, sans songer qu'ils ourraient le poser par terre et s'asseoir dessus.

L'autre : Elle en a *fait* ! autant que saint Pierre des miracles !

Maintenant qu'elle est vieille, tapie derrière ses vitres, ou rrante en la ville, elle regarde de tous ses méchants yeux, et, uand elle rejoint les autres face périmées, elle lâche tout le enin dont elle s'est gonflée et il retombe sur toute la ville.

PROMENADE

Une journée de soleil, toute dorée, comme un miracle après es tristes jours pluvieux.

Andrée est venue me chercher ; nous avons pris les routes près les rues, les chemins après les routes. Paul, un jeune omme, nous attendait assis sur le parapet du petit pont, à ôté de la croix, dans la campagne.

Nous sommes partis vers le haut, car le chemin monte...Cette nvie ! toute l'envie de toute la vie, de monter, plus haut, pour oir ce qu'il y a, après...

Andrée et Paul m'encadraient, mais ils se regardaient à ravers moi, par-dessus moi. Je me suis sentie « entre », et 'ai ralenti pour les laisser seuls.

J'ai regardé les jolis coteaux bleu-de-brume. La ville, les onts qui font, au milieu de l'eau, un rond par chaque arche, e couvent et la cathédrale qui domine tout, et qui va devant, vec son clocher, les processions d'arbres qui suivent la route t vont à la ville, comme une émigration de campagnarde erdure.

Nous avons atteint le faîte de la colline et revu, de l'autre ôté, la plaine et sa couleur chaque fois différente ; à notre ernière venue, elle était grise et triste d'herbes mortes ; retour-née aujourd'hui, à cause des semailles, elle est jaune, comme a future moisson.

Nous avons respiré l'air très pur des sommets ; nous avons egardé les gens de la ville, en bas, dans la plaine brumeuse, vec pitié, par ce sentiment d'orgueil commun à tous ceux ui sont plus haut que les autres, et nous sommes repartis. l était tard : Paul nous a pris par les mains toutes les deux t nous a entraînées sur les pentes, et toute la gaîté du monde, n aurait dit, courait avec nous, essoufflés et jeunes et les heveux au vent.

Et nous avons goûté chez Andrée.

Le goûter : des morceaux de gâteau, en forme de triangle, parfumés de citron, ornés d'amandes et de cédrat, un petit fromage de la campagne en velours blanc, bombé et rond, sur sa feuille verte, dans une corbeille, des pommes aux joues de petite fille et, dans un compotier de cristal, des quartiers d'orange comme des quartiers de lune.

LES CHIFFONS

J'ai vu le ciel rose, sur le jardin, d'un rose embué un peu argenté, un peu froid, tendre pourtant, à travers les fines branches noires, et longtemps je l'ai considéré de mon lit, les yeux fixes, et sans aucune pensée...

Il y aura bientôt une soirée chez Mme de Hautepoule. J'ai pensé à ma robe et qu'elle sera rose avec des plis droits, sans rien qui les gêne dans leur envie de tomber. J'ai pensé à ma coiffure et me suis levée pour en essayer diverses : en hauteur, en largeur, les cheveux séparés, tressés en vannerie, ou tordus en un chignon pointu comme les figurines de la Grèce lointaine.

A genoux devant mes tiroirs, parmi mes cartons, éventrés comme des chevaux de corrida, j'ai revu mes rubans, mes dentelles, mes soieries anciennes ; devant la glace double de l'armoire, je me suis enguirlandée de tous mes bijoux et ainsi la matinée a passé, dans les projets, les chiffons et le rêve...

J'étais en contemplation devant mon trousseau, dans l'armoire ouverte, quand Andrée est entrée.

Ah ! ces chemises raides, ces raides pantalons ornés de volants festonnés, ils élèvent en piles carrées aux angles nets, blancs et durs, le temple de la vertu conjugale; en haut de leurs colonnes l'austérité s'est tapie et me contemple.

« Avec du linge comme ça, me dit Andrée, il n'y a pas moyen de tromper son mari. Heureusement, vous en avez d'autre. »

LE BAL

Il a eu lieu, ce bal auquel on se préparait et qui faisait un horizon couleur de fête. J'avais une robe rose et un collier d'or.

Armand de Pelleroy m'a présenté son cousin Maurice, Parisien, attaché d'ambassade, en congé de deux mois

and, laqué noir et blanc, rectiligne et tiré, il m'a parlé : onde, célébrité, théâtre, expositions. Je sentais qu'il se sentit supérieur de toutes ces choses de grande ville qu'il a es, auprès de l'habitante d'une ville si petite. Insistant et òleur, subreptice et passionné, il m'a pris le bras, serré le ude, le poignet. — Jolie! jolie! troublante femme!.. charme la province ignorée...

Je crois qu'il est bête.

Je crois qu'il me plaît.

LE NOUVEAU VENU

Maurice... dans des maisons où j'étais en visite, trois fois, l'ai trouvé, il est venu me voir; souvent il passe devant ma aison; quelquefois, par perfidie, je lui souris derrière les vitres relevant les rideaux.

Dimanche, pendant la messe, il m'a regardée sans cesse; il ait sous le porche à la sortie, et il est parti, derrière moi, mme si je l'avais entraîné dans le sillage de ma robe.

Il me semble que la monotonie de l'existence est interrome. Il y a quelqu'un que j'attends maintenant, pendant les eures longues où je suis derrière mes vitres, comme un objet re ou curieux, comme une pièce de collection.... Il y a quelq'un qui passe.... il y a quelqu'un qui vient....

MARIA L'ENNOBLIE

Maria, l'une des servantes, a un amoureux ; je la regarde alayant, pauvre, laide, humble, et elle m'inspire une sorte e respect envieux; il me semble qu'une gloire la revêt et que, lus entourée des moutons que son balai ramène que sainte ermaine de Pibrac de son troupeau bêlant, l'amour, sur son iignon, brille comme une auréole.

LA PETITE CHANSON

Dites-moi et redites-moi, Maurice, que je suis jolie, que es yeux sont des étoiles, ma bouche une fleur, que mon petit ou brun vous tente, que mes doigts sont des bonbons, que ous m'aimez, et que rien n'est, pour vous, en dehors de ioi.

Dites, redites et recommencez. On chante bien pour amuser s petits enfants! chantez-moi votre petite chanson, je m'enuie tant!

MOQUERIES

J'ai rencontré, en sortant, des petites filles qui jouaient à la balle ; leurs nattes, leurs boucles, leurs rubans tournaient, dansaient et flottaient.

Des petits garçons les regardaient et se moquaient d'elles. Plus tard, ce sont les filles qui se moqueront des garçons.

PROJETS

Et nous serons ensemble pendant deux jours... Oh ! charming creature, delicious little thing... nice... nice... nice, chante, Maurice, mon amoureux, qui aujourd'hui chante en anglais.

Nous serons ensemble pendant deux jours ; nous allons excursionner au Puy-de-Gers pour le voir avec la neige.

L'EXCURSION

Retour du Puy de Gers. Je tâche de mettre en écheveau et en pelotte mes idées emmêlées par la course vertigineuse.

Ce fut d'abord, à travers les vitres de l'auto, Lente et sa campagne ; des maisons de village au bord de la route plate, Ruthène, gris de fer, droit dans le vent, et qui porte sa cathédrale comme un cimier ; des auberges, des villages, encore, de plus en plus petits, sur la route maintenant grimpante et surplombante avec des lacets brusques (les villages sont comme les personnes, les plus gros n'aiment pas monter), des ruines, des bois, des causses crevés de rochers qui sortent, comme l'ossature même de la terre ; un paysage pétrifié, un paysage de planète morte.

C'est l'arrivée au Puy-de-Gers, il fait un froid polaire blanc, morne et lourd de brume opaque.

C'est peut-être joli, ce qu'on ne voit pas, de si haut ! Elle serait peut-être jolie, la chanson de Maurice, aujourd'hui... Et voilà que, blindé de cuir, équipé pour l'alpinisme, Albert de Pelleroy est là, entre nous, toujours, toujours ! au point qu'il m'en vient une âme d'assassin, que je voudrais le faire trébucher au bord du ravin, rouler sur la pente à pic et disparaître au fond du torrent pour toujours...

Et c'est le retour : une succession d'escales nouvelles et de nouvelles arrivées, la route descendante, de nouveau Ruthène,

de nouveau la campagne, les alentours de Lente, Lente, ma maison, Jules, mon mari, et je garde au fond du cœur comme un regret du temps perdu.

LE FEU

Par ce crépuscule d'hiver qu'un grand feu surchauffait, Maurice est venu; j'étais seule, je portais une robe jaune comme une orange, traînante et molle et lasse comme moi-même.

Il était assis devant moi; le reflet des flammes dansait entre nous, s'élançait par intervalles jusqu'au plafond, jusqu'au bout de l'ombre; je baissais les yeux et je disais des choses indifférentes, mais je sentais que quelque chose d'égaré était entre nous.

Il s'est levé, il s'est approché, il m'a pris dans ses bras, et renversée contre lui, et embrassée, serrée et mordue comme je ne l'ai jamais été.

LA VÉRITÉ

Quand je sors maintenant, je sais pourquoi; les heures d'après-midi sont quelquefois trop courtes.... Quand j'arrive en retard chez moi, je suis forcée à des mensonges qui m'amusent.

Je mens, il le faut, et pourquoi dire la vérité? et à qui la dire? Je garde la vérité dans mon cœur comme une petite déesse claire.

A qui pourrai-je jamais l'offrir, toute blanche et toute nue?

LE BOUQUET

Le congé de Maurice est fini, Maurice s'en est allé.

Voilà un grand bouquet de violettes, plat, pâle et unicolore, qu'il m'a envoyé de Toulouse en passant; son odeur est déjà presque évaporée, demain le bouquet sera fané, bientôt il n'en restera plus qu'un souvenir qui s'en ira....

MON CŒUR INCONNU

Je suis derrière mes vitres où vaguement je rêve.

Il y a beaucoup de sortes de cœurs: des cœurs de porcelaine, vibrants et fragiles, que le premier choc brise, en éclats émouvants; d'autres en glaise inerte, et toujours molle, qui se

transforment selon les circonstances, ou le gré du modeleur; d'autres, rebondissants et légers comme des balles de tennis; d'autres plus indifférents et plus durs et solides que les pavés des rues.

... Je ne sais pas de quelle sorte est mon cœur....

LE TRISTE DIMANCHE

Dimanche.... Jules est en voyage; Andrée, occupée je ne sais où. Marie et Maria sont sorties, pauvres filles! leur liberté dominicale, couronnée de chapeaux fleuris. l'étude est fermée, personne n'entre, personne ne sort...

La pendule dans le silence déclanche deux coups retentissants.

Les gens, aujourd'hui, sortent de leur trou en grande toilette, se répandent dans les rues, sur la place Plénière, sur la terrasse où est la musique, où vont par groupes processionnants dans les mêmes endroits champêtres chercher la solitude... et moi je reste dans ma belle maison et je m'ennuie selon mon rang.

Si je lisais? j'ai déjà tant lu! Si j'écrivais? oh! non, et à qui? Si je brodais? l'air du dimanche ne veut pas, tant de gens se reposent, et depuis tant d'années! que ce repos immense me gagne...

J'ai cette faim des jours d'ennui, et me voilà écœurée par mes derniers bonbons que j'ai dévorés, et je n'ai rien à faire et je n'ai personne à voir.

LE DOUX PRINTEMPS PROCHAIN

La neuve saison va revenir, les arbustes et les arbres ont des bourgeons velus, nouveau-nés. Il y a déjà par terre, de ces fleurs bleues, que j'aimais, quand j'étais petite, qui sont comme des prunelles vivantes, et avec lesquelles nous nous regardions dans les yeux.

Elles se détachent et tombent quand on les touche.

Il y a des jours tourmentés, alternés de grand vent, de soleil et de pluie.

Des jours de douceur inexprimable où le vent est tiède comme un souffle vivant.

On sent que la nature est en travail, on sent que des choses poussent et que le printemps monte comme une marée vive.

LA NEIGE ÉTONNANTE

L'aurore rose des plus beaux jours de Mars s'est levée sur la neige, ô surprise! sur une neige légère, épaisse et molle et floconneusement tombée de pas très haut, dans la nuit.

Les amandiers, déjà en fleurs, écarquillent leurs pétales ronds sur toute cette concurrence, et le palmier dépaysé, triste gloire de mon jardin, dit : « Quel accablement froid sur mes éventails ! »

Printemps ! comme te voilà drôlement fleuri.

LA VIE QUI PASSE

Mars est passé et voici Avril, déjà.

Parfois, les jours, les mois, le temps enfin coule insensiblement. On se dit : il y a de cela cinq ans... dix ans...

En cet instant, je dis tous les matins : encore une nuit passée, et tous les soirs, je dis : encore un jour vécu ; je dis tous les dimanches : encore un autre dimanche, et je dis tous les mois : encore un mois nouveau.

Je *sens* ma vie qui se dévide d'une sorte effrayante, sans arrêt, sans répit, sans secousse, vite, vite, vite.

LA SAISON DÉSOLANTE

Le printemps est tout à fait venu, la campagne est ornée d'arbres peints à la manière japonaise, tout en quenouilles roses et blanches sur les branches noires.

Les misérables petits jardins du bord de la ville ressemblent à des feux d'artifice éclatant au soleil.

Il y a dans mon jardin un petit rosier précoce si soigneusement fleuri qu'on dirait qu'il s'est mis des fleurs de chapeaux, des tulipes jaunes qui flambent droites, comme les lampes des vierges sages... et le marronnier qui touche mes vitres... avec sa main verte.

Pourquoi fait-il printemps ?

On ne sait rien, il faut pour savoir quelque chose être bornée, positive et pleine de bon sens...

Les fleurs de pommiers donneront des pommes et des fleurs de pruniers donneront des prunes.

On peut faire de la tisane avec les violettes, contre la fièvre... Et toutes les fleurs qui ne servent à rien! On pourrait les cueillir pour les mettre dans les vases, mais pourquoi?

C'est bien assez qu'elles « soient » dehors, sans les voir, obsédantes, ensorceler encore la maison. Il me monte des larmes fortes, comme la sève.

Quel regret déchirant!... Maurice, vous étiez quelque chose que j'avais, et je n'ai plus rien, maintenant. Pourquoi fleurir moi-même, comme une rose dans le feuillage? pourquoi? oh! pour qui?

RANCUNE

Tu fus épanoui, et te voilà défait, printemps, qui m'as fait mal, et c'est l'été qui vient. J'ai souffert de tout toi, de tes glaïeuls pointus comme des couteaux, de tes haies fleuries et cruelles, de tes parfums exagérés, de ta mousse terreuse et lourde et qui sent comme la forêt; le vent t'a effeuillé et j'ai aimé le vent; la pluie t'a pourri et j'ai aimé la pluie, et la gelée tardive, aussi, je l'ai aimée, parce qu'elle a brûlé beaucoup de tes pousses jeunes.

L'ÉTÉ

Je suis venue dans la campagne, c'est l'été; tout le monde s'en est allé de Lente en vacances. Je suis assise, seule, au sommet de la côte et l'été m'accable de chaleur et d'isolement.

Je me couche sur la terre, mes yeux se perdent dans le grand ciel vide incompréhensible; je ne vois plus rien des choses de notre monde, une sorte de vertige me possède, je suis sans pensée, sans existence propre, partie inconsciente et inerte de l'univers et je tourne avec lui...

Nous irons à Rosières dans quelque temps, Rosières... ma maison d'autrefois, à côté du village; son jardin, qui sent la rose ouverte et le buis chaud, son jardin où les chats se battaient pour les chattes.....

Ma maison d'autrefois, où toute la campagne entre par les fenêtres, où mon enfance se promène entre mes grands parents qui maintenant sont morts.....

Ma maison dans les prés, ma maison dans les arbres.

Que deviendrai-je là?

OH! TEMPS PASSÉ

La ville somnole sous le soleil flambant et crépitant, et le ciel d'un bleu insensé et profond.

Dans ma maison sombre et fraîche, fermée à l'été, je traîne l'ennui à la suite de ma robe.

L'âme des vacances se promène autour de moi, et pourtant rien n'est changé, et tout ce qui reste d'enfantin dans mon cœur est malheureux.

O mes vacances passées que j'attendais, et qui venaient ouvrant toutes les portes, portant toutes les joies et couronnées comme des déesses, des épis, des moissons et des vignes des vendanges.

LA RENCONTRE

La nuit d'été est toute douce autour de moi et toute bleue ; dans le jardin aux murs trop hauts, je suis assise, sur le banc près des lauriers.

Aujourd'hui ! aujourd'hui ! l'envie de sortir m'a atteinte, obsédante, tenace, irrésistible. Je me suis habillée avec soin, comme si j'étais mon propre petit enfant ; j'ai suivi l'ombre des rues, traversé le soleil aveuglant des places, atteint la fraîcheur des jardins de l'Eau.

J'ai croisé quelques vieux hommes qui vont par groupes alourdis, une mendiante, des nourrices avec leurs bébés qui se meuvent ou dorment, selon qu'ils ont des pieds ou n'en ont pas encore...

Oh ! pourquoi avoir tant et tant voulu sortir, et tant voulu être jolie, et mis ma robe rayée de rose ?

J'ai gagné l'allée centrale ; elle était silencieuse, fraîche, vide ; ses beaux arbres aux troncs droits et blancs faisaient comme une colonnade épanouie en immense chapiteau de feuillage.

Le jet d'eau dans le bassin, fusait, chantait, dansait, retombait en larmes claires et recommençait.... toute sa vie, toute la vie....

Quelle paix, quelle douceur... et quelle solitude!..... Et j'ai vu que quelqu'un venait vers moi : un jeune homme que je n'ai pas connu.....

J'ai vu qu'il était blond.

Ah ! c'est pour lui que je voulais sortir et c'est pour me voir qu'il attendait là ! Je suis passée, nous nous sommes regardés si fort qu'il est devenu pâle, et que le sang m'est monté aux

joues; il m'a imposé ses yeux clairs, j'ai planté mes yeux noirs dans son cœur, comme des clous...

Les étoiles au-dessus de moi sont comme des petits fruits brillants, dans le feuillage des arbres ; la branche de laurier que je froissais m'a fait les mains amères; je vais aller dormir et j'embrasserai mes bras croisés.

TIMIDITÉ

Nous nous sommes encore rencontrés aujourd'hui. Du haut de la terrasse, je l'ai vu, au fond des jardins; je suis descendue, il est monté, nous nous sommes croisés, mais nous n'avons osé nous regarder cette fois.

Il a courbé sa tête et j'ai levé la mienne, mais j'ai baissé les cils, pour me cacher les yeux.

D'où vient-il, si blond ?...

LA MUSIQUE

Je savais qu'Il viendrait à la musique, ce soir, pour moi, qui y allais, pour lui. La musique se taisait, je suis arrivée avec le silence, et j'ai vu qu'il m'attendait, de tous ses yeux, de tout son cœur.

J'étais avec mon mari. Ils se connaissent et je ne le savais pas! Il est venu avec nous, Il est ici, pour le viaduc qu'on construit à Creyssens. Il était près de moi, dans les lumières en arceaux, dans l'ombre diffuse, dans l'éclatante, la scintillante musique; Il était près de moi, et nous parlions ensemble! Que c'est étrange et que c'est naturel!

LE BANC

Comme pour notre première rencontre, au même endroit, au même instant du jour, je viens et je m'assieds; sous l'ombre paisible et mouvante, je lis; chaque pas, sur le gravier, me secoue comme une fanfare, et mon cœur bat, comme une cloche en pleine volée.

Les pas s'éloignent, mais quelquefois s'approchent, s'arrêtent; alors, je lève les yeux et c'est lui, grand devant moi. Il s'assied sur mon banc.

Devant nous, le jet d'eau perle, dans son bassin aux cent mille vagues qui dansent, et il y a un massif de géraniums flamboyants comme les lampes des vierges folles.

CONTRASTES

Il me dit : « J'ai une sœur, mais, vous, vous êtes comme une sœur très gentille que j'aurais connue,par hasard et toute grande » ; il me regarde, quand je parle, il me contemple quand je ne dis rien,il m'écoute avec attention,il me dit aussi: « Comme je suis venu de loin pour vous rencontrer ! »

Mes yeux et mes cheveux sombres l'étonnent beaucoup.

Je n'ai jamais vu d'aussi pâles prunelles que les siennes et jamais non plus des cheveux de métal si clair et si précieux, argent doré ou or argenté?...Et qu'il est grand près de moi et que je suis petite près de lui !

DU SOMBRE

Si Jules, si Andrée,si les autres me disent : « A quoi penses-tu » je réponds : « A rien. »S'ils me disent : « Qu'est-ce que tu désires, dans la vie? » je réponds : « Je ne sais pas. »

J'aime qu'il fasse sombre autour de moi.

DU CLAIR

Si Thierry me demande. « A quoi pensez-vous ? » Je réponds : « A ceci... à cela... à autre chose... »

S'il me dit : « Qu'est-ce que vous voudriez, vous, dans la vie ?» Je réponds : « Ceci... ceci... cela et autre chose. »

J'aime qu'il fasse clair autour de moi.

VENGEANCE

Tous les jours, il vient, vers l'ombre fraîche de ce jardin, et vers moi-même, par les routes surchauffées et blanches. Un jour, il n'est pas venu, et deux jours après, je me suis fait attendre aussi,par esprit de justice et de méchanceté;je suis passée très loin, et sans qu'il me voie. Il tournait la tête à tous les bruits.

LE TENNIS

Quand le soleil s'atténue, un peu loin, dans la campagne, en traversant un petit bois, en longeant le ruisseau de la Foune nous allons jouer au tennis et, là, nous bondissons, nous courons,nous nous ramassons, nous nous étirons comme des félins en cage.

Nous nous asseyons, nous nous couchons par terre, la partie finie, ou nous allons regarder du haut du petit pont arrondi l'eau courir entre les joncs, les herbes entraînées, les boutons d'or et les menthes.

Nous partons, quand la nuit vient, que les balles deviennent invisibles, que les autres joueurs s'en vont, et lui me raccompagne le long du ruisseau de la Foune, à travers le petit bois, et jusqu'au tournant de rue, dans la ville, d'où ma maison est visible.

LE DIEU CONSTRUCTEUR

Je suis allée voir le viaduc; dans ce soir tombant, tout de brume dorée, ces constructions inégales, cette arche, déjà ronde, parmi ces colonnes inachevées.... On dirait qu'on construit des ruines de neuve pierre blanche ; pourtant, on sent qu'il va monter, ce viaduc, en piliers rectilignes, s'arrondir en arches parfaites, ouvrir des fenêtres, de plein cintre, dans les nuages, dans le bleu et dans les étoiles....

Thierry, debout, sur un bloc de pierre, était à mes yeux comme le dieu constructeur.

COLÈRE

Il faudra partir pour Rosières dans quelque temps ; ce départ s'approche inexorable, désespérant. Je l'ai annoncé à Thierry et j'avais l'air joyeuse, je ne sais pourquoi. Il m'a regardée avec des yeux mauvais: « Partez, si cela vous plaît tant ! Je ne vous empêche pas. »

Nous étions seuls, au tennis; il a mis le filet d'un air féroce, m'a crié *Play* ? avant que j'aie seulement attaché mes souliers, et, pendant toute la partie, ne m'a servi avec des gestes d'extermination que des balles dures comme des pierres.

Quand nous sommes partis, il s'en est allé, avec les autres, je suis rentrée toute seule et j'avais envie de pleurer.

APAISEMENT

Ce soir, au retour du tennis, qui était l'aboutissement de tous les instants du jour, je lui ai dit que j'étais en peine de partir, oh ! si en peine !.. La colère et la joie se disputaient mitoyennement sa figure; il s'est calmé, enfin, il a pris ma main, il l'a posée, toute petite, sur la sienne qui paraissait

géante par contraste; il l'a gardée, il ne l'a pas laissé aller, je ne l'ai pas reprise, elle est restée posée sur la sienne comme un inerte et faible objet pâle, et nous marchions, en nous frôlant les hanches....

LE RÊVE

Cette nuit, dans l'atmosphère silencieuse des songes, j'étais assise, j'appuyais ma tête sur ma main. Je crois que d'abord il n'y avait personne; bientôt, j'ai senti la présence d'un être, que j'aimais, inexprimablement. J'ai compris que c'était Thierry, je n'ai pas bougé. Il s'est penché, il m'a embrassée, oh ! si doucement, si tendrement... Qui dira jamais...

Le matin, la journée, le soir passés, et venue une autre nuit, je mets ma main contre mon cou, et je cherche, et je retrouve ce baiser que j'ai rêvé et qui est resté là, et qui est le premier de toute ma vie.

JANE CALS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

E. Gomez Carrillo : *Le Sourire du Sphinx*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Les villes du front : Saint-Quentin et Cambrai.

M. Gomez Carrillo ne s'est pas borné dernièrement à nous donner des tableaux du front de combat et des chroniques sur ses visites aux villes voisines des champs de bataille en France, mais a repris la publication de ses notes de voyage, qui nous montrèrent déjà le Japon et la Grèce, et maintenant nous conduisent sur les bords du Nil. C'est le volume qui a pour titre : **Le Sourire du Sphinx**, *Sensations d'Egypte* et qui mérite toute notre attention. — Arrivé au Caire, M. Gomez Carrillo, amoureux de couleur locale et de pittoresque comme tout bon artiste, est obligé de convenir qu'il pensait trouver mieux que la façade européenne de la ville actuelle. La population de même ressemble trop, dès l'abord, à celle de Paris ou de Londres et il faut grimper sur la haute roche du Mokattam pour avoir un ensemble du lieu, — une de ces vues générales comme celles qui se mettaient autrefois dans les publications géographiques avec la simple indication de l'endroit. Mais de là-haut, la vision est remarquable sur le Caire et ses trois mille mosquées, et c'est surtout au crépuscule qu'il faut errer dans les rues des quartiers indigènes, rechercher des décors que la trop grande lumière du jour enlaidit. Avec les voiles du soir, c'est une ville de rêve, — et c'est aussi l'heure où l'on retrouve la vie de la rue, sous les portes des petites boutiques et aux terrasses des cafés ; sur les bancs, au bord des fontaines, où les gens accroupis devisent, fument, méditent. A travers les jalousies commence à filtrer la lumière des harems; la brise du Nil soulève doucement les étendards des chapelles miraculeuses. La ville européenne, si choquante, n'est en effet qu'une petite enclave de la ville orientale et c'est dans les quartiers indigènes où il faut aller flâner qu'on retrouverait, dirait-on, l'atmosphère et le décor des *Mille et une Nuits*. C'est l'Orient même, avec les bruits de la rue, la physionomie des bazars, les boutiques où les artisans travaillent sous les yeux de la foule en employant des outils et des procédés d'un autre âge. Puis on peut errer dans le pittoresque des anciens quartiers, avec des palais en ruine où logent

des familles de mendiants aussi bien que la population du hasard, — car dans le Levant on ne reconstruit guère, et pas même les mosquées ; et après avoir parlé de la variété extraordinaire des types dans les rues du Caire, il les décrit, ces mosquées, — les principales du moins, — qui sont des merveilles de l'art arabe. Les architectes d'ailleurs « ne se proposèrent pas, en les construisant, de décontenancer par de formidables inventions, mais de charmer par de pieuses harmonies ». Les principales sont la mosquée du sultan Hassan ; celle d'Ib-Touloun, mais qui n'est plus qu'un squelette, sa merveilleuse décoration ayant disparu ; celle de Kait-Bey, la dernière création de l'art indigène et l'une de ses plus délicieuses réalisations avant l'invasion turque. Toutes sont à voir, aussi bien, et si nombreuses que leur seule énumération fatigue. Sur tout cela s'étend la beauté du ciel, qui favorise les couleurs, la variété du décor souvent en pierres polychromes, — car toute l'Egypte est une fête des yeux, un spectacle perpétuel. A côté de l'ancienne capitale musulmane, on peut voir encore cependant la vieille ville copte, Babylone, faubourg millénaire où subsistent d'inimaginables taudis, où se retrouvent les vestiges de la race qui dans l'antiquité peupla le pays. M. Gomez Carrillo en parle longuement, ainsi que de sa liturgie, de ses croyances. Elle vit en grande partie de la vie du moyen âge, mais a perdu sa langue primitive pour adopter l'arabe. Plus loin il nous montre l'Université d'El-Azhar, ce qui lui permet de noter des choses curieuses sur les études coraniques, et il donne de belles pages sur l'art musulman à propos des collections du Musée, — pages qui dénotent comme nombre d'autres une connaissance abondante de l'Islam. Enfin, c'est un précieux chapitre sur l'existence des femmes et un autre sur la population nomade, les Arabes du désert, « libres sous le ciel de Dieu ».

Mais cette excursion dans le monde oriental n'aurait pas été complète s'il n'avait évoqué l'Egypte ancienne, par les statues qui peuplent le musée de Boulaq ; les temples gigantesques qui s'échelonnent sur les bords du Nil, les ruines énormes de Karnak, dont il évoque la vie passée, les fastes abolis. Il a écrit des choses remarquables encore sur la sainteté du fleuve, — le fleuve mystérieux qui a fait l'Egypte, mais dont on a reconnu maintenant les sources, quoi qu'il en dise — et pour terminer sur les contes des vieux âges, qui nous apprennent tant de choses sur le peuple d'autrefois, sa vie passée, les aventures et les rêves d'une des plus anciennes humanités du monde, qui édifia les Pyramides et dont les Pharaons ensuite allèrent dormir sous un masque d'or dans les hypogées de Thèbes.

Avec *le Sourire du Sphinx*, M. Gomez Carrillo, je suis heureux de le dire, nous a donné un beau livre.

§

Saint-Quentin, dont il a été beaucoup question dans les communiqués de ces derniers temps, ne possédait guère, — depuis la dévastation espagnole de 1557 — que deux monuments remarquables : l'ancienne collégiale, que les journaux ont voulu absolument compter comme une cathédrale, et son délicieux Hôtel de Ville. Saint-Quentin dut s'élever primitivement autour de l'église et il s'y était constitué, sans doute, par la suite un quartier ecclésiastique dont la trace se retrouve encore dans ce qu'on appelle *l'Isle*, et dont la collégiale occupe le centre. Cette grande église qui date de 1114 n'a conservé de la première construction que la base de la tour qui sert de façade et le clocher, bâtisse misérable ayant remplacé au XVIIe siècle l'ancienne disposition que détruisit un incendie. L'église qui se développe ensuite peut remonter, pour l'abside, au XIIIe s.; le reste de l'édifice fut rebâti aux XIVe, XVe et XVIe siècles. Mais c'était une des belles constructions de la période ogivale et qui comportait un double transept. On sait qu'elle a été dévastée récemment par le feu. A l'intérieur, une décoration polychrome avait été refaite dans des chapelles. Sous le chœur se trouve une crypte, — exiguë comme celle d'Etampes, et où l'on peut voir le sarcophage,— un fût de colonne coupé longitudinalement et creusé, — qui contient les ossements du saint et de ses deux compagnons. Dans la crypte se trouve encore une peinture murale très ancienne. — Sur la place, au bout de la rue Saint-André qui descend de la collégiale, l'Hôtel de Ville élève sa façade à trois pignons et dont la galerie au rez-de-chaussée offre de curieux chapiteaux décorés de figures grotesques (XIVe-XVe s.). Le beffroi qui surmonte l'édifice date du XVIIe s. et se trouvait primitivement coiffé d'une lanterne. A l'intérieur, on remarque surtout le bel escalier qui mène au premier étage où se trouve la salle du Conseil, grande pièce carrée avec cheminée monumentale et plafond cintré, double voûte de bois s'appuyant sur les poutres. Dernière remarque, cette jolie construction fut menacée un moment, la municipalité déplorant qu'elle ne fût pas à l'alignement de ce côté de place. Derrière l'édifice s'étend une seconde place plus exiguë et où l'on a transporté l'armature de fer et le puits qui se trouvaient primitivement devant l'Hôtel de Ville et ont été remplacés par le monument élevé à Coligny et à la défense de 1557.

A côté du musée municipal qui recèle quelques peintures et la Bibliothèque, il fallait voir surtout à Saint-Quentin le musée Lécuyer, rue Royale, où se trouvait une admirable collection des pastels de Latour qui font encore revivre les personnages en renom de l'époque de Louis XV : le Roi, Mme Favart, la Pompadour, la Camargo, etc. Le même musée possédait également des collections d'objets d'art et d'antiquités provenant des fouilles aux environs : médailles, armes

— et, comme curiosité, un objet bizarre, un phallus de bronze garni d'une cupule ou clochette tenant au corps de l'organe par une petite chaîne et rappelant des représentations du même genre qui ont été signalées aux arènes de Nîmes. En redescendant vers la vieille ville, on passait devant une statue d'Henri Martin, l'historien, originaire de la ville, et qu'on pouvait voir devant le Lycée, rissolant dans sa redingote de bronze. Rue d'Isle enfin, subsistait encore une église du XVIe siècle, transformée en Halle aux grains et dont le clocher (1781) servait de beffroi. L'intérieur est vide naturellement, et ne se trouve remarquable que par les lourds piliers qui soutiennent la voûte. On avait repeint là-dedans, mais rien ne subsistait de la destination primitive. — Une sortie donnait, en arrière de l'édifice, sur une ruelle d'où l'on retournait place de l'Hôtel-de-Ville. En 1882, on signalait encore une des dernières vieilles maisons de Saint-Quentin, la maison Boncourt ou de la Croix de fer, 35, rue Croix-Belle-Porte (1582), qui ne devait pas attendre les événements actuels pour disparaître.

§

Je me rappelle avoir traversé **Cambrai** il y a déjà nombre d'années et à l'époque où l'on en détruisait les fortifications, — devenues inutiles, selon la croyance du moment. Le rempart, les forts, la citadelle n'étaient déjà plus que des montagnes de gravats. Mais on avait épargné les portes, qui gardaient à Cambrai son aspect de ville forte et de ville épiscopale. On entrait ainsi par la porte Robert et, en longeant la place au Bois, on arrivait par la rue des Trois-Pigeons à la Place d'Armes, sur laquelle s'élève l'Hôtel de Ville, moderne, mais qui possède le Jacquemart célèbre du lieu : Martin et Martine, en jupe et turban, la face noire, tenant chacun un marteau qui se lève, se détache et retombe sur une cloche placée entre eux et sur laquelle, ainsi ils frappent l'heure. Ce groupe qui doit être très ancien se trouvait sur l'Hôtel de Ville avant sa reconstruction et demeure une des célébrités de l'endroit. Dans la rue Saint-Martin, qui prend sur la place, s'élève la tour de même nom, reste d'une église détruite, et qui a le rôle de beffroi. La rue de Noyon qui s'embranche sur la rue Saint-Martin conduit à la cathédrale actuelle, édifice médiocre du XVIIIe siècle qui est l'ancienne église de l'abbaye du Saint-Sépulcre et a remplacé la cathédrale ogivale, détruite par la Révolution, disent certains, qui disparut dans un incendie, selon une version différente. Il en est resté un curieux dessin dans l'album de Villard de Honnecourt. C'est à la cathédrale présente, toujours est-il, qu'on peut voir le tombeau de Fénelon, sur lequel le prélat est figuré se soulevant de sa couche comme il est d'habitude dans les configurations de l'époque. A l'ouest de la ville et dans une sorte de cité se trouve encore l'ancienne église des Ré-

collets (XIVe s.) devenue un magasin de fourrage. Sur la place Fénelon, on peut voir encore le portail de l'ancien évêché, spécimen curieux de l'art de l'époque (1620), et au nord de la place la grande église Saint-Géry ou Saint-Aubert, reconstruite en 1728, tandis qu'en arrière, sur la rue Vanderbuch, se trouve le couvent de Notre-Dame ou de Saint-Agnès. A l'angle nord-ouest de la ville fortifiée on signalait encore les restes du château de Selles, remontant selon une tradition à l'époque romaine et qui comptait cinq tours reliées au rempart. Saint-Géry avait été d'abord édifié à l'emplacement de la citadelle; il est resté de la construction primitive un tableau qu'on peut voir au Musée, avec d'autres documents sur la ville, et représentant le vieil édifice, la butte et les environs. Le Musée, installé dans l'ancien hôpital Saint-Julien sur la rue du même nom, était un des rares de province qui méritaient une visite attentive. Outre les tableaux, sculptures, on y avait réuni des antiquités et curiosités diverses, de précieux documents aussi sur le passé du lieu et de la région. Mais bien d'autres choses curieuses peuvent être indiquées à propos de Cambrai en se rapportant à son histoire. C'était un centre, surtout ecclésiastique, encore plus autrefois que dans la période actuelle, et l'une des villes, trop nombreuses déjà, dont nous aurons sans doute à déplorer la ruine.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

L'offensive allemande en Picardie. — Pendant la longue période de calme qui a précédé l'offensive des armées ennemies en Picardie, j'ai pensé qu'il était sage de s'abstenir de tout commentaire sur la probabilité ou l'opportunité d'une offensive de l'adversaire. Celle-ci s'est produite le premier jour du printemps : l'équinoxe est le temps des ouragans. J'avoue ma surprise, ce qui prouve que je ne suis pas bon prophète. Je pensais en mon for intérieur que les Boches attendraient que nous tirions les premiers. Il n'est d'autre raison, à mon sens, à leur farouche résolution que la volonté impérieuse qui les possède de mener la guerre tambour battant. Ils sentent en effet le danger de prolonger indéfiniment la crise formidable où ils ont entraîné presque toutes les nations. Même victorieux, ils ne régneraient que sur des ruines, au milieu de populations épuisées, dans une atmosphère de haine ou de mépris. Aussi, dès qu'ils se sont sentis libres de disposer des forces réunies jusque-là sur le front oriental, ont-ils voulu, sans débrider, commencer à jouer la partie décisive, en s'attaquant au point sensible, je veux dire au point de soudure des armées anglaises et françaises, dans l'espoir de les séparer violemment les unes des autres. Le fait que les deux armées

assaillantes étaient sous le commandement, l'une, celle du Sud, du Kronprinz impérial, l'autre sous les ordres du Kronprinz bavarois, montre que les raisons d'intérêt dynastique sont également entrées en compte pour décider d'une chose aussi grave. La nécessité d'accroître la popularité de l'héritier impérial a sans doute pesé dans la balance. Jeux dangereux pour les têtes couronnées; car tant va une cruche à l'eau, si historiée qu'elle soit, qu'à la fin elle se casse.

Il est hors de doute que nos ennemis, en engageant une aussi forte mise, ont cherché la décision. Si ce fait est avéré, il leur faut reconnaître qu'après une lutte formidable de douze jours, ils ne se sont pas sensiblement rapprochés de la décision. Sans doute, leur gain tactique est important; ils ont fait un riche butin en matériel de toute sorte, et l'effet moral produit sur les populations de l'Empire aidera celles-ci à prendre encore patience. Mais les armées qu'ils avaient devant eux ne sont pas sérieusement entamées. Elles ont résisté à l'épreuve et en sortent mieux trempées. L'ordre a été rétabli là où il avait fait quelques instants défaut; les pertes ont été réparées. Bref, la séance continue.

§

A la date où nous écrivons, la première phase de la bataille peut être considérée comme terminée. Il nous paraît intéressant de faire un retour en arrière et de commenter avec prudence les événements qui ont marqué cette première phase. Le 21 mars, à la pointe du jour, une violente canonnade enflamme tout le front compris entre la Sensée, affluent de la Scarpe, et l'Oise, soit sur une étendue de 80 km. Préparation d'artillerie intense, mais de courte durée (environ deux heures) pour ne pas perdre tous les bénéfices de la surprise.

Les journaux anglais ont annoncé dans les jours qui ont suivi que l'attaque était attendue. Il n'y a pas eu surprise stratégique. Rien n'est plus exact. Mais il y a toujours surprise tactique quand l'ennemie emploie, dans l'attaque, des procédés nouveaux. C'est le cas. Une première vague formée par une trentaine de divisions d'infanterie fait irruption dans les lignes anglaises. Les troupes britanniques exécutent un premier repli. Une seconde vague constituée par un même nombre de divisions fraîches suit de près la première et prend sa place sur la ligne de combat, dès que cette première vague est dans un état voisin de l'épuisement. Les troupes anglaises accentuent leur mouvement de repli. Dès le second jour, il est visible que l'ennemi augmente sa pression sur le secteur sud du front d'attaque; il manœuvre l'aile droite anglaise, dans le but de l'isoler de la gauche des armées françaises. C'est d'ailleurs là qu'est le point faible de notre dispositif. Il n'y a que peu de temps que les troupes anglai-

ses ont occupé ce secteur. Il est permis à l'ennemi de supposer que leur organisation n'est pas encore aussi forte que les autres parties du front, que les réserves n'y sont pas aussi abondantes, etc. Il agit en conséquence. Il accumule ses troupes d'assaut sur la portion de terrain qui s'étend entre le canal de Saint-Quentin et l'Oise ; il réussit à emporter l'obstacle. Les Anglais marquent loyalement le coup : ils avouent que leur front a été percé au sud de Saint-Quentin (1). Sur cette partie du champ de bataille, la situation s'organise derrière la ligne d'eau formée par le canal de l'Oise à la Somme.

Après une énergique défense à Jussy, les troupes anglaises débordées sur la droite sont contraintes de se retirer vers l'ouest. La route du sud-ouest est ouverte aux troupes victorieuses du Kronprinz. Mais alors intervient une armée française, en observation derrière la ligne de l'Oise. Elle débouche à Noyon, et pendant que ses premiers éléments défendent cette localité, d'autres passant plus au sud, se glissent vers l'ouest et réussissent à opposer une barrière à l'avance des troupes du Kronprinz. Dans les jours qui suivent, nous voyons cette manœuvre de glissement se continuer de l'est à l'ouest, et si nos troupes n'arrivent pas assez tôt pour interdire l'accès de Mondidier à l'adversaire, elles réussissent à l'arrêter devant la ligne de hauteurs, qui bordent la ville à l'ouest. Nos troupes continuent à se glisser dans la direction du nord, en poursuivant leur jonction avec la droite anglaise. Elles atteignent ainsi Moreuil sur l'Avre, à hauteur d'Amiens. Leur liaison est désormais assurée avec les troupes britanniques. Il est à remarquer qu'à mesure que se dessine cette manœuvre, les troupes du Kronprinz redressent l'axe de leur front l'attaque. Elle s'acharnent, sans y réussir, à rechercher la solution de continuité qui existe entre les armées alliées et dont le glisement se déplace sans cesse vers le nord-ouest, à mesure que se développe la manœuvre de glissement des troupes françaises. L'axe de ce front d'attaque, dirigé d'abord au sud-ouest, se redresse pour foncer à l'ouest dans la direction de Montdidier ; et plus tard la poussée se fera sentir plus au nord, dans la région de Moreuil vers Amiens. Ainsi, nous venons d'assister à la même manœuvre, quoique de moindre envergure, qu'en octobre 1914, manœuvre qu'on a appelée la course à la mer : les armées opposées essayant de se gagner de vitesse, en prolongeant leur ligne jusqu'à l'Yser, l'une évitant d'être débordée par l'autre.

§

Sans doute, nous avons perdu à nouveau, au moins temporairement, un lambeau de notre territoire. C'est un nouveau sujet de tristesse pour nous ; mais ce ne doit pas être un sujet de découragement. Nos soldats, une fois de plus, ont rétabli une situation parti-

(1) Communiqué du 23 mars.

culièrement critique : c'est pour nous un sujet de fierté et une raison de plus de confiance encore. Puis, vraiment, à quelque chose malheur est bon. Il a fallu ces heures de crise pour faire enfin accepter le principe de l'unité de commandement et désigner la personne du généralissime des armées alliées. Espérons que celui-ci sera généralissime dans toute l'acception du mot, sans restriction, sans réserve. Le temps où l'on faisait des écoles doit être définitivement clos.

Le général Foch, qui assume les terribles responsabilités de l'heure présente, est un des hommes de sa génération qui a le plus médité sur la conduite de la guerre. Il n'est peut-être pas de plus haute satisfaction pour un homme de volonté que de se voir appelé à mettre en application les idées auxquelles on a consacré toute son existence. Le général Foch éprouve ce grand bonheur, nous n'en doutons pas, avec une haute sérénité. De notre côté, nous ne dissimulons pas notre satisfaction de lui voir confier, si tardive qu'en soit la mesure, la direction suprême de nos armées.

§

En terminant ce trop rapide aperçu, il nous vient une réflexion un peu mélancolique. L'ennemi, au cours d'une offensive puissante, hélas! admirablement coordonnée, a gagné une bande de terrain d'une profondeur de soixante kilomètres. C'est un fait. Il lui a suffi d'une huitaine de jours pour atteindre ce résultat. Je ne peux m'empêcher de penser que si l'initiative et la fortune de nos armes nous avaient permis de réaliser un gain semblable, l'ennemi se trouverait reconduit à nos frontières. Or, il m'est impossible de croire que nos adversaires, pas plus leurs généraux que leurs soldats, soient des des hommes d'une essence supérieure à la nôtre. Alors?... Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne réussirions-nous pas à l'accomplir un jour? Les moyens matériels ne nous font pas défaut; la densité d'effectifs, nécessaire pour faire sentir une pression victorieuse à l'adversaire, nous pouvons l'obtenir. Cessons donc de penser que le temps travaille uniquement pour nous. Conservons une foi ardente. Convenons avec sincérité que nos méthodes n'ont pas toujours été parfaites. N'oublions pas, entre autres choses, que c'est un des nôtres, un jeune officier de notre armée, le capitaine Laffarge, qui, dès 1915, faisait connaître les méthodes d'attaque que les Allemands viennent de mettre en œuvre contre nos alliés, hélas! avec un succès indéniable.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : M. Maurice Donnay et la guerre. — *Les jeunes Lettres* : M. André Chamson : fragment de « La Voix des foules. » — *La Presqu'île* : poème en prose de M. Tristan Sève. — *Revue de Paris* : souvenir de Brada pour illustrer l'imprévoyance de notre diplomatie. — *La Sève* : avis de naissance. — *La Voix des femmes* : M. A. Fabrègues : les femmes-juges et la

valeur de leur jugement. — *Revue des Deux Mondes* : Lafcadio Hearn vu par M. André Bellessort. — *L'Europe nouvelle* : la responsabilité à tous les degrés du pouvoir. — Memento.

La Revue hebdomadaire (30 mars) publie des « Notes sur la guerre » prises au jour le jour par M. Maurice Donnay au cours de l'année 1916.

Le 22 janvier, une dame emmène M. Donnay parmi des aveugles. Voici comme il fait parler cette dame, après une visite à un malheureux soldat que son infirmité empêchera de reprendre son métier lucratif :

Il ne peut pas travailler, il ne peut pas redevenir électricien. Il va donc lui falloir apprendre un nouveau métier : faire des brosses ou rempailler des chaises ; mais si habile qu'il devienne à ce nouveau métier, il ne gagnera jamais autant qu'un ouvrier qui jouit de ses deux yeux ; il ne gagnera qu'un salaire d'appoint. N'exigeons donc pas qu'il gagne sa vie comme l'exigeraient volontiers certains philanthropes qui, d'ailleurs, seraient bien incapables de faire quoi que ce soit de leurs dix doigts, sinon de parler.

M. Donnay nous apprend une fois pour toutes, par l'intermédiaire d'une dame, que les philanthropes parlent avec leurs doigts. Ce n'est qu'un détail. On n'e saurait négliger le moindre, quand il s'agit de M. Donnay; car il divise le monde en infiniment petits. Son talent est une jolie poussière, une poudre qu'il sait jeter aux yeux de ses contemporaines.

Il fait un peu mieux parler un autre blessé de guerre, aveugle aussi, ajusteur autrefois de son métier :

On admire généralement que les aveugles ne soient pas si tristes que ça. Détrompez-vous; mais si, nous sommes encore plus tristes que ça ; seulement, nous faisons des efforts de volonté incroyables pour ne pas penser à notre malheur et aussi pour ne pas attrister ceux qui sont autour de nous, qui s'occupent de nous. Alors il faut nous aider à ne pas trop y penser. Si à l'idée affreuse de ne plus jamais revoir le visage de ceux que nous aimons, de notre femme, de nos enfants, de ne plus jamais revoir le ciel, ni les arbres, vient s'ajouter cette préoccupation, ma femme, mes enfants mangeront-ils? alors nous sommes bien forcés de penser que nous sommes aveugles.

Le 27 janvier, M. Donnay note cette jolie historiette :

Mlle Maud Gipsy, une jeune et jolie comédienne, est venue me voir ce matin. Elle me raconte que dernièrement, elle jouait à Londres dans une revue au Garrick-Théâtre. Un soir, en attendant d'entrer en scène, dans sa petite loge, elle faisait les cartes à une camarade. Tout à coup, branle-bas dans tout le théâtre. Artistes, spectateurs, on crie, on court. Ce sont les zeppelins et qui jettent des bombes. Mais la petite comédienne veut montrer aux artistes anglais et belges qui sont dans la troupe qu'une Française, une Parisienne, n'a pas froid aux yeux, et elle ne bouge pas. La petite

camarade, elle, a pâli un peu. « Tu n'as pas l'flub, j'imagine ? — Non, mais tout de même, on ferait peut-être bien de descendre. » Mais l'autre, en lui montrant les cartes : « Pourquoi faire ? Qu'est-ce que tu risques ? Tu vois bien que tu n'as pas la mort dans ton jeu ! » Et elles sont restées toutes deux dans la petite loge, puisant leur courage, l'une dans l'amour-propre et, l'autre, dans les cartes.

Ceci est du 25 mars, après un dîner officiel en l'honneur du prince-héritier de Serbie :

Onze heures ; nous partons ; avec Capus et Forain, nous revenons à pied par la nuit étoilée. Sur le pont de la Concorde, un auto de maître brusquement allume ses phares dont l'éclat nous aveugle. Alors Forain observe : « Un monsieur qui rentre modestement chez lui. »

Le 4 mai, l'auteur d'*Education de Prince* inscrit sur son carnet :

L'Union sacrée est le plus souvent l'impunité des tripoteurs et la sauvegarde des mufles.

Le 28 du même mois, M. Donnay recueille un mot de petite fille et le commente ainsi :

L'autre jour, Simone, ma petite nièce qui a quatre ans, jouait au parc Monceau, avec une petite amie. A un moment celle-ci lui dit : « Mon papa à moi a été tué par les Boches. Et le tien ? » Alors ma petite nièce a répondu tranquillement : « Le mien pas encore. » C'est parce que ces petites filles peuvent tenir des conversations pareilles que nous détestons le kaiser, le kronprinz, les junkers, l'esprit allemand et la kultur, malgré tout ce que peuvent dire et penser les proboches, les bochoïdes et les bochisants.

§

La Basoche, « contrainte et forcée » par une société de gens de loi qui porte ce nom, devient : **Les jeunes lettres**. Nous empruntons à son numéro du 1er mars ce fragment d'un poème de André Chamson : *la Voix des Foules*, où il y a de la puissance, de la générosité, un grand souffle de justice :

Ouvriers des faubourgs, artisans des banlieues,
Depuis assez longtemps nous sommes résignés,
Depuis assez longtemps dans la brume baignés
Nous attendons les jours de grandes aubes bleues.

Nous sommes aujourd'hui les gueux qui blasphémons,
Nous nous sentons la Race appauvrie et sans force,
L'air malsain des cités harasse nos poumons
Et fait saillir nos os et décharne nos torses !

Nous voulons retourner vers les champs, vers les bois,
Vers le plein ciel d'azur qui remplit les poitrines,
Et toutes nos rancœurs hurlent vers les usines,
Et vers la Ville Immense où moutonnent les toits !

Car c'est des faubourgs noirs de nos villes modernes
Que monte dans la nuit le grand sanglot des gueux,

Le grand sanglot de deuil, plein de concerts haineux,
Et qui met une flamme au fond de nos yeux ternes !

Et nous, les Gueux lassés d'avoir souffert toujours,
Nous les feront rouler les cités où l'on peine,
Pour rebâtir, demain, sur le bleu d'une plaine,
La nouvelle Cité de Justice et d'Amour !

Et si jamais un soir au fond des crépuscules,
Aux rumeurs de l'émeute allant par les faubourgs,
Dans les cités, les ateliers croulent et brûlent,
Ce sera dans le feu des haines des vieux jours !

Car nous sommes la race à la grande âme d'ombre
Qui se souvient d'avoir pleuré, depuis toujours,
Nous sommes les vaincus, les gueux et les sans nombre,
Qui couvons la Révolte au fond des vieux faubourgs !

§

La Presqu'île, « cahier d'art et de pensée du front », inaugure sa « 3e série ». Son adresse est 73, avenue de Breteuil, son directeur, M. Philippe Reynier, étant aux armées.

Voici une page signée Tristan Dève qui annonce un talent du charme le plus délicat :

PROSE DÉDIÉE

A l'enfant biblique qui m'a permis d'élucider quelques points de philosophie sentimentale.

Il y aura toujours l'histoire que tu ne connaîtras jamais et qui sera entre nos deux clartés d'âme comme un abat-jour de papier.

Elle ne sera peut-être ni très belle, ni très effrayante, mais simple et si banale que tu rirais si je m'amusais à te la conter.

Il y aura toujours une histoire que je saurai ne pas te dire parce que tu ne la comprendrais pas ou que je la veux garder pour moi, petite chose si bellement immaculée.

Pose la lampe au fond, tout au fond de la chambre, qu'il y ait plus d'obscurité sur nous deux.

Et maintenant tais-toi, plus bas. Sais-tu seulement, tu m'aimes pour autre chose que cette menue lueur d'inconnu qui vacille au fond de mes yeux quelconques.

§

C'est un reproche qu'un peu tard nous adressons à nos diplomates, qu'au lieu de chercher à connaître le peuple, le pays même où la République les accrédite, ils y restreignent leur mission à briller dans l'aristocratie. De là, nos mécomptes chez les Bulgares, et en Russie comme à Stamboul. L'imprévoyance est une tradition dans la carrière. Voyez plutôt ce souvenir de Brada que nous empruntons à **la Revue de Paris** (15 mars) : « Belles fêtes d'autrefois » :

Toute la mission — (la mission diplomatique de Prusse à Florence), —

du reste, était plus ou moins antipathique, sauf le comte Hugo Radolynski, Polonais d'origine, et qui devait se muer en prince Radolin! Alors il était tout jeune, fort bon garçon, déjà marié à une très belle Anglaise, qu'i avait connue étant encore étudiant à l'Université ; on la disait fille d'un de ses professeurs. Ce mariage romanesque avait fortement ému la famille du jeune diplomate, qu'on avait apaisée en lui remettant le fils premier né.

Radolynski parlait anglais comme un Anglais, et le ménage était sympathique. Cette attraction eut de singulières conséquences : lorsqu'en 1873, le marquis de Saint-Vallier fut envoyé comme ambassadeur à Berlin, obéissant à une cécité nationale et bien fâcheuse, il choisit pour Égérie la belle comtesse Radolynska!... Il lui écrivait, lui envoyait des livres et des journaux, et sans doute lui ouvrait son cœur! Je me souviens de la stupéfaction que me causa la comtesse Radolynska, lorsqu'à Nice, où nous nous trouvions l'une et l'autre, elle m'apporta à lire une lettre du marquis de Saint-Vallier, lettre fort élogieuse pour un article de moi dans la *Vie Parisienne*, et qu'il lui adressait. Cette intimité entre le *ménage* Radolynski (car l'ambassadeur parlait affectueusement de « Hugo ») et le représentant de la France me frappa d'étonnement. Voilà un échantillon de l'état d'esprit qui explique « pourquoi ma fille est muette » !

§

La Sève, paraissant le 15 de chaque mois, est née en mars, par les soins de M. Roger Sanary, 63, rue des Saints-Pères. C'est une « revue artistique et littéraire ». M. Stéphane Manier y traite d'Anatole France et M. Marius Aimot, d'Ernest Hello, ce qui est une indication d'éclectisme. « La Prière des Phoques », placée sous l'invocation de M. Maurice Barrès, est un apologue divertissant de M. Jean Casson. MM. Jean Malau, A. Fabrègues, R. Sanary, publient des poèmes. M. Han Ryner donne à *la Sève* le « prélude » d'une nouvelle œuvre : « Le Sillage parfumé ». M. Georges Gautré parle des « Concerts montmartrois ».

§

Dans **La Voix des Femmes** (13 mars), M. A. Fabrègues écrit ces lignes qui méritent d'être largement répandues :

L'inconduite et la désinvolture d'une classe de femmes que le public bien pensant qualifie de misérables et autres épithètes hâtives, ne me paraît pas la chose la plus grave de cette époque troublée. J'ai moins de haine pour le vice qui se montre franchement et dont on se méfie, que pour l'état d'âme foncièrement veule qui sait se revêtir d'honnêteté et de courtoisie.

Parmi ces « dames » de tous les mondes, qui crient le plus fort sur les fautes d'autrui, qui cassent du sucre sur les absentes, qui souhaitent de la souffrance à celles que le bonheur visite en *passant*, j'ai rencontré presque toujours l'absence de sentiments généreux, la hâte à jouir ou à posséder, la joie maligne à dilapider. Je souhaiterais qu'avant de critiquer telle femme qui cherche à réaliser son rêve et son besoin de plaisir, vous posiez simplement la question : « Fait-elle du mal à quelqu'un ? »

Je sais que beaucoup de dames riches et bien éduquées ont le désir d'a-

méliorer moralement les classes inférieures — ou qu'elles croient inférieures. Je ne m'offusque pas du fait qu'elles s'y prennent fort mal en élevant au-dessus des travailleuses et des déshéritées la bannière du sacrifice et de l'héroïsme. A l'abri des luttes de la vie, elles apportent dans l'appréciation des responsabilités une conscience fardée et enrubannée. Elles sont séduites par la magie des grands mots, ou bien alors (et je ne dis pas le nombre de fois), elles font du catéchisme comme elles font de la dentelle.

Que des lois nouvelles et strictement appliquées donnent à la jeune fille une éducation large et débarrassée des préjugés, que la surveillance des ateliers et de la rue sauvegarde l'ouvrière contre l'appétit des chefs et des brutes, qu'un salaire suffisant dispense ces *demoiselles* de se *débrouiller* par ailleurs, et nous verrons lentement diminuer le nombre des chutes.

§

D'un article de M. A. Bellessort : « Le Nouveau Japon : l'aventure de Lafcadio Hearn », paru le 1er avril, dans **La Revue des Deux Mondes**, nous détachons ce portrait du grand écrivain anglais :

Je visitais un jour, en 1898, l'Université de Tokyo, avec un professeur de droit japonais, M. Umé, quand des étudiants sortirent d'une salle devant laquelle nous passions. « C'est le cours de littérature anglaise, me dit M. Umé ; le professeur est un M. Koizumi dont je ne me rappelle pas l'autre nom, car il est Anglais ou Américain ; mais il s'est fait naturaliser Japonais, ajouta-t-il avec un sourire très ironique. — C'est Lafcadio Hearn ! m'écriai-je. Auriez-vous la bonté de me présenter à lui ? » J'avais lu ses *Glimpses of Unfamiliar Japan*, et je désirais le connaître. J'aperçus au fond de la salle un petit homme, assez large d'épaules et pourtant d'apparence frêle, qui, dès que M. Umé s'approcha de lui, répondit à son salut japonais par un salut encore plus japonais, en faisant glisser ses mains jusqu'à ses genoux et en se courbant trois fois de suite. Son visage, aux traits réguliers et fins, eût été séduisant sans un accident qui l'avait privé de son œil gauche et qui avait donné à son œil droit une dilatation singulière. Cet œil énorme, sous un front gracieusement modelé et dans cette figure délicate, produisait un effet de difformité cyclopéenne. Son sourire, voilé par ses moustaches, avait quelque chose d'incisif en désaccord avec sa timidité, une timidité d'insecte qui hésite devant l'ombre d'une main. J'eus la sensation que ma présence lui était importune et qu'il me considérait comme un danger. Lorsque je lui manifestai le désir d'aller lui rendre visite, un effarement passa dans son œil étrange. Je l'invitai aussitôt à venir déjeuner à mon hôtel, j'insistai, je fixai le jour. Il accepta ; mais il n'acceptait que pour éviter ma visite, et je m'attendais à recevoir le lendemain ou le surlendemain un mot d'excuse.

Il vint cependant. Le déjeuner dans la salle bruyante de l'hôtel me parut être une torture pour lui. Mais, après le déjeuner, rentré dans ma chambre, il s'apprivoisa et je goûtai, tant que dura l'après-midi, les délices de sa conversation. Cet homme avait une nature extrêmement féminine. Il pouvait se donner tout entier, sachant qu'il se reprendrait tout entier. Il avait compris que je n'essayerais point de forcer son intimité, et il se livra pendant quelques heures au désir de plaire. Il me parla du Japon, du vieux

Japon, de l'adorable petit peuple japonais. Mes objections à son enthousiasme le piquaient au jeu. Sa voix très douce se faisait plus caressante ; il m'évangélisait. Mais quand je l'interrogeai sur le Japon moderne, sur les étudiants de l'Université, il m'arrêta net : « Non, je ne puis pas vous répondre. Mes fonctions me l'interdisent. » Et son œil, où se condensait toute la lumière extérieure de son âme, son œil désorbité dont la grosseur même éveillait l'idée d'une fragilité douloureuse, mais qui, dès qu'on ne voyait plus que lui dans son visage, paraissait étonnamment beau, son œil s'assombrit et se chargea de défiance. Il s'en repentit très vite, et comme pour s'en excuser, il me parla de lui, de son arrivée au Japon, et de ses ennemis, les missionnaires protestants. Il avait baissé les paupières, et je ne distinguais plus sur sa figure redevenue charmante que l'acuité du sourire. Sa douceur de parole et de manières, qui se réflète dans tout ce qu'il écrit, n'exprimait qu'une partie de son être : l'autre était irascible et passionnée. Enfin, comme l'heure s'avançait, il se leva. Mais, avant de me quitter : « Puisque vous aimez, me dit-il, quelques-unes de mes histoires japonaises, je veux vous en conter une dont vous ferez ce qu'il vous plaira. » Et il me conta l'histoire récente d'une pauvre fille japonaise mal convertie, qui avait jeté dans un torrent les tablettes funéraires de ses parents pour obéir à des diaconesses ennemies des superstitions idolâtres, et que tout son village indigné avait chassée comme une sacrilège. Il en eût fait un chef-d'œuvre, sans doute. Je le remerciai du don royal dont il payait ma médiocre hospitalité. Et nous nous dîmes adieu. Je ne l'ai jamais revu ; mais, pendant les quelques mois que je restai encore au Japon, je reçus plusieurs fois la visite de son plus intime ami japonais qu'il m'avait envoyé et qui était beaucoup moins discret que lui sur les vices du Japon moderne... Nous nous écrivîmes à de rares intervalles. La dernière lettre m'annonçait son désir de venir en France avec son fils aîné et de le laisser dans un de nos collèges. Il souhaitait que cet enfant apprît la langue française, la seule langue, me disait-il, où il lui semblait qu'il aurait pu rendre toutes les nuances de sa pensée. Il m'avait été reconnaissant, je crois, de n'avoir jamais cherché à franchir son enclos. Je ne devais y pénétrer qu'après la mort et le prêtre bouddhiste.

§

L'Europe nouvelle (30 mars). — Extrait de l' « Editorial » signé E. N. et qui a pour titre : *Le bon frisson* :

Je n'oublierai jamais la leçon des tranchées. Là-bas, quand le canon et les mitrailleuses nous laissaient quelque répit, le silence dans l'écoulement monotone des heures était propice au recueillement et à la méditation e aux échanges d'idées. Or, chez les plus simples de mes hommes l'idée avait germé, grandi, développé ses racines profondes, de la nécessité impérieuse de la responsabilité à tous les degrés du pouvoir.

« Pourquoi cette guerre ? Pourquoi sommes-nous ici ? Pourquoi tant de cadavres et tant de sang versé ? Qui nous a conduits à cet abîme ? » Et mes hommes de chercher, de réfléchir, de songer. Et l'un d'eux, un jour, de résumer le fruit de ses longues méditations en cette phrase lapidaire : « Mon lieutenant, tout ça est arrivé parce que chez nous en France, avant la guerre, il n'y avait de responsable que le facteur-receveur. » Et ce

brave paysan jurassien dans son bon sens avait formulé là tout le problème politique de l'après-guerre : la responsabilité à tous les degrés du pouvoir et par conséquent au premier comme au dernier degré de l'échelle. Qui dit responsabilité de la tête d'une nation, dit pouvoir fort, dit liberté dans l'exécution, liberté dans la direction.

C'est bien ce qu'ont compris nos amis d'Amérique et qui oserait prétendre qu'ils ne soient pas une grande démocratie? Et si nous voulons envisager avec confiance un avenir de libre épanouissement démocratique, de prospérité et de progrès social, j'entends de vrai et large progrès social, souvenons-nous du paysan-soldat, souvenons-nous aussi de la grave leçon des Journées de mars 1918. C'est pourquoi, si la prise éphémère de Noyon a fait courir un frisson dans les veines de la France, ce frisson aura été vraiment le *bon frisson*. Car en nous faisant mesurer la grandeur de la tâche, la beauté de l'enjeu, il nous aura fait comprendre la nécessité de la cohésion dans l'effort, et de l'unité, aujourd'hui dans le commandement, demain dans le gouvernement du pays. Pouvoir exécutif fort, responsabilité et contrôle à tous les les degrés, telle est bien la formule nécessaire des grandes démocraties de demain. Tel sera leur principe vital ; sinon, au prochain tournant de l'histoire, le glaive aura raison de la pensée libre, les autocraties des démocraties, et notre suprême idéal d'une Société meilleure se dérobera à notre effort dans le brouhaha et le gâchis stérilisateur des rivalités mesquines, des compromissions, des luttes de groupes et d'influence, des conflits d'appétits et d'intérêts égoïstes. Cela, ceux qui reviendront de la bataille ne le permettront pas.

§

Memento. — *La Revue* (1-15 avril). — M. H. Joly : « De la pathologie sociale de la guerre ». — M. G. de Lacaze-Duthiers : « La jeune littérature et la Guerre ».

La Grande Revue (mars). — M. Pierre Hamp : « Le Taudis ». — *** : « Quatre leçons de l'an 2913 sur la Guerre ». — M. P. Vaillant-Couturier : « Troupes du midi ». — M. Michel Puy : « Les livres et la vie pratique ».

Le Correspondant (25 mars). — « M. John Redmond », par Miles. — « Le drame de Charleroi. La tragique erreur », par M. F. Engerand. — M. Daniel Parège : « Un premier jour de commandement à la mer ».

La Revue de Paris (1er avril). — M. Paul Adam : « Le lion d'Arras », nouveau roman. — « Un foyer », par M. Maurice Genevoix.

L'Eventail (15 mars). — « Journal d'une serine blanche », par M. F. de Miomandre. — « La Jolie Rousse », poème de M. G. Apollinaire. — « L'Amoureuse », poème de M. Paul Géraldy. — Vers de M. Jean Braud : « Vie. Désir dominical. La dame au chien ». De M. Claude Misery, des « Aphorismes » fort amusants.

Nord-Sud (mars). — Harmonie parfaite réalisée par les hors-texte deux fois « originaux » de M. Braque et la littérature de MM. Pierre Reverdy, Max Jacob, Paul Dermée, Philippe Soupault, Louis Aragon, Tristan Tzara.

Plançons (mars) est une nouvelle-née : 26, rue de Richelieu. Elle est « franco-catalane ». Elle dit, dans sa présentation : « Notre programme cependant est ouvert à tous les vents, à tous les soleils. » C'est une petite sœur ou une cousine de *Nord-Sud*, il nous semble, ou bien une parente de

Soi-même (15 mars) où nous lisons une « Ballade » bien divertissante de M. R. M. Hermant, « Il y avait autrefois en Arcadie... », un beau conte de M. Ker-Frank-Houx ; « Quelques réflexions » de M. J. Rivière, etc.

Ariste (mars). — « Pèlerinage en Allemonde », poème très émouvant de M. G. A. Masson.

Le Crapouillot (mars). — Dessin du sous-lieutenant Luc-Albert Moreau, interdit par la censure. — « Réflexions pour mon oncle le civ'lot », par M. Georges Fabri, l'auteur de ce livre si réjouissant et si profond : *L'Art et la manière d'accommoder et de raccommoder civ'lots et poilus.*

Les Humbles, revue littéraire des primaires, publie un beau poème de M. Maurice Bataille : « Le Chapeau de Velours », suivi de fragments de « la Terre qui parle » et des « Mirages » du même auteur.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LETTRES BRÉSILIENNES

Les écrivains morts pendant la guerre. — J'ai écrit ceci le 2 novembre, jour des morts, en songeant à ceux que la mort a enlevés à nos lettres, depuis que cette immense guerre semble avoir suspendu le cours de la vie.

Ce fut d'abord José Verissimo, l'ancien directeur de la *Revista Brasileira*, critique et professeur. J'ai déjà dit ici le bien que je pensais de sa compétence, non moins que de ses qualités d'indépendance et de courage. Il disparaît brusquement, en pleine activité, et sans avoir pu assister au triomphe de ses efforts vers la collaboration du Brésil dans la défense de la liberté. Car ce normalien anarchiste et pacifiste a tout de suite compris le sens profond de cette guerre, et qu'il y allait du sort des nations libres. Laissant là tout souci de littérature et d'art, il se jeta dans la *Ligue pour les Alliés*, dont il fut question au *Mercure*, et dans le journalisme de combat. Et parmi les publications parues au Brésil au sujet de la guerre, j'estime que ses articles sur les causes profondes du conflit que l'Allemagne aurait toujours rendu inévitable comptent parmi les plus perspicaces et les plus justes de ton.

Affonso Arinos est mort ensuite, et j'allais dire que jamais la mort ne fut plus inique ; mais on n'ose vraiment plus parler d'équité par les temps qui courent. Pourtant, s'il fut quelqu'un digne de vivre, c'était bien mon ami Affonso Arinos. Car il aimait la vie et savait vivre.

C'était une sorte de bon géant, aimable et curieux. Il était boulevardier et forestier. Il vivait Avenue de l'Alma, s'habillait à Londres, et, de temps à autre, traversait la mer, pour aller tout droit s'enfoncer pendant des mois dans la giboyeuse brousse natale, s'enivrant de carnage et causant patois à l'indigène. C'était un des exemplaires les

plus typiques de ce dualisme de l'âme sud-américaine, qu'on a signalé ici même. Il appartenait à une vieille famille de lettrés (son arrière-grand-père fut le docteur Francisco de Mello Franco, médecin et confident de l'archiduchesse Léopoldine, sœur de Marie-Louise et première Impératrice du Brésil). Ses ancêtres s'étaient établis en plein désert, là où avaient abouti les *bandeirantes*, les caravanes des chercheurs d'or, et où, à mille lieues de l'océan, s'était formée au XVIIIe siècle une société si polie qu'on y pouvait jouer les pièces de Voltaire, ainsi que l'a rapporté M. Clemenceau, qui le tenait d'Arinos. Et celui-ci n'aimait rien tant que de rétablir les vieilles choniques de tout ce monde d'ombres courtoises et héroïques. Le *Fermier des Diamants*, un drame qu'il nous lut un soir d'hiver, raconte les tribulations du fameux Caldeira Brant, sorte de roi du diamant, capricieux et magnifique, lequel, pour plaire à sa maîtresse, désireuse de la mer et des choses navales, lui fit construire un lac énorme en bouchant une vallée. Elle s'y promenait sur une galère somptueuse.

Je voudrais qu'on le joue et qu'on le publie, ainsi que les romans *Le Mestre de Camp*, *De l'Or ! de l'Or !*, car on y retrouve ses meilleurs dons d'écrivain, la poésie et l'évocation des choses mystérieuses et lointaines dans le temps ou l'espace. Son œuvre publiée, des nouvelles surtout, nous transporte dans un milieu contemporain, mais qui semble mort à force d'être distant et différent. C'est le monde des vachers et des chasseurs, des bêtes fauves et des revenants, courant parmi les ruines, à dix journées de marche du chemin de fer.

Si le style y trahit parfois une certaine hâte dans la composition, toujours un peu bousculée entre deux voyages, il n'en reste pas moins un de nos écrivains les plus curieux, et c'est grande pitié qu'il n'ait pu atteindre l'heure d'une existence plus reposée, où il nous eût donné toute la mesure de son talent.

Ceux qui connurent l'homme le regretteront toujours. Bon, de cette bonté généreuse d'homme fort, qui ne tient jamais de la sensiblerie, grand veneur et journaliste de combat au besoin, c'étai l'ami le plus exquis, d'une délicatesse ingénieuse.

Chez le poète Mario Pederneiras, la note qui domine est la tendresse. Ce fut un intimiste. Il connut le miracle quotidien et le charme des choses familières. Comme beaucoup d'autres, il était marié, mais il s'y plaisait, chose rare. A le lire, on s'avise que la vie de famille ne fut pour lui ni la chaîne maudite ni la commodité bourgeoise. Elle fut son roman. Elle fut son jardin. Il l'enrichit de ses rêves, de sa joie paisible, et parfois de ses larmes. Et il en cueillait pieusement les fleurs où il se retrouvait. Son œuvre est une chronique familiale en vers, tendre et charmante.

Sa femme, qu'il a fidèlement aimée, ses enfants, dont la vie fut courte et souriante, le vieux manguier tutélaire sous lequel avaient

joué ses fillettes mortes, la bonne ville de Rio (« qui possède les deux plus belles choses de la création: la mer et les arbres »), la campagne, la paix rurale des soirs : tels furent ses thèmes. Et surtout l'Amour. Comme Laforgue, il était content, et ne demandait qu'à poursuivre son idylle avec celle qui fixa son bonheur ; car elle lui a apporté, pour son rêve infini, « le long rivage de ses beaux yeux ». Amour, mais Amour-tendresse ; quelque chose de très immatériel. Parmi le lyrisme tropical, érotique et débordant (souvent à froid et plein d'affectation) le sien se distingue par une singulière chasteté d'expression. Ce qui lui plaît, dans celle qu'il aime, c'est son âme, héroïque et résignée. Tel le Verhaeren des *Heures Claires*, il en est venu à l'aimer en dehors de sa beauté, ou dans cette autre beauté intérieure qu'il sait voir.

Et cette tendresse émue s'étend à tout son entourage familier.

Ce fut un vrai poète. Son chant n'est pas très riche, mais il est infiniment doux ; car il dit son bonheur vivant et aussi cet autre bonheur grave que nous fait la mort des êtres et des choses, et qui a nom souvenir.

Je suis sûr que Mario Pederneiras est allé tout droit en Paradis, rejoindre la petite Yolanda et la petite Graça, et Saint François d'Assise et les âmes du Seigneur, et qu'ils y attendent Monsieur Francis Jammes, lorsqu'il sera bien vieux.

C'était un lettré fin et gracieux, que ce Souza Bandeira que nous venons de porter en terre. Lui aussi, selon le mélancolique vers de Pétrarque, a fini sa journée avant le soir.

Il fut surtout un lettré qui savait dire, bien plutôt qu'un vrai écrivain. Il avait, et au delà, ce qu'il fallait pour l'être. Il manqua de temps. Il nous laisse néanmoins quelques volumes d'essais et de voyages, où l'on retrouve un critique philosophe et spirituel.

Mais c'est surtout comme causeur qu'il excellait. Homme d'esprit s'il en fut, il l'était avec goût, la seule façon de l'être. Il avait la mesure, et ne ressemblait en rien aux faiseurs consacrés de bons mots, lesquels sont gens appliquées et tristes en définitive, et dont les pénibles efforts deviennent pénibles à l'auditeur. Il savait écouter. Il savait sourire, et ne parlait jamais en vain. Il était honnête.

Il était homme de bien et, quoique détestant la lutte, faisait son devoir tout comme un autre. Témoin son attitude énergique lors d'une guerre de moines qui sévit naguère.

A la conférence de Paris contre la pornographie et la traite des blanches, où il fut comme délégué du Brésil, il s'acquitta consciencieusement, mais toujours en homme de goût, sachant regarder. Je tiens de lui maint trait curieux sur ces journées mémorables, dont la joie sardonique et terrible de feu M. le Sénateur Bérenger, quand il avait réussi à mettre la main sur quelque obscénité nou-

velle, et qu'il pouvait agiter le journal immodeste aux yeux effarés de l'assemblée, dominée par son ardeur. Au cours de cette mission, Souza Bandeira et ses collègues furent présentés au Président de la République, lequel leur rapporta une petite histoire véritable et propre à démontrer la puissance du sénateur.

A ce qu'il estimait l'œuvre utile et nécessaire du Congrès, notamment la protection aux jeunes femmes, Souza Bandeira ne manqua pas de donner tout le concours d'un cœur généreux et humain.

Lors d'un banquet offert par notre admirable Baron de Rio Branco à M. Anatole France, mon ami fut placé à coté du Maître. Ils eurent là un fort plaisant entretien philologique.

Le sort le fit avocat et professeur de droit. En d'autres temps il nous eût donné un parfait diplomate, de ceux qu'on ne voit plus guère, ferme et patient, toujours maître de lui, sûr de s'acquérir partout une situation personnelle, et de s'y maintenir.

Il fut honnête homme jusqu'à la fin, bienveillant, sceptique et courtois. A notre dernier entretien, peu de jours avant sa mort, il parla des choses du temps avec justesse et mesure, de ce ton de sérénité aimable et détachée qu'il eut toujours. Et ses discours ne différaient en rien de ceux qu'il m'avait tenus jadis, en pleine santé. Il finit sans se diminuer. Et on le vit répondre avec une douce ironie à un prêtre venu pour lui inculquer le remords des iniquités qu'il n'avait jamais commises.

C'était un homme tendre. Ce fut un vaincu. Mais il ne manqua jamais à la dignité intellectuelle. Il savait qu'il faut vivre en souriant. Et il sut mourir en souriant.

Carlos Peixoto, emporté à quarante-six ans, sans nous avoir donné les livres qu'il rêvait, n'en fut pas moins un de nos meilleurs intellectuels.

C'était un penseur, et cela le distinguait parmi nos lettres. Cela détonnait dans son milieu politique, et cela finit par nuire à son activité. Il critiquait trop, et il se critiquait trop. Tout ceci est à sa louange; mais c'est un grand poids que l'intelligence critique, pour un homme d'action dans une démocratie. Il était un peu comme un général qui doute en plein combat, et qui montre son doute. Il ne faisait pas assez le départ de la pensée d'avec l'action, choses bonnes tour à tour. Il aimait aussi parfois détruire. C'était un gaspilleur.

Député, Président de la Chambre en pleine jeunesse, il abandonna ses positions par un geste de fierté qui suffirait à le faire classer à part. Depuis, et jusqu'à sa mort, toujours élu, toujours consulté, mais jamais encouragé par le Démos qui s'en servait en le craignant un peu, il eut une existence publique au-dessous de son mérite.

Né combatif et dominateur, lors de sa retraite politique, il n'avait pas accepté l'immobilité. Il chercha à lutter en liberté. Vers ce temps-

là nous rêvâmes ensemble, lui et moi, d'un grand journal parfaitement indépendant, où nous puissions publier à notre guise ce que nous pensions, le plus souvent ensemble, et qui nous semblait profitable et bon à dire. Mais à de pareils journaux il faut beaucoup d'argent, la liberté étant un luxe onéreux. Comme, nous, nous n'en avions pas sous la main, nous plaçâmes notre espoir en un vague personnage dont il parlait souvent, lequel était censément en train de faire beaucoup d'or dans les caoutchoucs, tout là-bas, vers la Bolivie. L'homme n'est jamais revenu, et les Peaux-Rouges ou les fièvres qui l'ont dévoré ont aussi dévoré notre grand projet. Et c'est dommage. Peixoto avait un esprit réaliste et net. Il savait nos maux, ce qu'il leur fallait. D'une large culture philosophique, il connaissait que l'instruction est inutile pour la masse des hommes s'ils n'ont pas le caractère, lequel dépend beaucoup de l'éducation de soi et de la culture physique. Il avait coutume de dire que, pour ce qu'il faut que chacun sache de la vie, une bicyclette en apprend plus long que plusieurs instituteurs. Il prisait les paradoxes, chez lui toujours pleins de bon sens et d'esprit pratique. A la tête d'un grand journal, dans un milieu où la presse a une influence vraiment incroyable, il eût fait servir au profit général son esprit à la fois démolisseur et créateur.

Il méprisait tendrement les hommes, comme l'abbé Coignard. Ou plutôt, car il n'était point sorti tout à fait d'un cerveau logique et subtil, il portait à un rare degré le dualisme inséparable de toute créature d'élite. Il méprisait intellectuellement la pauvre espèce humaine, mais son cœur était à la merci du premier élan sympathique. C'était un cœur sentimental et faible. En amitié, comme en amour, ce dur cérébral était un grand enfant. Et c'est ce mélange de pensée désabusée et de fraîcheur de sentiment qui faisait son grand charme.

Tous les étrangers de marque, de passage au Brésil, les professeurs Richet et Dumas, Ferri et Ferrero, M. et Mme Paul Adam, l'ont connu et admiré. « C'est le plus charmant des Brésiliens », me disait Mme Paul Adam.

TRISTAO DA CUNHA.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

A. Millerand : *La Guerre libératrice*, Armand Colin, 2 fr. — Charles Le Goffic : *La Guerre qui passe*, Bloud et Gay. — Charles Maurras : Les Conditions de la Victoire, IV : *La Blessure intérieure*, Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50. — Me de Roux : *Le Defaitisme et les manœuvres pro-allemandes*, Nouvelle Librairie Nationale, 1 fr. 50. — Auguste Gauvain : *L'Affaire grecque*, Paris, Edition Bossard, 3 fr. — Raymond Recouly : *M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin*, Paris, Plon, 3 fr. — Les Pourparlers diplomatiques : *Le Livre blanc grec*, Paris, Berger-Levrault, 1 fr. 50. — Jean-Bernard : *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, tome second, 6 fr., Berger-Levrault. —

Vicomte Bryce, *Réflexions d'un historien sur la Guerre*, 2 fr., A. Colin.— *Lectures pour le quatrième hiver de la guerre*, s. p., Amitié Civique.— Charles Le Goffic : *Steenstraete*, Plon, 3.50.— Léo Larguier : *Les Heures déchirées*, l'Edition Française, 30, rue de Provence, 3.50. — Léon Van der Essen : *Petite histoire de l'invasion et de l'occupation allemande en Belgique*, Van Oest, 2 fr. — André Bellessort : *Un Français en Extrême-Orient au début de la Guerre*, Perrin, 3.50. — Bertie Angle : *Petits aspects sentimentaux du front anglais*, Dorbon aîné, 6 fr. — Fred. Tybring : *Krigen, Krisen, Kirken, La Guerre, la Crise, l'Eglise*, Bergen, Fr. Nygaard. — Dr Hj. Christensen et J.-E. Christensen : *Fædrelandet i Verdenskrigens lys, la Patrie à la lumière de la guerre mondiale*, Kristiania, Ascheboug. — Gerald Stanley Lee : *The Air-Line to Liberty*, New York. Mitchell Kennerley, 1 dollar 25. — George D. Herron : *Woodrow Wilson and the World's Peace*, New-York, Kennerley, 1 dollar 25. — George D. Herron : *The Menace of Peace*, New-York, Kennerley, 1 dollar. — William Roscoe Thayer : *Out of their own Months*; New York, Appleton, 1 dollar. — Morris Jastrow : *The War and the Bagdad Railway*; Philadelphia, Lippincott, 1 dollar 50. — Charles Downer Hazen ; *Alsace-Lorraine under Germain Rule*, New-York, Macmillan ; — Nellie Rosilla Taylor : *Heart Messages from the Trenches*, New-York, Shores, 1 dollar 50. — Frank Adyclotte : *The Oxfor Stamp*, New-York, Oxford Press, 1 dollar 50. — Henry Van Dyke : *Fighting for Peace*, New-York, Scribner 1 dollar 25.— Derby, Holmes : *A Yankee in the Trenches*, Boston, Little Browm 1 dollar 35. — Florence Howe Hill : *The Story of « The Battle Hymn of the Republic »*, New-York, Harpers, 50 cents. — Raymond Weeks : *Ode to France*, New-York, Oxford Press, 50 cents.— Reginald Wheeler : *A Book of Verse of the Great War*, New Haven, Yale Press, 2 dollars. — Robert Herrick : *Poèmes des Poilus*, Boston, Butterfield 1 dollar.

Dans ces réflexions sur la **Guerre libératrice**, M. A. Millerand répète les choses qui forment le drame des consciences en ce temps : besoin vital de la victoire ; obtention d'une solution sortable moyennant l'union et la constance ; consentement aux sacrifices ; nécessité d'une mentalité de guerre. Des sacrifices, je sais des gens qui en ont fait, ou qui vont en faire, et de poignants ! Ah ! monsieur le ministre, il vaut mieux ne pas leur en parler dans des livres, croyez-moi !

Il y a beaucoup de notations intéressantes dans **La Guerre qui passe**, de M. Charles Le Goffic. Mais enfin, — et ici je prie l'auteur de croire qu'on ne cherche nullement à lui être désagréable, — mais enfin, est-ce pour fournir l'occasion de décerner des éloges littéraires à un de nos plus spirituels chroniqueurs et académiciens, est-ce pour cela que l'on meurt ? Je cite : « Lisez ou plutôt relisez : *Des morts, des chrysanthèmes*. Beaux chrysanthèmes aux longs pétales comme on en voit dans les riches jardins, dans les serres opulentes..., beaux chrysanthèmes qui semblent prendre racine dans la poitrine du héros » (Ah ! pauvres « héros », ils doivent se demander si l'on ne se fout pas d'eux !) « et jaillir de son cœur comme la floraison de son courage et de sa souffrance... » Et l'on ajoute ; « Tout le couplet (!) est admirable. »

Littérature ! Littérature ! « Et tout le reste est Littérature. » Tout le reste, tout ce qui est *en dehors* de la guerre.

Mais, nous le répétons, à côté de cela, bien des choses, dans ce livre, ont, avec la Guerre, un rapport moins impatientant qu'un rapport

littéraire. Si M. Le Goffic avait supprimé la partie intitulée « Figures » (sauf un petit nombre d'articles critiques destinés à rendre justice à des combattants littérateurs), il eût, je crois, bien fait ; et les autres parties : « paysages », « récits », « impressions », n'en eussent été que dans un meilleur jour. Encore est il qu'il se trouve dans ces autres parties maintes pages qui se liront volontiers, pages valant aux points de vue pittoresque, anecdotique et documentaire, comme illustrations de la Guerre.

Le titre sous lequel sont recueillis ces nouveaux articles de M. Charles Maurras, **La Blessure intérieure**, indique la préoccupation dominante du célèbre journaliste tandis qu'il les écrivait. Des choses devenues publiques étaient encore latentes, et elles faisaient dès alors, avant la lettre, le souci de M. Maurras. Il les a décrites avant qu'elles ne devinssent l'objet des préoccupations publiques. Choses douloureuses et pouvant justifier le titre de ce choix d'articles. Mais un énergique chef de gouvernement a pris des mesures, les tribunaux siègent ; il suffit.

A un point de vue historique, les faits de ce genre ne surprennent pas. Les dessous des grandes époques guerrières en sont pleins. Par exemple l'histoire du Premier Empire contient toute une catégorie de détails analogues, qui fut bien mise en lumière par l'admirable investigation d'Albert Sorel. Il y avait alors à Paris un parti de l'Etranger, et je ne parle pas seulement des émigrés. Mieux que cela : Talleyrand, à Erfurth, fit de telles retouches de son cru aux directives de l'Empereur, que cela frisait la trahison. Talleyrand, ce faisant, suivait des idées se résumant à peu près dans ce sophisme : être infidèle à Napoléon pour mieux le servir, c'est-à-dire pour le sauver de sa propre ambition. On pourrait — on l'a fait, — dire là-dessus, en défense, des choses plus ou moins libérales et académiques si Talleyrand, vénal jusqu'aux moelles, était défendable.

Il est vrai : dans cette époque et dans la nôtre de même, l'on trouve des courants d'instincts, d'idées parfaitement légitimes, — aspirations vers la paix, conceptions du bien des peuples opposées à certaines implacabilités d'ordre politique. L'angoisse, la douleur de tous et de chacun, — oh ! oui, de *chacun*, — en des temps pareils, explique suffisamment de tels courants. Par malheur, des êtres troubles, en s'y mêlant, peuvent les corrompre, et dans les entours immédiats de tels êtres, ils sont certainement corrompus. Ailleurs ils sont purs.

La critique politique de M. Maurras (voir notamment ici les pages 103 et suivantes en ce qui concerne la doctrine) trouve de nouveaux développements, ou de nouvelles confirmations, alors qu'il sonde ce qu'il appelle « la blessure intérieure ». Parmi les causes qui ont permis et envenimé cette blessure, il en relève plusieurs dont l'étude

lui était depuis longtemps familière. Certains désavantages politiques, qui remontent loin, continuent à se déceler dans ce qui s'est passé. Comme dit M. Maurras, « le problème est d'Etat ». (Page 48 et note).

Il faut bien le dire : avec de telles vues, si fortes, entraînantes, il fallait par ailleurs une sagesse exemplaire de conduite pratique. Cette conduite, on le sait, a été chez M. Maurras, tout ce qu'on pouvait attendre, et au-delà, de ce ferme patriote. Et je n'ai pas le mauvais goût de l'en louer.

Et là-dessus je n'en suis que mieux à l'aise pour saluer spécialement certaines idées trouvées dans ce livre. Car enfin, comme dit Renan, « au-dessus des opinions et des sentiments particuliers, Saint Paul plaçait la charité », dont une des obligations est de ne pas scandaliser le prochain Mais si cette opinion, si ce sentiment, propagé, se trouve correspondre à d'autres opinions, à d'autres sentiments, et fait du bien, est un soulagement pour mainte conscience, il n'y a plus scandale. Et je transcris donc, dans la paix de mes scrupules :

Le Droit : les idées de la Guerre... La définition des idées de la Guerre. . se fera vraisemblablement dans des têtes... sachant lire les faits.

On sera peut-être un peu surpris d'apprendre alors ce que c'est que « le Droit » que nous défendons : si, par exemple, on voit que c'est le droit de propriété (celui qu'exerce le peuple belge, serbe ou français sur son territoire), le droit de l'hérédité (celui que l'on tient de ses pères, celui que l'on tient de ses morts, à l'exclusion par exemple du droit d'empiètement et de débordement que pourrait s'accorder un voisin trop prolifique et trop populeux), enfin le droit de nationalité (celui qui fait reconnaître des amis, des parents ou, si l'on veut, des frères à l'intérieur de chaque groupe ethnique, mais pas du tout ou, du moins, beaucoup plus difficilement au delà de cette frontière) ! (1) Beaucoup de poilus valeureux témoignent un certain ahurissement quand on leur dit qu'ils défendent « le Droit », un Droit absolu et que personne ne qualifie.

Oui ; et il faut y prendre garde, en effet, — ce « Droit absolu » pouvant mener loin, c'est-à-dire nulle part ; engendrer d'autres choses absolues et d'une portée hyperbolique, indéfinie ; introduire, par exemple, quelque ruineuse métaphysique des buts de guerre.

En écrivant cette étude sur **Le Défaitisme et les manœuvres pro-allemandes**, Me de Roux n'a pas cherché à donner une histoire définitive d'un mouvement d'intrigues et d'un état d'esprit. « Ce n'est, nous dit-on, qu'une carte pour en suivre les cheminements pendant que les révélations éclatent et que la répression se poursuit, comme on publie des cartes du front pour permettre de

(1) Sur ce dernier article du Droit concret, j'aurais une réserve à faire. Mais Maurras lui-même n'est-il pas Français comme l'Hellène était Hellène, comme le Romain était Romain, — c'est-à-dire avec goût et largeur ?

suivre les opérations militaires. » Ce travail est un répertoire de faits. Il s'étend de l'époque précédant la Guerre jusqu'au ministère Clemenceau. L'auteur note l'internationalisme zimmerwaldien, les achats de journaux, diverses circonstances contemporaines de l'époque de Verdun; l'offre de paix du 2 Décembre 1916 après la défaite de la Roumanie; l'offensive du printemps 1917 en Champagne et divers mouvements d'opinion qui l'accompagnèrent, enfin, la série d'inculpations retentissantes que l'on connaît.

EDMOND BARTHÉLEMY.

§

Si nous n'avions pas fait, dans les Balkans, depuis le commencement de la guerre, une politique lamentable, nous tiendrions, aujourd'hui déjà, une paix victorieuse. Notre tardive clairvoyance n'excusera pas nos fautes et M. Raymond Recouly a pu écrire, dès le début de son ouvrage, que « quand on passe en revue la longue série d'erreurs, d'imprévoyances, de défaillances commises depuis le début de la guerre par les Puissances Alliées en Orient, on se sent pris d'une grande tristesse, mêlée d'une vive irritation ». **L'Affaire grecque** n'est qu'un épisode de la politique balkanique pratiquée par l'Entente pendant trois ans, mais elle est étroitement liée à toutes les combinaisons boiteuses, dont les résultats furent si désastreux pour nous. M. Auguste Gauvain, d'une plume sobre et avertie, en a analysé toutes les phases, depuis l'adhésion platonique de la Grèce à la politique de guerre de la Triple Entente, jusqu'à l'abdication du roi Constantin. C'est une longue histoire, dont on a trop oublié les multiples épisodes. Au moment d'en entreprendre le récit, l'auteur écrit cependant avec mélancolie : « Quoique les enseignements du passé soient rarement pris en considération par les hommes dirigeants, l'historien ne doit jamais se lasser d'exposer les événements d'où le présent est sorti. »

Au commencement de la guerre, la Grèce nous était unanimement favorable. Liée à la Serbie par un traité d'alliance et par une convention militaire, dont les clauses avaient été précisées au moment de la seconde guerre balkanique, l'agression autrichienne lui dictait une attitude déterminée. De plus, les trois Puissances protectrices étant engagées du même côté dans le conflit, son intérêt même lui commandait un choix qui répondait si bien aux sentiments de la nation. Nous n'avons su ni utiliser ces sympathies, ni imposer une politique qui eût constitué un engagement pour l'avenir. Pourtant, nous possédions à ce moment-là, à Athènes, l'ami le plus sûr et le plus loyal que nous eussions pu souhaiter. Le premier ministre grec eût été en mesure de jouer un rôle considérable dans les conseils de l'Entente. Par sa lucide intelligence, par son profond sens des réali-

tés, M. Venizelos s'était, depuis dix ans, imposé à l'attention du monde. Ce grand homme d'Etat, après avoir travaillé pour la Crète et la Grèce, aurait pu rendre aux Alliés des services considérables.

Mais nous avons alors manqué à la fois de clairvoyance et d'esprit d'initiative. Notre action en Grèce avait en outre à tenir compte de deux facteurs importants : la méfiance de l'Italie et l'absurde sympathie dont nous entourions les Bulgares. La bulgarophilie est une vieille maladie occidentale et il n'est pas certain, à l'heure qu'il est, que tous nos dirigeants en soient complètement guéris. Toute la première année de la guerre se passa en stériles négociations. Quand, au mois d'octobre 1915, la Bulgarie attaqua traîtreusement la Serbie, on croyait encore à Paris, dans certains milieux, à la possibilité de s'assurer son concours.

Il eût été peu glorieux, écrit M. Gauvain, d'obtenir un succès provisoire en réussissant à gagner momentanément la Bulgarie qui aurait sans doute saisi plus tard l'occasion de tout remettre en question par une série de chantages. Mais, pour tout observateur attentif des affaires d'Orient, qui vivaient dans les réalités et non dans l'imagination, la Bulgarie était rivée aux empires centraux.

Pendant que les cabinets de l'Entente « sabotaient » ainsi la politique balkanique (l'expression est de M. Gauvain), quelle était l'attitude du roi Constantin ? Beau-frère de Guillaume II, ancien élève de la *Kriegsakademie* de Berlin, le souverain constitutionnel des Hellènes se trouvait être d'emblée acquis aux idées allemandes. S'il n'osa pas nous combattre ouvertement, c'était parce que le terrain n'était pas encore favorable à sa trahison. De plus, l'Allemagne, occupée ailleurs, ne songeait pas, à ce moment, à entreprendre une action dans les Balkans. Mais Constantin, par une succession de mesures anti-constitutionnelles qui furent de véritables coups d'Etat, sous l'œil bienveillant de l'Entente, s'orienta peu à peu vers le régime personnel. Notre longanimité finit par faire de lui un traître. M. Gauvain estime que c'est probablement au mois de juillet 1915 que Guillaume II conclut avec le roi de Grèce un pacte secret qui laissait les mains libres à la Bulgarie. A partir de ce moment, la propagande germanophile s'organisa à Athènes et tous les moyens d'action furent mis à son service pour combattre la politique de M. Venizelos. « La pression de l'Entente en sens contraire, écrit M. Gauvain, fut insignifiante, protocolaire et dispersée. »

M. Venizelos, après avoir démissionné une première fois, le 6 mars 1915, à propos de la non-participation de la Grèce à l'expédition des Dardanelles, pour céder la place à M. Gounaris, se retira une seconde fois, le 5 octobre de la même année, dans le moment même où le débarquement des troupes alliées commençait à Salonique. Dès lors la tragi-comédie grecque entrait dans sa phase aiguë. Pendant

dix-huit mois l'attitude de la Grèce constantinienne devait compromettre les opérations de notre corps expéditionnaire, sans que nous fussions à même d'imposer au roi le respect de la Constitution. Officiellement, les gouvernements que présidèrent successivement MM. Zaïmis, Scouloudis et Lambros (le ministère Calogeropoulos qui dura quinze jours, au mois de septembre 1916, ne fut pas agréé par l'Entente) nous assuraient de leur concours et nous prodiguaient des témoignages de dévouement, mais toutes nos décisions se heurtaient à une sourde opposition entretenue à la cour et dans les états-majors dévoués à l'Allemagne. C'est au commencement de cette période que se placent les singulières missions de M. Denys Cochin et de Lord Kitchener (novembre 1915), alors que la mission de M. Bénazet, député, plus singulière encore, déploya son activité à Athènes, l'année suivante, à la même époque. Pendant ce laps de temps une demi-douzaine de notes furent remises au gouvernement grec par les représentants des Puissances protectrices, et chaque fois les ministres du roi Constantin s'arrangeaient pour se dérober aux engagements qu'ils avaient pris.

Dans la seconde quinzaine d'août 1915, Constantin Ier livra aux Bulgares toute la partie orientale de la Nouvelle Grèce avec les villes du Drama, Sérès et Cavalla. Les troupes grecques avaient reçu l'ordre formel de ne pas tirer un coup de fusil et de n'engager aucune action commune avec le corps d'occupation français de Salonique. La trahison du roi ne pouvait plus faire de doute pour personne. On sait par quelles mesures insuffisantes les Alliés répondirent à cette provocation. Le 1er septembre, une forte escadre franco-britannique, non accompagnée d'un corps de débarquement, vint mouiller dans les eaux de Salamine. Trois mois plus tard, les 1er et 2 décembre, l'abominable attentat dont furent victimes nos soldats ne devait pas encore nous décider à une action énergique. Constantin jouissait bruyamment de son triomphe.

Il touchait au but. Pendant un temps, il avait berné les Alliés en leur accordant des concessions officielles annulées en fait par des ordres secrets. Puis il leur avait opposé les Germano-Bulgares en ouvrant aux ennemis héréditaires de l'Héllade les conquêtes de 1912-13. Ne voyant pas venir la formidable masse de choc allemande qui devait pulvériser le maudit corps expéditionnaire franco-britannique, il s'était efforcé de continuer à gagner du temps. Il s'était servi des Alliés pour amortir l'action des vénizélistes. Il avait discrédité les premiers en les amenant à nouer des accords avec lui, et contenu les seconds en leur faisant arracher des mains leurs meilleures armes par les Puissances protectrices elles-mêmes. Acculé finalement à une impasse, il s'était frayé un chemin sur les cadavres des soldats alliés. Il se croyait délivré. Mais les armées de Guillaume II n'apparaissaient toujours pas devant Salonique. Constantin Ier dut recommencer à gagner du temps.

Il retrouva près des gouvernements qu'il venait de souffleter les mêmes complaisances.

Nous pouvons arrêter ici l'analyse du magistral exposé de M. Auguste Gauvain. L'auteur de l'*Affaire grecque* étale sans ménagement « le vice radical du système » qui allait retarder de six mois encore la chute d'un souverain ayant misérablement failli à tous ses engagements.

La première moitié de l'année 1917 fut occupée par de nouvelles négociations conduites d'une main un peu plus ferme. Le 3 mai un troisième ministère Zaïmis avait remplacé le ministère Lambros. Mais le conflit ne fut enfin réglé qu'au moment où les Alliés se mirent enfin d'accord et conférèrent à M. Jonnart la mission de rétablir l'ordre constitutionnel à Athènes. L'affaire cette fois-ci fut rondement menée et l'on put se rendre compte qu'il suffit d'un homme énergique et doué d'un certain coup d'œil pour mener à bien une opération autour de laquelle les représentants de la diplomatie traditionnelle s'étaient démenés dans le vide pendant trois ans. « On dira plus tard, écrit M. Gauvain dans sa conclusion, quelles influences paralysantes, quels conseils décourageants, quelles protestations comminatoires rencontra encore le haut commissaire chez quelques-uns des ministres de la Quadruple Entente, attachés à des systèmes funestes. M. Jonnart bouscula tous les obstacles. Sa volonté, plus forte et plus lucide, eut finalement raison de toutes les mauvaises volontés. » On lira le détail de cette géniale entreprise dans le petit volume que M. Raymond Recouly intitule : **M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin** et qui semble en quelque sorte faire suite à l'exposé de M. Auguste Gauvain.

M. Recouly débute, lui aussi, par une caractéristique sévère de « notre politique orientale ». Mais, « dans ce tableau où il n'y a que des ombres, un rayon de soleil, un seul : la déportation du roi Constantin ». Les difficultés auxquelles se heurta le haut commissaire paraissaient cependant insurmontables. « Chacun de nous s'en rendait compte ; ce sont justement ces difficultés qui, nous disait-on, avaient jusqu'alors empêché qu'on ne tentât l'affaire. » Il convient d'ajouter qu'au moment où, le 29 mai 1917, M. Jonnart fut désigné à Londres comme mandataire unique des Puissances, deux obstacles avaient disparu qui compliquaient la solution du problème grec : le régime tsarien s'était effondré en Russie et M. Ribot avait remplacé M. Briand à la tête du ministère des Affaires étrangères.

Arrivé en rade de Salamine, le 5 juin, M. Jonnart, investi de la direction politique, diplomatique et militaire de l'entreprise qui allait être réalisée, décida, de sa propre initiative, de bousculer le gouvernement grec, en procédant à la fois à l'occupation militaire de la Thessalie, à

la saisie de l'isthme de Corinthe et au débarquement dans la région d'Athènes. Il était à prévoir « que ces trois actions simultanées, rapidement conduites, mettraient Constantin hors d'état de tenter quoi que ce soit ». En effet, après entente avec le général Sarrail, l'ultimatum était remis au roi le 10 au soir, tandis que les décisions militaires étaient exécutées dans le même temps. On sait comment se fit le départ du beau-frère de Guillaume II et de la clique germanophile qui l'entourait. Ayant pu se rendre compte sur place des courants de l'opinion publique, M. Jonnart fit ensuite un coup d'audace qui ne faisait pas partie du programme qui lui avait été tracé : il obtenait la démission de M. Zaïmis et son remplacement par M. Venizelos. Le 26 juin au soir la réconciliation entre les deux Grèces était définitivement scellée.

On goûtera tous les détails que nous fournit M. Recouly, au sujet des incidents qui marquèrent ces trois semaines d'activité féconde, dont les résultats font honneur à l'un des meilleurs serviteurs de la France. L'auteur a eu entre les mains le journal de M. Robert David, ancien secrétaire de M. Jonnart au gouvernement général de l'Algérie, ancien député de la Dordogne, qui accompagna le haut commissaire dans sa mission. Il s'est donc trouvé en mesure d'écrire, avec une sûreté d'information absolue, un véritable travail historique que devront consulter tous ceux qui voudront reconstituer les épisodes mouvementés de l'aventure grecque. Le **Livre blanc grec**, dont l'édition française vient de paraître, contient les documents diplomatique les plus importants relatifs à cette période. On n'y trouvera pas, cependant, les dépêches secrètes échangées par le roi félon avec les agents des empires centraux. Ces dépêches n'ont été déchiffrées qu'au cours de ces derniers mois et prendront certainement place dans une publication ultérieure.

La Grèce, rentrée dans la vérité constitutionnelle, combat maintenant le bon combat, aux côtés de l'Entente. Souhaitons que la prophétie faite par M. Venizelos ne se réalise pas, quand il disait au mois de février 1915 : « Nous avons laissé échapper une occasion unique ; le mal fait est irréparable », et qu'il y aura encore de beaux jours pour la Grande Grèce.

HENRI ALBERT.

§

Le tome II de l'**Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914**, par Jean-Bernard, se réfère au seul mois de septembre, et ce n'est pas trop de 485 pages à deux colonnes pour contenir tout ce que l'auteur a réuni de mémorable sur la bataille de la Marne et ses alentours. Plus on va et plus on voit l'importance historique de cet événement, comparable en vérité à la bataille de

Poitiers ou à celle des Champs catalauniques. Une fois de plus c'est en France que s'est produit le choc de la Civilisation et de la Barbarie, et c'est nous qui avons sauvé le monde, comme aux temps d'Aétius et de Charles-Martel. Et que la Barbarie contemporaine soit savante et consciente, cela ne l'empêche pas, quelque déplaisir que la constatation cause à ses tenants, d'être une Barbarie; croit-on d'ailleurs que les Huns, les Sarrazins, les Mongols et les Turcs n'étaient pas eux aussi des organisateurs? Le « kanon » à portée de 100 kilomètres n'est pas supérieur en son genre à l'énorme bombarde que Mahomet II faisait traîner par je ne sais combien de paires de bœufs contre Byzance. Les Allemands regardent cette guerre comme celle de la Science contre la Routine, de l'Organisation contre l'Anarchie, de la Puissance contre la Faiblesse, libre à eux! mais libre à nous aussi de la regarder comme la lutte du Droit contre la Force, de la Liberté contre la Tyrannie et du Pacifisme des peuples contre le Militarisme des rois. Pour mettre tout le monde d'accord, qu'on appelle cette guerre *la Guerre des Majuscules* : c'est le nom sous lequel elle mérite de passer à la postérité.

Il y a dans ce second volume de M. Jean-Bernard autant de détails et de documents officiels que d'anecdotes proprement dites et ceci n'est pas pour déplaire. L'amas de faits héroïques signalés de notre côté est aussi énorme que celui des actes atroces du côté adverse; voici une note de carnet de soldat allemand (on sait qu'au début, dans la perspective de la guerre « fraîche et joyeuse », les soldats allemands avaient été invités à rédiger des carnets de guerre) : « L'ordre est venu de la brigade de fusiller tous les Français blessés ou non qui nous tomberont entre les mains. On ne doit faire aucun prisonnier. » Et en voici une autre d'un carnet différent : « Alors nous avons reçu l'ordre de fusiller les femmes... Quand la mère fut morte, le commandant a donné l'ordre de fusiller l'enfant... A ce moment où l'on fusillait la mère, l'enfant tenait encore la mère par la main, de sorte qu'en tombant elle tira l'enfant en arrière avec elle... » De ces crimes abominables il y en a eu des centaines et des milliers, et l'on voudrait que nous pardonnions! que nous oubliions!

Sur la bataille de la Marne l'auteur n'apporte pas de détails inédits; il se borne souvent à reproduire les documents déjà connus, et nous avons plaisir à relire une fois de plus la brève proclamation énergique de Galliéni aux Parisiens, ou l'ordre du jour admirable de Joffre à la veille de la grande bataille. Il n'entre pas, le caractère de son ouvrage l'en détournait, dans la discussion technique de savoir à qui revient le mérite de la victoire, comme si le mérite ne revenait pas à tous, du plus humble soldat au plus élevé général, et comme si d'ailleurs le général en chef qui aurait été responsable de la défaite ne devrait pas être justement auréolé du triomphe! Ce qui

est plus curieux à noter que ces controverses, au fond d'envie assez basse, c'est le temps que l'on mit à comprendre l'importance de cette bataille ; je relisais dernièrement le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1914 et j'étais surpris de voir que l'auteur de la chronique politique, pourtant esprit très distingué, parlait longuement du bombardement de Reims et autres événements analogues, mais ne consacrait que quelques lignes finales à la bataille de la Marne et sans en faire éclater le caractère décisif. Etait-on encore sous le tremblement du péril ? Craignait-on un retour offensif des Allemands par le nord ? Chacun pourrait ici interroger ses souvenirs et se demander si ce fut bien instantanément (je crois que oui pour ma part), que l'on se rendit compte, au communiqué du 11 septembre, que la France était sauvée.

Sous le titre **Réflexions d'un historien sur la Guerre,** on a traduit les deux discours qu'a prononcés devant l'Académie historique son président, M. James Bryce, l'auteur du livre classique *le Saint Empire romain germanique et l'empire d'Allemagne actuel*, et ces réflexions, qui sont plutôt d'ailleurs d'un philosophe que d'un historien, méritent examen. L'auteur les ferme sur la belle image des Litai, filles du grand Zeus qui suivent en boitant Até, la déesse violente, et apaisent les cœurs des hommes, et l'on peut s'associer à son espoir magnanime, mais non sans avoir détesté, et plus âprement encore que lui, cette Até, et sans avoir constaté que ce n'est pas dans nos cœurs à nous qu'elle a secoué tout d'abord ses torches. Si James Bryce avait été aussi historien que philosophe, il aurait d'abord élucidé ce dernier point qui domine tout. Quand il accuse le télégraphe d'avoir été cause du conflit, et que « si les communications des diplomates s'étaient échangées par lettres, il est probable que la guerre eût été évitée », il oublie que cette guerre, la démonstration s'en précise chaque jour, était voulue par l'empereur Guillaume, et qu'elle aurait aussi bien éclaté, que les prétextes en eussent été donnés par le télégraphe ou par la poste.

A ce propos diplomatico-philosophique, je ferai, moi aussi, une réflexion, c'est qu'on a été bien naïf quand on a reproché à l'Allemagne soit sa folie aventureuse du déclanchement de la guerre, soit sa méconnaissance de la psychologie des autres peuples. Je suis persuadé que, d'une part, l'Allemagne avait tout prévu, la décision et la vaillance des uns comme la faiblesse et la traîtrise des autres, et que, d'autre part, elle avait tout calculé, les pertes d'hommes comme les pertes d'argent ; en comparaison de l'enjeu elle n'avait pas sous-estimé la mise, et au point de vue brigand elle n'avait pas eu tort ; 3 millions de cadavres et 200 milliards ce serait pour rien, si à ce prix elle pouvait rendre définitive sa carte de guerre. Avec son taux annuel d'un million et demi de naissances, l'Austro-Allemagne aura

regagné en deux ans seulement son déficit de matériel humain, et quant aux débours, l'asservissement économique de la Russie et de la Belgique les compenserait au décuple. Il ne faut donc, comme font certains, ni crier à la folie humaine en général, ni à la folie allemande en particulier. La folie humaine n'est pas en cause pour nous, puisque nous ne faisons que nous défendre, et qu'il serait fou justement de ne pas nous défendre ; l'exemple des Russes le montre. Quant à la folie allemande, il n'y a rien eu de plus conscient et de mieux machiné que l'entreprise kaiseriste. La seule chose que les Kaisers n'avaient pas prévue, et qui finira d'ailleurs par ruiner leur entreprise, c'est l'entrée en ligne des Etats-Unis.

L'Amitié civique, 27 rue Visconti, édite sous le titre **Lectures pour aider à franchir le quatrième hiver de la guerre** une plaquette qui constitue un très précieux répertoire bibliographique, ou, comme le dit le sous-titre, un « Catalogue provisoire d'une petite bibliothèque documentaire sur la Guerre. » Le répertoire qui contient 144 n^{os} (davantage même, car il y a des bis) renferme non pas certes tout ce qui aurait dû y prendre place (je n'y ai pas trouvé notamment le beau livre d'ensemble de M. Ernest Denis : *La Guerre*), mais la plus grande partie de ce qui figurera dans le Catalogue « définitif ». A ce titre, il m'a paru très utile de signaler cette Bibliographie aux lecteurs du *Mercure*.

HENRI MAZEL.

§

Après son volume justement remarqué sur *Dixmude*, M. Charles Le Goffic a publié *un deuxième chapitre de l'histoire des fusiliers marins :* **Steenstraete** (*10 nov. 1914 — 20 janv. 1915*), qui fait suite et complète la précédente relation. Les compagnies de marins, fort éprouvées lors de la défense de Dixmude, dit M. Le Goffic, durent repasser l'Yser,— qui coule à 1.500 mètres dans l'ouest. Elles comptaient encore 480 hommes sur 850. « N'ayant pu conserver la petite ville, raconte un témoin, le lieutenant de vaisseau de Cantener, c'était à nous de consommer sa ruine. » L'artillerie s'y employa de son mieux et, au bout de quelques heures de bombardement, toutes les maisons « étaient en loques ». Sur les chemins, chaussées et bas-côtés, cependant, « il n'y avait que bouillie ». L'Yser était tellement infecté, rapporte un autre témoin, qu'on lui préférait pour la consommation l'eau des entonnoirs de marmites,— laquelle ne valait guère, toutefois, étant empoisonnée par des infiltrations. Après Dixmude, l'artillerie allemande se mit à bombarder et démolir Caeskerke. On décida d'étendre l'inondation, et « un jeune quartier maître (1) passa

(1) On trouvera tous les noms dans le volume de M. Le Goffic, qui insère de même « les promotions de Dixmude et de Steenstraete ».

l'Yser sous le feu de l'ennemi » pour aller faire sauter une éclusette « au nord de la borne 16 ». Bientôt Oudecapelle s'effondrait à son tour sous les obus allemands. Les fusiliers marins furent enfin relevés ; mais ils ne devaient pas rester longtemps à l'arrière. Chargée sur des autobus, la brigade fut transportée à Pollinchove, puis gagna Loo, — ancienne petite ville abbatiale et citadelle désaffectée, à un carrefour des routes qui sillonnent la plaine flamande. Des effectifs nouveaux rejoignirent bientôt ; mais l'endroit était un peu trop sous les « marmites », et le contingent fut renvoyé à Pollinchove. C'est de là qu'il devait partir pour défendre Steenstraete et les tranchées du front, — des fosses « à demi pleines d'eau, montant parfois jusqu'à la ceinture ». « L'égout chez soi ! » disait un officier pince-sans rire. Malgré un service de vivres défectueux par la difficulté des communications, la bonne humeur des hommes persévérait toutefois. La brigade comprenait cinq bataillons, dont deux et demi se trouvaient en ligne, et l'amiral avait son cantonnement à Voesten ; mais les malades étaient nombreux parmi les officiers et les matelots. Après diverses reconnaissances, nos troupes attaquèrent le 17 décembre pour empêcher l'ennemi d'envoyer des renforts sur Lombartzyde et Arras ; mais la préparation avait été insuffisante et elles n'eurent qu'un demi-succès, — naturellement avec de fortes pertes. Après quelques jours (22 décembre) eut lieu l'attaque de la grande redoute, en face de Steenstraete. Les barricades de treillis et autres défenses, malheureusement, n'avaient pas été suffisamment détruites ; l'ouvrage communiquait par des boyaux avec d'autres fortifications disposées en arrière. L'attaque, qui avait été exécutée d'ailleurs avec des moyens insuffisants, fut un échec. Quelques jours passèrent encore, puis la brigade des marins fut relevée ; « le mauvais temps, la boue, le froid, la fièvre, la dysenterie avaient eu raison des hommes » ; « sur douze mille marins qu'on était entre les relèves, écrit l'un d'eux, nous restons 3800 en tout ». Fourbue, la brigade des fusiliers marins se redressa pourtant lorsqu'eut lieu à St-Pol, le 11 janvier 1915, la remise du drapeau. Quinze jours plus tard, « radoubée, gréée de frais », elle reprenait la route de Nieuport où elle devait encore se battre, et son épopée reste un des « gestes » les plus extraordinaires de la guerre présente, qui les compte cependant à bon nombre.

Il faut savoir gré à M. Le Goffic de s'être fait l'historiographe des matelots bretons dans leur épopée de l'Yser. Ses livres, bourrés de documents, appuyés sur des pièces et des récits directs, resteront une bonne contribution à l'étude de cette période aussi mouvementée que tragique.

L'Edition Française publie encore un remarquable volume de Léo Larguier sur la guerre : **les Heures déchirées**, *notes du front*, — des impressions ramassées souvent en de courts paragra-

phes, des rêveries parfois d'une intensité remarquable, — les choses indiquées à mesure, et qui restent plus encore par la vivacité de l'empreinte que par l'intérêt du fait. L'auteur parle de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'il lit ; de ce dont il se rappelle ou qu'il imagine. C'est en Picardie qu'il se trouve d'abord, sur la ligne de feu, écoutant le sifflement des balles du côté de Lihons, de Rosières-en-Santerre, et lui aussi raconte la guerre de tranchées, les boyaux qui protègent mais enferment le combattant ; plus tard, c'est l'hiver sous la pluie, dans la boue, la saleté, le froid. Il a noté les tristesses des cantonnements pour ceux qui pensent, retrouvent les visions du bonheur enfui, dans les maisons, châteaux, habitations diverses qu'occupent les troupes. Dans les abris, cependant, les rats font le vacarme. Plus loin on voit arriver un prisonnier allemand qui fait « kamarad » après être venu se rendre de son plein gré. C'est ensuite la boue de nouveau, la dévastation, les maisons éventrées. En Champagne, une attaque est déclanchée le matin et il en raconte les péripéties ; « un bataillon ennemi tout entier finit par se rendre et arrive en levant les mains ». L'auteur se trouve blessé cependant, évacué, et après guérison va faire sa convalescence dans le Midi. Son livre continue à noter des tableaux curieux, beaucoup de souvenirs qui se lèvent à propos de tout et de rien, des imaginations qui font tableaux. Je citerai la rencontre inopinée d'un matériel forain abandonné dans un bois ; ensuite l'épisode où il raconte la disgrâce du maréchal Haeseler ; le camp des Sénégalais, à côté des réminiscences littéraires, de quelques crayons de personnages connus dans les lettres, dont il donne la physionomie ou note les paroles. On arrive enfin au moment où l'ennemi se retire après avoir tout détruit sur le front, et l'on voit l'avance des troupes françaises parmi les arbres abattus, les décombres des villages, les paysages saccagés ; et c'est l'arrivée des premiers contingents américains, dont il donne quelques croquis et raconte l'entraînement et les préparatifs. — Cet intéressant carnet de la vie militaire actuelle est illustré de dessins nombreux ; mais j'avoue que je les préférerais un peu moins rudimentaires.

L'étude publiée par M. Léo Van der Essen : **Petite histoire de l'invasion et de l'occupation allemande en Belgique**, n'a pris ce titre, dit l'avant-propos, que sur le désir de l'éditeur. Elle aurait dû plus exactement s'appeler : *Aperçu sur l'Invasion et l'occupation allemande*, car « le moment n'est pas encore venu de consacrer aux faits une étude historique complète ». M. Léo Van der Essen a voulu dépeindre surtout « l'esprit de l'occupation ennemie » et décrire la vie de la population dans les régions détenues. Les principaux faits de la guerre expédiés dans un chapitre liminaire, il parle surtout en effet de la conduite des troupes allemandes « qui voyaient partout des francs-tireurs »; des incidents de la conquête ; de

l'esprit du gouvernement installé à Bruxelles (1) et de de ses représentants « chargés de veiller à la sécurité des opérations militaires et de prévenir toute attaque contre l'organisation à l'arrière des armées en campagne ». Il s'étend ensuite longuement sur la vie en Belgique dans les conditions nouvelles créées par l'occupation depuis les débuts du conflit, et pour finir il est question du patriotisme belge, plutôt méconnu, jusqu'aux événements actuels et qui a même semblé à beaucoup ne s'être éveillé que du fait de la guerre. — Il ne sera pas inutile sans doute de revenir sur le petit livre de M. Léo Van der Essen, car il soulève nombre de questions qui peuvent être abondamment discutées.

André Bellessort se trouvait en Corée en 1914, lors des débuts du conflit, et il a publié le curieux récit de ses impressions, lors de son retour : **Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre**. A Séoul, il note ainsi, après diverses considérations, la curieuse physionomie du consul allemand, agressif et renfrogné — et de quelques comparses ; puis c'est l'état d'esprit à travers le monde, qui nous était plus ou moins favorable. Mais les sympathies du Japon se manifestèrent dès le commencement, dès l'ouverture des hostilités auxquelles il devait d'ailleurs prendre part dans la suite. Déjà les fausses nouvelles arrivaient, propagées par l'adversaire. Puis on apprit l'assassinat de Jaurès, — mais « qui ne produisit pas d'émotion », dit M. André Bellessort. « Les Français d'Extrême-Orient, ajoute-t-il, n'avaient en général aucune indulgence pour cet homme à qui le sens des réalités avait manqué si cruellement. Notre socialisme, dont il incarnait le bourdonnement, ne semblait aux étrangers qu'une des formes de notre abdication. » De fait, c'est à peu près toute son oraison funèbre. — Le volume indique encore cependant la place excessive que l'Allemagne avait réussi à prendre en Extrême-Asie, avec des détails nombreux et repris, complétés à mesure de l'itinéraire. André Bellessort avait le choix de la route pour revenir en France et prit bientôt le parti de regagner le Japon afin de s'embarquer pour Marseille. Il quitta Séoul en compagnie de plusieurs missionnaires qui allaient rejoindre comme réservistes, et entre temps indique l'hostilité sourde qui régnait encore à ce moment entre Américains et Japonais. Le voyage à travers le Nippon pour gagner Nagasaki fut d'ailleurs laborieux, mais se trouva procurer à l'auteur quelques observations ; il note ainsi l'effet des premières dépêches — même parmi la population de race jaune — lors de notre entrée en Alsace, et s'embarqua sur le *Katori Maru* pour gagner Shangaï. Les nouvelles qu'on apprît à l'arrivée du paquebot étaient à peu près insi-

(1) On peut noter que le « territoire du gouvernement général » a annexé artificiellement, dit M. Léon Van der Essen, une partie du territoire français, notamment le district de Givet-Fumay. Cf. p. 54-55.

gnifiantes,— et pour cause,nous le savons maintenant,— si bien que ce fut seulement à Hong-Kong qu'on connut les principaux faits de l'invasion en Belgique, et à Singapour le sac de Louvain. Partout à ce moment les Allemands exultaient, et à toute occasion portaient bruyamment des toasts. Enfin on sut que leurs troupes avaient occupé Compiègne et que le gouvernement venait de quitter Paris pour Bordeaux. C'était la débâcle, et l'angoisse dura jusqu'à Ceylan, au milieu des étrangers qui ne comprenaient guère la portée des choses, et demeuraient indifférents ou même hostiles. Mais le résultat de la bataille de la Marne, quand on l'apprit à Colombo, fut une délivrance et le voyage s'acheva sur la nouvelle réconfortante de ce moment. Toutefois les craintes durèrent encore pendant le reste du voyage et en arrivant à Marseille, ajoute André Bellessort, il fallut que le pilote, apercevant à bord nos visages anxieux, criât en agitant le *Petit Provençal* : « Ça va bien ! Ça va très bien ! »

Le volume s'achève sur cette note favorable ; mais il vaut encore par la multiplicité des renseignements qu'il apporte et qui mériteraient d'être pris en sérieuse considération s'il nous restait quelque sagesse. On peut dire encore qu'à l'exemple de ses aînés, dont nous avons parlé autrefois, il est d'une écriture agréable, ce qui n'est jamais à dédaigner, — et somme toute a noté un des à-cotés de la guerre dont on pourra garder l'impression.

CHARLES MERKI.

§

M. Bertie Angle (c'est, dit-on, le pseudonyme d'un auteur spirituel dont le nom rappelle à la fois un bouledogue et la fine champagne) publie de **Petits aspects sentimentaux du front anglais** qui sont de véritables poèmes en prose, ouvragés, ciselés d'après nature.

Qu'elles sont charmantes et théâtrales, ces villes fériquement surgies de terre. Toutes peuplées de courage et d'adresse, elles poussent en une nuit au milieu d'un champ près de la lisière d'un bois ou accrochées au flanc d'une colline...

Et ceci :

Sur le chemin de hâlage des soldats se promènent ; il y en a aussi qui pêchent à la ligne et qui ne prennent jamais de poissons, et d'autres qui baignent dans le courant verdâtre leurs tatouages en deux couleurs. Des chevaux viennent boire.

Ces notations sont aussi précises que poétiques. Cet album fait partie du petit nombre d'ouvrages où la guerre n'est pas envisagée sous l'angle d'une implacable tristesse. Il s'agit cependant d'un témoin. Que j'aime cette petite élite de ceux qui ont été à la guerre et qui ont pu la voir sans mauvaise humeur. L'ouvrage est accompagné d'une gravure au burin représentant *les plaisirs du camp* ; elle est de la

même veine fine que l'ouvrage; elle est en outre cubiste et gracieuse.

On reconnaît le burin précis d'un soldat laboureur, qui dès avant la guerre s'était découvert de véritables qualités de graveur. Il grave, dit on, sur des douilles d'obus et c'est là, sans doute, pour les amateurs un attrait de plus.

Mais quelles raisons ont pu entraîner l'anonymat de cet album ? Les conjectures seraient vaines et nous laisserons le soin d'en faire aux bibliographes de l'avenir.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

§

M. Fred. Tybring se livre à des réflexions édifiantes sur **la Guerre, la Crise, l'Eglise**, mais ce sont des réflexions a priori, l'affirmation renouvelée, à l'occasion de la guerre, d'idées qui sans doute étaient déjà les siennes auparavant, et que la guerre n'a pas modifiées, car la guerre ne paraît avoir joué aucun rôle dans leur formation ni leur développement. Il disserte sur le socialisme, et voudrait l'union du socialisme et du christianisme. « Il y a dans le socialisme, dit-il, beaucoup de l'esprit de Jésus-Christ, la revendication de justice. » Malheureusement, l'Eglise n'a « pas compris la grande pensée *sociale*, celle qui lutte pour la *justice* parmi les hommes». C'est ainsi qu'il y a une incompréhension mutuelle des croyants et des ouvriers, qui parlent des langues différentes, et parfois ne se doutent même pas que le même objet est leur commun souci. « A travers toutes les amertumes, le but sacré de Dieu par la guerre est un renouvellement du cœur des hommes selon l'esprit de Jésus. » On voit que tout cela est bien écrit à propos de la guerre, mais on ne peut pas dire que cela constitue un « ouvrage sur la guerre actuelle », et rien n'indique que l'auteur l'ait étudiée, même dans ses aspects religieux.

Il est peut-être d'autaut plus curieux de constater que certaines thèses germaniques fondamentales sont admises dans ce petit livre sans réserve. Tout d'abord, la cause essentielle de la guerre réside dans les intérêts privés, les intérêts d'argent. « Aujourd'hui plus que jamais l'argent, la puissance d'argent, Mammon, est l'évangile du monde. » En langage socialiste, on dit : la guerre est d'origine capitaliste, et cette théorie permet aux empires centraux d'esquiver la recherche des responsabilités. Et puis, il y a une grande source de malheurs : « C'est le culte de cet *être distingué, impersonnel, invisible, qui s'appelle l'honneur.* » C'est l'auteur qui souligne, et il trouve étrange d'entendre dire, même dans la société anglaise, si « chrétienne », que l'on se bat pour l'honneur. Il est vrai que M. Fred. Tybring déplore également que les hommes enseignent et pratiquent la formule : « La force, c'est le droit. » Mais elle est, selon lui, enseignée et pratiquée également par toutes les nations.

M. Fred. Tybring, évidemment, domine les misères humaines

d'une telle hauteur, qu'il ne pouvait condescendre à l'étude des contingences vulgaires où se meut notre vie. Ses principes étaient bien établis, et il se jugeait en mesure de porter des jugements qui valent pour tout le monde, et l'examen des faits n'y pouvait rien changer. Son neutralisme était acquis d'avance.

Il n'en va pas de même pour MM. Hj. Christensen et J.-E. Christensen, dont le livre touffu montre un souci de comprendre et de s'informer, jusque dans le détail, des faits politiques et militaires et des manifestations de l'opinion. Ils parlent de l'artillerie, de l'aviation, de la guerre sous-marine, de la stratégie et de la tactique, de l'offensive et de la défensive, et aussi des origines de la guerre, des Etats grands et petits, et de la position de chacun, du droit des peuples, et aussi du militarisme et du pacifisme, du capitalisme et de l'Internationale, sans oublier les atrocités, la situation des pays occupés, et beaucoup d'autres questions encore : tout y passe, et ils n'ont pas été trop de deux pour traiter, même d'une manière succincte, mais non sans précision, tant de sujets, et si différents. Ils ont évidemment accumulé des matériaux suffisants pour un ouvrage bien plus étendu que celui qu'ils ont offert au public norvégien. S'ils se sont ainsi limités, cela tient à ce qu'ils n'ont pas eu pour objet d'écrire un livre sur la guerre. Pour eux, la guerre n'est que la matière historique où ils ont puisé pour illustrer la thèse qu'ils voulaient défendre. Il est vrai que la guerre est aussi ce qui a suscité l'idée même de cette thèse. Ils ont voulu étudier le concept de **la Patrie à la lumière de la guerre mondiale.**

Ce n'est pas une étude objective de philosophes. Dans la Norvège neutre, où l'on discute les meilleurs moyens d'empêcher que le pays soit entraîné malgré lui dans la guerre, il s'agit de savoir s'il vaut mieux démontrer la volonté pacifique de la nation par le fait, en négligeant, ou en réduisant, ou même en supprimant les armements, ou bien si, au contraire, c'est par l'organisation sérieuse de la défense que l'on détournera plus sûrement le danger. Le livre de MM. Christensen est un plaidoyer pour l'armement, et un plaidoyer fondé sur des raisons de principe. On pourrait concevoir un tel plaidoyer fondé sur un examen tout pratique et concret de la situation politique de la Norvège, en sorte que, les circonstances changeant, la conclusion serait peut-être retournée. Telle n'est pas la pensée des auteurs. C'est d'une manière permanente, et pour la Norvège comme pour tous les autres pays, par application d'une loi générale, que l'organisation de la défense est nécessaire. C'est pourquoi MM Christensen, au lieu d'une brochure sur la politique norvégienne, ont été amenés à faire un travail beaucoup plus considérable sur toute l'histoire de la guerre, qui leur offrait de nombreux exemples de pays qui se défendent et de pays qui ne se défendent pas, — c'est-à-dire

de pays patriotes et de pays non patriotes, — et leur livre est consacré à l'exaltation du patriotisme, — d'un patriotisme que l'on peut appeler militariste, à condition que l'on ne considère pas ce mot comme impliquant de façon nécessaire un esprit agressif.

MM. Christensen sont deux frères. Le cadet est préfet, et l'aîné, Hjalmar, est un romancier distingué. Ils sont conservateurs en politique, et cela se marque dans leur ouvrage. Ils ne croient pas que le monde puisse se transformer. L'idée d'une paix durable les laisse sceptiques. Les idées du président Wilson doivent leur paraître tout à fait chimériques. Aussi pensent-ils, comme M. Georg Brandes, que, dans l'intérêt non pas d'une paix durable, mais d'une paix « plus durable », ce qui, dans ce cas, est un diminutif, il faut une paix de conciliation, qui « ne soit pas trop humiliante pour aucune des deux parties ». D'ailleurs, la guerre est contagieuse, et ils s'attendent à ce que celle-ci ait des suites, et particulièrement graves pour les petits pays. L'avertissement qu'ils ont voulu donner au peuple norvégien ne vise donc pas seulement la durée de la guerre actuelle, il s'agit aussi de l'avenir.

Or, avec de pareilles craintes, il y a de quoi être inquiets. La Norvège, en effet, n'est pas seulement pacifique, elle est de plus en plus pacifiste, elle entretient sa force militaire sans l'accroître, ce qui équivaut à une diminution relative, et les socialistes voudraient même renoncer à tout armement. Il est vrai qu'en 1914, en un moment grave, ils « n'eurent pas le courage » de refuser des crédits extraordinaires; mais il s'agit d'être constamment prêts. D'où vient cette diminution de la foi dans l'efficacité de la défense? Les deux frères consacrent un long chapitre à l'histoire de l'armée norvégienne pendant le siècle 1814-1914, et constatent la résistance populaire presque continue aux armements, sauf pendant la dizaine d'années qui a précédé la rupture de l'union avec la Suède (1905). Cela tient à ce que, « bien que la forme d'oppression politique dont nous avons souffert dans l'union fût assez douce », la question de l'indépendance était posée, en sorte que « nous avions la volonté de faire un effort pour notre indépendance ». Mais ensuite, « 1905 a passé si facilement. Aucune exigence rigoureuse n'a été imposée à l'esprit de sacrifice de la nation. » Et l'on s'est endormi d'autant plus facilement dans la confiance, ce qui est d'une psychologie populaire très naturelle. Et pourtant, « justement en 1905, nous avions eu la preuve la plus décisive que, seul, le peuple qui a la volonté de faire pour sa défense les sacrifices nécessaires peut espérer que son indépendance sera respectée ». C'est à partir de ce moment, et malgré cette démonstration, que le mouvement des « nihilistes de la défense » a fait de rapides progrès.

Il est bien clair, en effet, que la puissance qui a envahi la Belgi-

que n'hésiterait pas à envahir la Norvège sans défense suffisante, si elle y avait intérêt. L'indépendance de la Norvège dépend donc de la volonté de l'Allemagne. Mais l'objection des pacifistes est que toute défense est inutile, parce que les Norvégiens sont un trop petit peuple, qui ne pourrait pas organiser la défense de son trop vaste territoire et de ses côtes. MM. Christensen pensent, au contraire, que cette défense est possible, mais, en admettant même qu'elle soit précaire, ils n'admettent pas cette humilité des petits :

Cela peut aller mal pour les petits Etats, il peut en arriver autant aux grands.

Les petits Etats sont taxés selon leur puissance défensive.

Parmi les Etats neutres — la Grèce mise à part, — le Danemark et la Norvège sont ceux qui sont traités avec le plus de sans gêne.

Il s'agit de l'indépendance. On peut la perdre. C'est grave. Mais prenons les pires exemples.

Pendant des siècles, les Anglais ont essayé de faire des Irlandais un peuple esclave, mais les Irlandais ont opposé aux Anglais une ferme résistance, et continueront certainement à lutter pour leur indépendance. Pour prendre un autre exemple, les Serbes ont été dans une situation de beaucoup pire que celle d'aujourd'hui, mais jamais ils n'ont pensé à « désarmer », et le moment viendra sans doute ou ils acquerront parmi les nations la place qu'ils méritent. Mais le peuple qui renonce et qui dit : Allez, vous pouvez me prendre !... est digne d'être esclave.

Ces exemples montrent qu'une petite nation « bien armée, fière et brave » peut « passagèrement sombrer, mais a toujours l'espoir de se relever ». Et en guise de conclusion à un chapitre sur l'oppression des Irlandais et des Polonais, est citée la phrase bien connue du professeur Ernst Sars : « Notre devoir (pour la défense) va jusqu'au bout de nos forces ; il est sans conditions et sans limites. »

On voit combien les auteurs sont ardents partisans du droit des peuples, défendu par les alliés. Par là, ils semblent devoir être les amis de l'Entente. Leur patriotisme n'est militariste que parce que la préparation de la défense est une nécessité trop évidente. « Le premier commandement de la religion d'un peuple est celui-ci : De toute ton énergie, veille à rester le maître de ton propre sort. Qui veut la paix veut une forte défense. » Et cependant, on se rappelle peut-être que M. Hjalmar Christensen a exprimé, au cours de la guerre, des opinions qui semblaient le classer parmi les germanophiles. De telles opinions se retrouvent dans notre volume. On a vu, dans les citations précédentes, la tendance à tenir la balance égale entre les deux camps, l'oppression des Irlandais faisant équilibre tantôt à celle des Serbes, tantôt à celle des Polonais. La Grèce est donnée comme exemple des pays qui perdent leur indépendance pour n'avoir pas voulu se battre, et ainsi représentée comme la victime de

ses protecteurs. Le militarisme allemand est expliqué par la situation géographique de l'Allemagne, cause de dangers et de souffrances pour le pays, d'où il résulte que ce militarisme, « dans son fond essentiel, est défensif; aujourd'hui, il est devenu l'épine dorsale d'une puissance en train de devenir mondiale ». Cette seconde phrase semble bien montrer que, pour MM. Christensen, ce militarisme a cessé d'être défensif, et tout s'excuse, en histoire, il suffit de remonter assez haut dans le passé. Mais ces auteurs sont indulgents au militarisme, même s'il oublie la « défense », qui le justifie, et c'est pourquoi ils adoptent la thèse allemande, si commode :

La vieille distinction de guerre défensive et guerre agressive est inutile à examiner, car elle donne rarement une image fidèle de la réalité. Ce qu'il faut affirmer, c'est le devoir moral d'un peuple prêt à une guerre possible avec le maximum d'effieacité que ses forces lui permettent.

On comprend alors la position singulière des deux frères. S'ils ont adopté certaines thèses allemandes, ce n'est pas parce qu'ils penchent de ce côté. Au contraire, certaines de leurs idées fondamentales les rapprocheraient plutôt des alliés. Mais le peuple allemand a montré une grande énergie militaire, et cela suffit pour lui concilier la sympathie de MM. Christensen. Ils admirent le patriotisme militariste des Allemands, de même qu'ils admirent l'ardeur belliqueuse de leurs adversaires, et particulièrement des Français. La conception que les deux frères se sont faite du patriotisme les a conduits à ne plus admettre d'autre critérium de la valeur morale d'un peuple que la réponse à cette question : se bat-il bien?

Qu'un peuple se batte bien, et s'y prépare, c'est, en effet, un critérium essentiel de sa valeur morale, et Jaurès en a dit toute l'importance, mais il voulait, de plus, qu'un peuple n'acceptât de se battre que pour se défendre. C'est pour avoir renoncé à la « vieille distinction » entre l'offensive et la défensive que MM. Christensen se trouvent dans une situation ambiguë, tantôt dans un camp, tantôt dans l'autre. C'est toujours aux origines de la guerre qu'il faut revenir.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Un ancien pasteur de la Nouvelle Angleterre a fait un des meilleurs livres sur la crise actuelle qui aient paru aux Etats-Unis. M. Gerald S. Lee, l'auteur de **The Air Line to Liberty**, a publié une dizaine de volumes très originaux et très lus en Amérique ; mais ce livre est son premier « war book ». C'est un magnifique réquisitoire contre l'Allemagne, qui montre en même temps ce que les Alliés peuvent attendre des Etats-Unis une fois que toute la nation sera en marche, « et ce jour n'est pas loin », ajoute M. Lee.

Un autre ancien pasteur, cette fois-ci du Middle West, M. George

D. Herron, qui habite actuellement dans les environs de Florence, vient de publier deux volumes, un peu philosophiques, sur le caractère et la portée du conflit actuel, — **The Menace of Peace** et **Woodrow Wilson and the World's Peace**.

L'objet du premier de ces excellents petits livres est de montrer que la guerre actuelle est la conséquence d'un conflit humain éternel qui est vraiment spirituel. « Notre choix est entre la Germanie et le Christ », dit M. Herron, qui vous laisse voir clairement de quel côté il se place.

Le second volume est un recueil d'articles publiés d'abord dans des périodiques d'Angleterre, d'Italie, de France et de Suisse, et dont le but était de faire mieux comprendre en Europe le point de vue du Président Wilson avant et après l'entrée des Etats-Unis dans la guerre. « M. Louis Ferrière, écrit M. Herron, citoyen de Genève, où il est bien aimé et où il a été longtemps pasteur de l'église nationale, a bien voulu accepter la dédicace de ce livre ; et il m'a béni de son amitié depuis le jour que j'étais étudiant dans sa ville. » Le frontispice du livre est un portrait-buste du Président Wilson fait à la Maison Blanche en juin 1916 par le statuaire Davidson. Il nous montre une physionomie très austère, presque triste, mais pleine de force et de volonté.

Dans **Out of Their Own Mouths**, nous trouvons les paroles des dirigeants allemands, hommes d'État, savants, publicistes, journalistes, poètes, hommes d'affaires, meneurs de partis, soldats, et ces paroles confirment tout ce dont on a accusé l'Allemagne au cours de cette présente guerre. La préface de M. Thayer est une puissante philippique contre l'empire allemand. Ce livre fut inspiré par le pamphlet français *Jugés par eux-mêmes*, mais il est beaucoup plus important et plus complet.

The War and the Bagdad Railway est un livre sur la guerre de la plus grande importance écrit par une autorité sur les questions de la civilisation orientale, M. Morris Jastrow, professeur à l'Université de Pennsylvanie. L'histoire du chemin de fer de Bagdad est attachante et romanesque. L'Europe se bat pour obtenir la possession de cette voie ferrée comme le firent les Perses, les Romains, les Grecs, les Arabes et les Turcs pour la même route. C'est une des causes profondes de la guerre d'aujourd'hui. Les illustrations du volume choisies avec soin en sont un des éléments importants, ainsi qu'une carte excellente de l'Orient où se trouve indiquée cette voie ferrée.

La Belgique a souffert sous nos propres yeux, mais le sort de l'Alsace-Lorraine s'est décidé à une époque brumeuse dans l'esprit américain. Le dernier livre du Professeur Hazen, de l'université de Columbia, **Alsace-Lorraine under German Rule**, pré-

sente le sujet brièvement et avec autorité. Il donne des faits sur lesquels l'opinion peut se baser avec sécurité. C'est en grande partie une étude du pays depuis l'annexion en 1871 et un sévère réquisitoire des façons teutonnes, par un historien américain de réputation établie.

Heart Messages from the Trenches se compose de vraies lettres d'hommes qui sont ou ont été des poilus du front des armées alliées. L'auteur de ce livre, Nellie Rosilla Taylor, adresse plus de mille lettres et poèmes aux hommes dans les tranchées. Les réponses qu'elle en a reçues font la matière du livre. Pour ces services d'encouragement à l'heure de l'épreuve, le gouvernement anglais lui a décerné la médaille du Black Watch, un honneur jamais conféré jusqu'ici à un Américain.

The Oxford Stamp a pour auteur M. Frank Aydelotte, professeur au Massachusetts Institute of Technology, Boston, ce qui correspond à l'École Centrale de Paris. Les essais contenus dans ce volume sont tous, nous dit l'auteur, le fruit de la fondation Rhodes. On se souviendra que Cecil Rhodes, le célèbre pionnier anglais dans l'Afrique du sud, inspiré par une pensée vraiment internationale, légua à son alma mater, l'université d'Oxford, une somme princière qui devait être dépensée pour rapprocher les peuples d'origine anglo-saxonne. Tel est le but des bourses Rhodes, qui sont distribuées principalement parmi les jeunes universitaires des Etats-Unis et des colonies anglaises. Rhodes voulut élargir son projet et en faire bénéficier la jeunesse allemande. Ceci naturellement se passait avant la guerre et lorsqu'en ces présentes circonstances l'Allemagne révéla sa haine féroce de l'Angleterre, ces bourses furent promptement suprimées. M. Aydelotte montre clairement dans ce volume que ceci serait arrivé tout naturellement, mais pour une toute autre raison, ce qui laisse voir combien l'Allemagne était séparée en esprit du reste de l'Europe. « Les bourses Rhodes pour l'Allemagne, dit M. Aydelotte, ne furent pas un succès pour la raison qu'elles ne réussirent pas à faire naître un sentiment mutuel d'amitié et de respect. Ceci ne fut pas le cas naturellement pour tous les individus représentés, mais fut le cas pris en masse. Une influence purement académique était une force bien faible pour combattre la puissante ambition d'une nation élevée depuis une génération à saisir par la force la place qu'elle jugeait devoir lui revenir dans le monde. La raison finale de la perversité allemande se trouve dans le fait de son incompréhension et de son manque de sympathie pour toutes les autres nations. » Quel jugement ! Mais comme il est juste.

Fighting for Peace est un aperçu clair de l'origine, des conditions et des véritables conclusions de la guerre du point de vue d'un homme qui s'en est trouvé très rapproché et qui a eu des con-

naissances intimes et personnelles qui éclairent le sujet d'une lumière très vive. On se rappelle que l'auteur de ce livre, ancien pasteur, était, aux premières années de la guerre, ministre des Etats-Unis à la Haye. M. Henry van Dyke n'est pas inconnu à Paris, ayant été pendant l'année scolaire 1908-9 « exchange professor » à la Sorbonne. M. van Dyke est actuellement aumônier dans la marine de guerre des Etats-Unis.

La vie que mène un soldat sur le front occidental est racontée dans **A Yankee in the Trenches** avec animation par un jeune brave américain qui s'est battu avec l'armée anglaise jusqu'à ce que deux blessures l'aient obligé à être réformé. Le Corporal Derby Holmes, de Boston, a pris part aux batailles de la Somme où il vit la première attaque des tanks. Il raconte des épisodes nombreux et variés, certains assez semblables à ceux que les Américains commencent à vivre.

Dans **The Story of « The Battle Hymn of the Republic »**, Florence Howe Hill nous dit comment sa mère, le poète américain Julia Ward Howe, écrivit le fameux chant de guerre, « The Battle Hymn of the Republic », qui fut la « Marseillaise » des nordists pendant la Guerre de Sécession. Cette histoire est particulièrement intéressante en ce moment, alors que ce même chant est chanté sur le front britannique en Flandre et parmi les Américains dans les tranchées en France, aussi bien que dans les camps de recrues en Angleterre. Assez curieusement les paroles sont aussi actuelles aujourd'hui qu'elles l'étaient cinquante années plus tôt sur un autre continent, exactement comme la « Marseillaise » et « Le Chant du Départ » actuellement en France.

L'auteur de ce petit volume, **Ode to France**, M. Raymond Weeks, est un grand ami de la France et professeur distingué de littérature française à l'université de Columbia, dont il a été question plus haut. Avant que l'Amérique soit entrée dans la guerre, M. Weeks, qui est cousin du jeune architecte de Boston du même nom, tué pour la France dans la Légion Etrangère en 1915, était membre de l'American Field Service de la rue Raynouard. Ces vers, très élogieux pour la France, furent écrits en France durant les mois tragiques d'août et septembre 1914. Le caractère de l'ensemble peut être jugé par ces lignes :

To thee, sweet France, we eager turn,
Land where the deeds of old still burn.
Thou art the adamantine wall
Where tides barbaric beat and fall.

Nous qui avons été élevés dans un pays pacifique, nous n'avons connu la guerre que pour la maudire. Maintenant que nous y sommes mêlés, nous nous apercevons que bien que l'horreur en ressorte aussi

grande que nous nous l'imaginions, elle offre certaines qualités compensatrices. Il y a, par exemple, un esprit de sacrifice, de fraternité et d'idéal qui s'exprime dans la vie et dans la littérature. Quand nous nous attachons aux bienfaits de la guerre, nous chérissons toujours la poésie à laquelle elle a donné naissance. M. Reginald Wheeler et le Professeur Charlton Lewis, de l'université de Yale, nous ont donné, pour les Etats-Unis et l'Angleterre, une collection de ce genre dans **A Book of Verse of the Great War** où on rencontre les noms de Gibson, Maurice Hewlett, Cecil Chesterton, John Galsworthy, Amy Lowell, Edgar Lee Masters, Alfred Noyes et Rabindranath Tagore.

La préface du livre curieux, **Poèmes des Poilus** (le titre américain est en francais), du Professeur Robert Herrick de l'université de Chicago, un des plus distingués romanciers américains, rend un profond hommage aux soldats français de cette guerre. Les rimes en français qui se trouvent dans ce livre viennent de blessés reconnaissants qui furent aidés par des Américains. Le livre est publié au bénéfice de l'American Fund for the French Wounded. « Le soldat français, dit M. Herrick, a racheté par son héroïsme, son esprit chevaleresque et son dévouement la plus féroce et la plus terrible des guerres. » A la fin du volume se trouvent quelques lettres en anglais dont le sentiment est meilleur que la syntaxe ; mais elles sont pour cette raison même d'autant plus curieuses et intéressantes pour les Américains. Plusieurs des poèmes en français sont charmants.

THÉODORE STANTON.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA BATAILLE IMPÉRIALE. — Les Allemands ayant mené à bien l'opération russe auraient voulu jouir tranquillement des fruits de leurs intrigues. Immobilisés à l'ouest, ils s'étaient payés sur les dépouilles de la révolution russe et attendaient avec impatience le moment où ils pourraient profiter du butin qui leur était échu. Eblouis par leurs hauts faits, nous ne devions pas tarder à demander grâce et, à la paix de Brest-Litovsk, ne tarderait pas à succéder un arrangement avec les Puissances occidentales. L'empereur avait tant de fois promis que l'effort qu'il demandait à ses guerriers serait le dernier ! Il était inimaginable, en outre, qu'après toutes les tentatives pour amener des négociations, l'Entente ne finirait pas par tomber dans le panneau. Depuis deux ans le gouvernement ne parlait que de paix ; il était temps de faire cesser enfin les terribles souffrances de la guerre.

Mais nous étions sourds à tous les appels insidieux, rébarbatifs à

toutes les manœuvres, si habiles qu'elles pussent paraître quand elles étaient préparées dans les Cabinets de Berlin ou de Vienne. Victimes d'une agression brutale, confiants dans notre juste cause, nous n'entendions déposer les armes qu'après avoir obtenu les réparations qui nous étaient dues. Or, les Allemands l'ont compris : tant qu'ils ne nous arracheront pas la paix à l'ouest, la paix à l'est, quels que soient les avantages qu'elle leur ait rapportés jusqu'à présent, ne sera qu'un « chiffon de papier ».

N'ayant réussi dans aucune tentative sournoise pour désunir les Alliés et pour affaiblir leur moral, nos ennemis ont dû employer le moyen suprême du recours aux armes. L'idée n'est pas nouvelle d'essayer encore une fois d'enlever par la force ce que la ruse a été impuissante à obtenir. Déjà l'an passé, au moment où des discussions de presse mirent en lumière les revendications de l'Entente, alors que tous les Alliés se déclarèrent prêts à soutenir le droit de la France à la restitution de l'Alsace-Lorraine, les journaux allemands nous répondirent par des menaces.

Le 21 août 1917, la *Gazette de Francfort* expliquait à ses lecteurs que le moment était venu de nous forcer à la paix, et elle concluait son article par ces lignes irritées :

Tant qu'une armée allemande sera encore en possession de son souffle, aucune puissance de la terre ne pourra nous arracher un lambeau du sol allemand. Il faut que la question soit posée clairement en France : ou bien la paix, la paix aujourd'hui ou demain, ou bien la guerre la plus sauvage de tous les temps, pour un lambeau de terre qui est allemand, qui veut être allemand et qui restera allemand (*sic*). C'est l'affaire des peuples de l'Entente de fournir la réponse...

La guerre la plus sauvage de tous les temps, dont nous menaçait cyniquement le journal allemand, nos ennemis nous en offrent aujourd'hui le spectacle. Leurs canons à longue portée bombardent la capitale, leurs torpilles aériennes font des victimes parmi les femmes et les enfants. Il s'agit d'atteindre notre moral beaucoup plus que notre force combattive. La même *Gazette* écrivait, en effet, le 24 avril, trois jours après le début de l'offensive de Picardie :

L'appel à l'intelligence des hommes d'Etat a fait faillite. Devant les peuples se pose la question fatale de la supériorité des forces et de la suprématie corporelle et intellectuelle de leur armée. Désarmer l'ennemi en battant son armée, tel serait le but idéal d'un Clausewitz. Pour l'Allemagne, il s'agit de tirer de cette formule une conséquence pratique : quel degré de prédominance physique serons-nous capables d'atteindre ? Saurons-nous entreprendre seulement des assauts continus qui nous rapporteront des portions de terrain dévasté, détruire de grandes unités combattives ou même battre l'ensemble des forces ennemies ? Ce que nous atteindrons se trouve encore voilé d'obscurité ; nous ne savons pas ce qu'espère notre commandement ou ce à quoi il aspire ; mais ce dont nous avons besoin, ce

qui est suffisant en même temps que nécessaire, cela résulte du mot souvent répété de l'empereur : Nous voulons extorquer la paix par la force (*erzwingen*). Ce qui décidera du succès ou de l'échec, ce ne sera donc pas l'obtention de tel ou tel « but de marche » imaginaire ou l'enlèvement d'une pièce de butin quelconque, mais avant tout l'affaiblissement de la volonté de guerre de l'ennemi. Tant que l'ennemi ne sera pas absolument désarmé, la mesure des exigences politiques de l'Etat victorieux constituera un facteur important dans la partie psychologique de ce processus. Aujourd'hui cependant l'élément physique et en quelque sorte corporel domine au premier plan et le souci prochain et supérieur du peuple allemand c'est la fin favorable et victorieuse de l'expédition qui vient de débuter.

Ce ton de pédanterie suffisante qui s'efforce de prêter des mobiles supérieurs à un nouveau chapitre de l'entreprise de banditisme commencée au mois d'août 1914, ce langage ampoulé et sibyllin se retrouve, avec des variantes, dans presque toute la presse allemande. « La grande heure a sonné », écrit triomphalement le correspondant de guerre de la *Gazette de Cologne* (23 mars) sur le front ouest. Mais le baron von Ardenne, dans le *Berliner Tageblatt* de même date, agrémente d'une note sentimentale ses élucubrations de stratège en chambre :

La grande lutte décisive sur le front occidental vient de commencer. Sa première journée tombait sur le 21 mars, le commencement du printemps. Souhaitons qu'elle ait été le signe avant-coureur du printemps des peuples, — de la paix...

D'autres scribes d'état-major, installés dans les bureaux de rédaction, ont voulu voir une signification mystique dans le fait que les durs combats de Picardie se déroulaient pendant la semaine sainte.

Les premiers huit jours de l'offensive fournissent à la presse allemande des prétextes à un lyrisme bestial. Le 24 et le 25 le ton se hausse et des sons de fanfare remplissent des colonnes de journaux. De grosses manchettes annoncent : La bataille gagnée, la percée à l'ouest; reprise de l'avance de 1914. La *Gazette de Cologne* écrit le 25 (nº 282) : « L'étendue de la bataille prend des proportions formidables. » Dans sa feuille du soir, la *Gazette de Francfort* publiait le même jour un article de fond qui débutait ainsi :

Si aujourd'hui le tonnerre des canons de la grande attaque des Allemands pénètre jusqu'à Paris, proclamant la victoire allemande sur les armées anglaises; si la capitale de la France elle-même tremble sous le feu des nouvelles merveilles de l'artillerie et sous les coups des bombes des aviateurs allemands; si l'ennemi voit enfin à Londres fléchir un front édifié par un travail de plusieurs années, s'il voit chanceler des armées britanniques entières, au premier grand assaut de Hindenburg et de Ludendorff; s'il les voit même se briser, se briser sous des flots de sang anglais, au milieu des ruines des provinces françaises dévastées — si les

horreurs de la guerre ont passé de nouveau sur des millions d'hommes, alors les peuples qui luttent contre nous devront se souvenir de ces jours, où les hommes qui sont au pouvoir en Angleterre et en France ont repoussé avec des paroles grossières la main qui leur offrait la paix et l'entente.

En même temps Guillaume II envoyait à l'impératrice un de ces télégrammes amphigouriques dont il a le secret ; il ordonnait aux dernières cloches que conservent les clochers d'Allemagne de sonner le carillon de la victoire et prescrivait un jour de congé dans toutes les écoles de l'empire.

Les Allemands croyaient évidemment que « ça y était ». Le recul de la cinquième armée anglaise leur rappelait le coup de Caporetto et ils voyaient d'avance les hordes germaniques se répandre le long de la Somme, pour rejeter les Anglais vers la mer. Le rêve du Germain s'est toujours porté vers les gains positifs ; il est doué d'une singulière propension à jouir par anticipation des avantages tangibles que lui rapporteront ses expéditions de brigandage. Mais à convoiter ainsi des raisins qui sont trop verts (« Je vois des vignes », s'écrie l'un des ivrognes de la Taverne d'Auerbach quand opère le maléfice de Méphistophélès), l'imagination s'use peu à peu et l'exaltation ne tarde pas à faire place au découragement. Nous apercevons alors que l'enthousiasme qui s'est maintenu pendant quelques jours finit par aller *decrescendo*. Le *Vorwaerts* du 26 est déjà beaucoup plus calme : « Tout le monde est pénétré du sentiment, écrit l'organe des socialistes de cour, que les événements militaires nous apporteront la paix tant désirée », et, le 3 avril, la *Gazette de Francfort* console ses lecteurs en disant : « La nouvelle opération, *si elle réussit*, sera probablement d'autant plus importante. » Le général von Ardenne, dans le *Berliner Tageblatt* du 8 avril, espère pouvoir prophétiser de nouveaux succès, en prétendant que « le général Foch ne dispose plus que de réserves usées ».

Dans la *Gazette de Voss* du même jour, M. Georges Bernhard croit également devoir tempérer l'impatience du public berlinois, en revenant à des considérations générales :

Si nous avions su profiter de nos victoires à l'est pour réaliser une paix définitive qui eût laissé entrevoir la possibilité d'un nouveau groupement des forces des puissances européennes, la paix à conclure à l'ouest eût été la chose la plus facile du monde. La puissance allemande ayant été établie solidement sur le continent, nous aurions pu aller très loin à l'ouest dans la voie de la conciliation. L'Allemagne n'aurait pas eu besoin d'obtenir un seul pouce de terrain. Elle pouvait supporter toute seule les charges de la guerre ; son avenir restait assuré. Mais les négociotions de Brest-Litovsk ont pris un tout autre cours. A l'heure actuelle, la situation de l'Allemagne reste, du côté de la Russie, extrêmement obscure. Il faut donc obtenir, à l'ouest, les garanties nécessaires. Les conséquences futures de la paix

avec la Russie, telle qu'elle a été approuvée par la majorité du Reichstag nécessitent une paix de victoire à l'ouest, et celle-ci, le Reichstag devra en approuver le principe, sous peine de succomber sous la contradiction. Hindenburg et Ludendorff ont su nous tirer d'embarras en faisant d'un danger un succès et en nous donnant la possibilité de réparer d'un côté les erreurs commises de l'autre.

Or, tandis que l'offensive allemande se ralentissait, les problèmes d'ordre intérieur commençaient de nouveau à préoccuper le public des empires centraux. On avait peut-être exagéré quelque peu, de notre côté, en affirmant que cette offensive était dictée par des nécessités politiques. La situation économique de l'Allemagne apparaîtrait comme tellement grave, malgré la promesse du ravitaillement ukrainien, qu'il lui serait impossible de prolonger la guerre, si elle ne parvenait pas à compenser les nouveaux sacrifices demandés à la population par la promesse de nouveaux bénéfices. D'autre part, le conflit latent entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire, qui menaçait à chaque instant de tourner en crise aiguë, ne pouvait prendre fin que par la subordination de l'un des éléments à l'autre. Le comte Hertling était prêt à accepter les directions du haut commandement mais il fallait en outre vaincre les dernières résistances de la majorité parlementaire, dont le gouvernement avait feint d'accepter la motion en faveur de la paix. Cette majorité, à vrai dire, n'existait plus. Les éléments d'opposition latente auraient cependant pu tirer une nouvelle force des défaillances possibles dans la conduite de la guerre. En ramassant toutes ses forces, en vue d'un coup décisif, le maréchal de Hindenburg faisait taire toutes les objections formulées par les représentants de l'élément civil.

On l'a bien vu pendant les semaines mouvementées de la bataille impériale, alors que les premières pages des journaux de toutes nuances n'étaient occupées que par les communiqués de l'état-major et les articles des correspondants de guerre. Escomptant une victoire éclatante, l'opinion allemande, faisant taire toutes ses dimensions, s'est retrouvée unanime, pour confier aux chefs militaires le sort du pays. L'Allemagne toute entière a le sentiment qu'elle joue sa dernière carte. Elle sait que si elle ne réussit pas cette fois-ci à nous imposer la paix, c'en sera fini de ses ambitions de « paix allemande ». Alors la question des responsabilités se posera impérieusement. Il ne faudrait pas croire que l'opinion publique est restée indifférente aux révélations sur les origines de la guerre contenues dans le Mémoire du prince Lichnowsky, aux aveux écrasants que renferme le document de l'ancien sous-directeur de l'usine Krupp, M. V. Muehlon. Les dénégations des organes du pouvoir, dans leur arrogante médiocrité, n'ont convaincu personne; mais peu importe, aux yeux du public allemand, qui a commencé la guerre, si une victoire décisive

permet à l'Allemagne de se tirer de la lutte avec un prestige qu'aucun empire n'avait connu jusqu'à ce jour.

Le discours prononcé à Baltimore par le président Wilson, le 6 avril, jour anniversaire de l'entrée des Etats-Unis dans la guerre, a convaincu les Allemands qu'ils ne pouvaient plus compter dorénavant sur de nouvelles tractations louches pour obtenir la paix. Après l'offensive de Picardie, le masque du pacifisme ne réussirait plus à tromper personne. Aussi le *Vorwaerts* lui-même ne voit-il plus d'autre issue, pour l'Allemagne, de sortir de l'impasse où l'a jetée sa polique impériale que dans une victoire militaire rapide.

Ou bien, dit l'organe socialiste du 8 avril, nous réussirons à terminer la guerre rapidement à l'Ouest par des moyens militaires, ou bien l'avenir est sombre pour nous. Le peuple allemand est placé devant des tâches considérables, s'il veut résister jusqu'au bout à la volonté de guerre fanatique de ses adversaires. Derrière les alliés occidentaux se tient l'Amérique, avec de puissants moyens matériels et une aide morale vivifiante. La résistance de nos ennemis occidentaux dépendra des événements en cours. Il n'y a plus d'autre solution à la confusion universelle que la pleine victoire allemande espérée. Le discours de Wilson ne laisse plus de doute que l'espoir d'une paix de conciliation a disparu avec le traité de Brest-Litovsk. Les choses sont de nouveau placées sur le fil de l'épée. Même à ceux qui espèrent au delà de la tombe, M. Wilson montre l'effroyable gravité de la situation.

La situation que le discours du président Wilson vient d'éclairer d'une lumière crue, cette situation infiniment grave et décisive, fut créée par une politique qui ne fut pas celle des social-démocrates, mais elle est là, et il n'y a pas d'autre moyen d'en sortir que par une victoire militaire complète et prochaine de l'Allemagne.

Et si la paix est ainsi obtenue, elle laissera derrière elle des masses de questions embrouillées qui la menaceront et placeront les hommes d'Etat devant les devoirs les plus difficiles. Mais qu'il en soit ainsi, pourvu que la paix vienne.

La « victoire complète de l'Allemagne » que Guillaume II annonçait dans son télégramme du 11 avril au général Ludendorff, tous les Allemands l'attendent avec une anxiété d'autant plus grande qu'aux opérations annoncées comme décisives succèdent de nouvelles batailles, exigeant chaque jour de nouveaux sacrifices. Le *Vorwaerts*, renonçant lui aussi à la « paix de conciliation », ne compte plus que sur les divisions engagées dans la bataille impériale, pour terminer la guerre. Sans préjuger de l'avenir, attendons, avec confiance, la réponse que notre généralissime réserve aux démocrates allemands.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

Diverses questions que des alliés ou alliadophiles ont bien voulu me poser au sujet de la Grèce me font croire qu'une partie de l'opinion publique n'est qu'imparfaitement renseignée sur la situation intérieure et extérieure de ce pays. Il ne me semble donc pas inutile de sérier ces questions et d'y répondre, comme si on m'interviewait. N'ayant rien d'une personnalité officielle, j'aurai l'avantage de parler sans aucune de ces circonlocutions d'usage qui passent sur les faits et les idées un vernis reluisant au point de les rendre méconnaissables.

— La Grèce fait-elle à présent partie de l'Entente ?

— Evidemment, cher et distrait interlocuteur. Et vous n'ignorez pas qu'elle collabore militairement avec les Alliés depuis de longs mois.

— Oui, « l'armée venizeliste » a fait ses preuves...

— Permettez-moi de vous interrompre. Depuis le retour de Venizelos, notre grand chef, à Athènes, il n'y a plus d'armée venizeliste. Son armée qui était une armée grecque d'avant-garde est devenue, en faisant fondre en elle les autres troupes de notre pays, l'armée grecque tout court.

— L'unité existe-t-elle réellement dans votre armée ? Les officiers qui étaient autrefois dévoués à Constantin lui restent-ils toujours fidèles ?

— Nos officiers sont avant tout patriotes. Si à un moment donné, qui semble aujourd'hui lointain, un certain nombre d'entre eux ont soutenu Constantin, c'est parce qu'ils croyaient, en agissant ainsi, servir l'intérêt de leur pays. Une propagande acharnée, qui avait atteint les plus hauts sommets de l'art de dénaturer les faits, avait faussé leur jugement. Mais la vérité a fini par montrer son visage et la plupart des officiers qui avaient fait fausse route se sont empressés de reconnaître leur erreur. Un exemple vous convaincra mieux que tout argument de caractère oratoire. Vous vous rappelez qu'il y a trois ou quatre mois une mutinerie avait éclaté à Lamia. Trois cents hommes environ abandonnèrent leur caserne et prirent le chemin de leurs villages. Or, il est établi que l'attitude des officiers du régiment au sein duquel se produisit cette mutinerie fut des plus correctes.

— Mais la mutinerie dont vous parlez ne signifie-t-elle pas... ?

— Elle signifie qu'en Grèce, comme dans tous les pays du globe, il y a quelques mauvaises têtes. C'est tout. Ces mauvaises têtes, dix ou vingt, ont entraîné les plus faibles, les plus passifs des camarades qui, s'étant ressaisis au bout d'un ou deux jours, reprirent le chemin

de la caserne et y firent leur *mea culpa*. Les mauvaises têtes de la caserne de Lamia ne représentent pas plus la mentalité de l'armée grecque que deux ou trois kienthaliens celle du parlement français.

— L'armée grecque est-elle importante ?

— Oui, et peut-être plus que vous ne croyez. La censure, et avec raison, caviarderait les chiffres, si je commettais l'imprudence d'en citer quelques-uns. Contentez-vous de savoir que nombreuses sont les divisions grecques actuellement sous les drapeaux, qu'elles sont bien équipées et excellemment entraînées, et qu'elles se sont battues et se battent avec beaucoup de courage sur le front macédonien, ainsi qu'en témoignent les rapports des officiers français. D'autres divisions seront formées sous peu. La Grèce mobilise *toutes ses forces*, mais progressivement, selon le plan élaboré par la mission militaire française qui siège à Athènes, et au fur et à mesure qu'arrivent en Grèce canons, munitions, articles d'équipement, vivres. Ne craignez pas que la Grèce ne soit prête trop tard. Dans tous les cas par sa mobilisation elle a permis jusqu'à présent aux Alliés de ne pas avoir à renforcer le front d'Orient. Plusieurs corps d'armée franco-anglais ont pu ainsi rester en Occident et rendre de magnifiques services au cours de la formidable bataille de Picardie.

— Et au point de vue diplomatique, quelle est la situation de la Grèce ?

— Elle est exactement la même que celle des autres Etats de l'Entente.

— Il y a eu rupture des rapports diplomatiques entre la Grèce et les Empires centraux, mais la Grèce n'a pas, que je sache, déclaré la guerre à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie, à la Bulgarie, à la Turquie.

— Lorsque Venizelos était encore chef du gouvernement provisoire à Salonique, il n'avait pas manqué de déclarer la guerre aux pays de proie..

— Mais depuis qu'il est revenu à Athènes, leur a-t-il adressé une nouvelle déclaration de guerre au nom de la Grèce tout entière ?

— Non, parce que ce geste a été considéré, après délibération, comme superflu. Le gouvernement de Salonique ayant absorbé le gouvernement de l' « autre Grèce », il a été entendu que les actes du gouvernement provisoire engageraient la responsabilité de ce même gouvernement, devenu légitime et qui venait de se transférer à Athènes. Donc, la déclaration de guerre ayant été lancée de Salonique par le gouvernement provisoire engage la responsabilité du gouvernement actuel qui gouverne l'Hellade. *De jure* et *de facto* la Grèce est en guerre avec l'Allemagne et ses complices, et fait partie de l'Entente, tout de même que la Serbie. Ayant eu un traître comme souverain, elle n'est revenue qu'avec un certain retard dans le

giron de la Sainte-Alliance. Mais la faute n'incombe pas à la « généreuse nation grecque », pour parler un petit peu comme M. Clemenceau. En France, le moindre « défaitiste » est considéré et, non sans raison, comme un individu dangereux. Le peuple grec a eu la malchance d'avoir comme chef un des chefs du défaitisme. Tout compte fait, j'estime que le moral hellénique n'est pas d'une mauvaise trempe, puisqu'il n'a été entamé que momentanément et très superficiellement.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

J'ai assisté à Sainte-Adresse, où le cercle colonial m'avait invité à conférencier sur certain de nos points de vue belges, à la célébration de l'anniversaire du Roi Albert.

Nous voyons dans notre Roi un principe de continuité, un trait d'union entre tous les Belges, le chef très aimé de notre armée et l'incarnation aux yeux du monde civilisé d'une politique de ferme attachement à nos engagements.

Il n'entre aucune courtisanerie dans notre affection pour la personne du Roi, et notre préférence pour les cadres monarchiques qui, seuls, permettent les entreprises prolongées et méthodiques est une préférence que nos constituants de 1831 ont parfaitement raisonnée.

De nombreux socialistes assistaient à la cérémonie simple et émouvante du salut au drapeau ; des démocrates, des radicaux y coudoyaient des membres du vieux parti catholique ; et j'entendais autour de moi parler le flamand et le wallon. C'est du reste en français, puis en flamand que M. le ministre Helleputte a fait *textuellement* la déclaration suivante :

« Les manœuvres *méprisables* de quelques mauvais citoyens, de quelques traîtres, de quelques *vendus* en Belgique envahie auront permis une fois de plus d'affirmer de manière éclatante l'union indéfectible de tous les Belges autour du Roi, autour du drapeau, d'affirmer la volonté de tous *tant au dedans qu'au dehors du pays*, d'écarter tous les germes de division et *de repousser comme traîtres ceux qui tenteraient de les semer.* »

M. le ministre Helleputte est un des plus anciens leaders du parti catholique, un des chefs les plus écoutés et les plus influents du mouvement flamand ; d'aucuns prétendent même qu'il était, dans une certaine mesure, partisan des tendances particularistes. Sa déclaration extrêmement nette, exempte de toute ambiguïté, faite dans des circonstances particulièrement solennelles, qui en soulignent la portée, aura parmi les Belges un retentissement considérable. C'est

en vain maintenant que se poursuivront certaines « *manœuvres méprisables* » sur lesquelles je crois n'avoir plus à insister.

Je sais qu'en très haut lieu, leurs auteurs sont jugés non moins sévèrement. La campagne qu'ils essayaient de poursuivre dans l'armée a été vigoureusement enrayée.

Les Flamands et les Wallons continueront à être confondus dans les mêmes rangs.

Tous les chefs de l'armée se sont prononcés dans ce sens ; en temps de guerre surtout, c'est leur avis qui doit l'emporter. Nous ne sommes pas sur le point de « soviétiser » des troupes qui doivent à leur union, à leur discipline très stricte et à leur beau courage les victoires de Liége, de Haelen, de l'Yser, sans parler des exploits quotidiens que nos sobres communiqués mettent une sorte de pudeur à ne pas signaler.

A l'occasion de l'anniversaire royal, une autre mesure de cohésion nationale a été prise dont la portée n'échappera pas à nos lecteurs.

Ils savent les efforts colonisateurs belges en Afrique, la création par le feu Roi Léopold de l'Etat indépendant du Congo dont il devint souverain au titre personnel.

On a beaucoup critiqué autrefois la politique léopoldinne. Elle ne fut pas assurément exempte d'abus ; elle avait commencé par l'idéalisme le plus pur, s'adaptant ensuite aux dures réalités qui l'obligèrent parfois à employer des moyens de coercition sans lesquels nous n'avons point d'exemple qu'une colonisation de nègres africains ait pu se constituer sur des bases stables. Mais l'Etat indépendant du Congo avait été remarquablement mis en valeur ; il était devenu la plus florissante colonie du Bassin conventionnel, si bien qu'il excita les pires convoitises.

Des administrateurs de sociétés d'intérêts privés, unis aux pires adversaires de notre pays parmi lesquels Casement, pendu depuis pour trahison en Angleterre, le louche, germanophile et défaitiste Morel, menèrent, à grand renfort d'argent, une campagne d'exagération systématique des abus léopoldiens.

On assista à l'enrôlement, sous la bannière de la philanthropie la plus bruyante et la plus déclamatoire, de personnes qu'on n'était pas accoutumé de voir sacrifier aux sentiments altruistes et dont le but était tout simplement de servir des appétits coloniaux tout à fait étrangers à l'intérêt collectif belge dont le feu Roi était soucieux — passionnément — au point de désavantager en faveur de notre pays ses propres enfants, avec, peut-être, la prescience qu'il serait dangereux de laisser passer entre les mains de princes autrichiens, les maris de deux de ses filles, les résultats d'un effort auquel il avait présidé dans l'intérêt national belge.

C'est en Angleterre que la campagne de Morel et de Casement produisit les résultats les plus importants. Les deux complices recueillirent des sommes considérables parmi des mercantis pacifistes et partisans du rapprochement anglo-allemand. Ils tentèrent un prolongement de leur campagne en France, mais n'aboutirent qu'à un avortement, grâce à la perspicacité de quelques-uns et à la maladresse cynique de leurs manœuvres. Ils réussirent toutefois à faire intervenir contre l'Etat indépendant du Congo le gouvernement libéral anglais de l'époque. Or, nous étions en pleine Entente Cordiale. Morel et ses amis jouaient le double jeu de miner sourdement cette entente et de se réclamer en même temps d'elle pour empêcher le gouvernement français de faire pencher son influence en faveur de l'Etat indépendant.

Quand, à la lumière des événements actuels, apparaissent les sympathies agissantes de feu Casement et d'Edmond Morel pour l'Allemagne, on est fondé à se demander si, outre des avantages matériels, ils ne poursuivaient pas le but de brouiller la Belgique avec les deux grandes puissances qui présidèrent à son entrée dans la vie des Nations indépendantes et à nous jeter, en désespoir de cause, dans les bras de l'Allemagne. Celle-ci, équivoque et sournoise, selon son habitude, feignait de se désintéresser du débat, nonobstant toutes ses ambitions africaines, poussant l'hypocrisie jusqu'à nous laisser à entendre que, dans l'éventualité de difficultés avec la France et l'Angleterre au sujet de l'Etat indépendant du Congo, nous pourrions compter sur elle. Certains des nôtres, et des meilleurs, faillirent s'y laisser prendre. Redoutable danger lorsqu'on sait que le passage par la Belgique figurait déjà dans le plan de l'Etat-Major allemand en cas de guerre avec la France !

C'est le propre des pacifistes, d'un grand nombre d'entre eux tout au moins, de demeurer impénitents, de ne pas désarmer devant l'évidence; ceux qui se sont si lourdement trompés avant la guerre reculent devant l'aveu de leur erreur, se raccrochent à des phraséologies, à des assemblages de mots vides de sens puisqu'ils ne supportent pas d'être confrontés avec les réalités.

Les éternels naïfs continuent à marcher de pair avec les éternels avides, à faire leur jeu sans le savoir. Sous le prétexte, comme corollaire ou comme préface de la Société des Nations, ils parlent maintenant d'internationaliser l'Afrique.

Internationaliser l'Afrique, cela veut dire, pour nous autres Belges, donner notre Congo à tout le monde, c'est-à-dire nous l'enlever.

Nous ne saurions donner dans ce panneau, le Portugal non plus.

Notre colonie du Congo, c'est l'ancien Etat indépendant du Congo sur lequel nous avons exercé, voici dix ans, notre droit de reprise. Cette colonie fait partie intégrante du Royaume de Belgique, comme

l'ont reconnu les Puissances. Nous y avons loyalement accompli nos promesses de réformes; notre colonie est devenue, sous le contrôle belge, un champ d'activité ouvert à toutes les nations qui se sont trouvées auparavant avoir profité, du fait de l'initiative grandiose du roi Léopold, des richesses nouvelles introduites par lui et ses collaborateurs sur le marché mondial.

Si l'on internationalisait notre Congo, le statut d'internationalisation n'aurait d'autre sanction que la bonne foi des parties contractantes et nous sommes suffisamment payés pour savoir quel cas il convient de faire des engagements teutons. Les petites puissances ayant des intérêts en Afrique seraient incontestablement sacrifiées par ce système qui, du fait même de son inconsistance, de l'impossibilité où se trouve actuellement le Monde de lui donner une forme acceptable, a séduit d'emblée tous les esprits nuageux. *Innocens credit omni verbo.*

Et pourquoi, dans quel but internationaliserait-on notre Congo? Pour nous punir de quel manquement à nos engagements internationaux? Quel crime avons-nous commis qui puisse inciter les nations civilisées à désirer notre abdication congolaise, à prendre des garanties contre nous?

Est-ce le crime d'avoir poussé jusqu'à l'immolation le souci de l'honneur international? De persister dans notre foi dans le Droit? De répondre par de nouveaux appels de classes aux propositions de paix séparée ou même de simple conversation avec les fourbes de Berlin? De posséder un souverain, le Roi Albert, dont le nom, dans le monde entier, est devenu synonyme d'honneur?

Une telle proposition nous choque comme une inconvenance monstrueuse au lendemain du jour où nos troupes congolaises ont contribué, par la victoire de Tabora, à mettre entre les mains de l'Entente, en gage territorial considérable, tout l'Est africain allemand, actuellement soumis à une occupation belge.

Nous ne laisserons faire ni les avides, ni les bayeurs aux chimères.

Récemment, à la Sorbonne, notre ministre des Colonies, M. Jules Renkin, dénonçait l'iniquité, la stupidité et l'inconvenance de ce projet. Son appel au bon sens et à la fermeté avec laquelle nous devons défendre nos droits a été entendu des patriotes belges. Ils ont choisi la date de l'anniversaire du Roi pour se liguer en vue de la défense de nos intérêts nationaux en Afrique. Des sections seront créées au Havre, à Paris, à Londres et à Amsterdam. Elles mèneront une propagande active contre cette chimère insensée; elles s'efforceront aussi d'intensifier parmi les Belges le goût des initiatives congolaises; trop des nôtres se sont sacrifiés sur cette partie de l'Afrique et nous en aurons trop besoin au moment de

notre effort de restauration d'après-guerre, pour laisser subsister le moindre doute quant à notre volonté de dissiper toute équivoque relativement à notre volonté de maintenir notre contrôle sur le Congo.

Au bout de près de quatre années de guerre, il est réconfortant de constater combien s'affirme et se concrétise la politique nationale belge, sa persévérance dans la voie de l'honneur et du sacrifice, son sentiment de plus en plus aiguisé des réalités.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, le 13 avril 1918.

Cher monsieur Vallette,

Vous me voyez navré. C'est à regret, croyez-le bien, que je me vois forcé de répondre pour la seconde et dernière fois à M. Jacques Mesnil. Je tiens pour fastidieuses et vaines des polémiques comme celle que perpétue sa lettre du 5 mars, parue dans votre numéro du 1er avril. Je m'abstiendrais de vous écrire et laisserais M. Mesnil tout à la joie d'un triomphe facile, si votre correspondant n'avait renversé les rôles. A mon retour du front italien, où, au lendemain de Caporetto, j'avais essayé de démêler loyalement les causes de cette retraite stupéfiante, vous m'avez fait l'honneur de publier, dans votre numéro du 16 janvier, un article où j'indiquais, comme cause *principale* de ce malheureux événement, la défaillance locale de quelques centaines de soldats travaillés par une double propagande cléricale et bolchévisante.

Cette thèse n'avait rien de particulièrement saugrenu, si j'en crois ce que m'écrit, à la date du 8 mars dernier, un écrivain français mobilisé :

> Vous êtes si bien dans le vrai, vos renseignements sont si justes et l'opinion de votre contradicteur si évidemment erronée que l'ensemble des faits relatés dans votre *Italie à l'épreuve* est reproduit à peu près exactement dans une note du G. Q. G. français (du 29 janvier 1918), communiquée aux troupes dernièrement pour les mettre en garde contre des mécomptes semblables, le cas échéant.

Une telle attestation, il est vrai, ne peut paraître que suspecte à M. Jacques Mesnil. Celui-ci, faut-il le dire, n'était pas mis en cause dans mon article du 16 janvier. Il ne vous en a pas moins écrit, à mon sujet, une lettre agressive, pleine de sous-entendus malveillants. Il m'a suffi de lui répondre pour que M. Mesnil ait pris des airs de grand persécuté, criant à la calomnie, se plaignant de ce qu'il appelle mes « insinuations ». Le procédé est vraiment par trop commode ; il permet à M. Mesnil de s'octroyer à bon compte les palmes du martyre. Il fallait s'y attendre : il invoque Basile et prétend que celui-ci avait pour devise : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Que cette polémique donne au moins à M. Mesnil l'occasion d'apprendre que Basile n'a jamais prononcé cette phrase.

Un mot pour finir. M. Mesnil écrit : « Je ne suis pas de ceux qui envoient

les autres se battre pour leur cause et restent eux-mêmes à l'abri, ni de ces héros de l'arrière qui crient : jusqu'au bout ! mais sont en sursis d'appel ou, s'ils vont au front, c'est dans un autre pays que le leur, pour faire une enquête. » Qu'est-ce à dire? Si c'est moi que M. Mesnil vise, il faut bien que je lui réponde : 1° Père de trois enfants, n'ayant été astreint avant la guerre à aucune obligation militaire, j'appartiens à une catégorie de Belges exilés qui n'a pas encore été mobilisée ; 2° Jamais je n'ai dit ni écrit : jusqu'au bout ! Seuls auraient le droit de le faire ceux qui souffrent, qui sont dans la tranchée, qui prennent leur part du grand martyre. Mais on n'a pas le droit non plus, quand on n'est qu'un simple *pékin*, d'insinuer le trouble et le doute dans la conscience des peuples victimes de la sauvage agression allemande. On n'a pas le droit d'obscurcir perfidement la réalité, la juste cause que défendent les Alliés dans cette guerre qui est au-dessus de tous les nationalismes. Cette cause, avec celle de mon pays martyrisé — qui est aussi le pays de M. Mesnil, — je crois l'avoir servie en socialiste, en francophile, en combattant, trois ans durant, en pays neutre les germanophiles honteux, les « aktivistes » flamingants et les anarchistes bourgeois, qui risquent de compromettre le mouvement ouvrier et socialiste en le tenant prisonnier d'un pacifisme béat, inconsistant et trompeur.

Agréez, je vous prie, etc.

LOUIS PIÉRARD.

§

Sibérie.

Depuis qu'il est question d'une intervention japonaise en Sibérie, cet immense pays dont le chemin de fer relie l'Europe à la Chine et au Japon a pris tout à coup une importance politique et militaire considérable. Qu'est-il, ce pays ? Peut-on le considérer comme un simple lieu de passage ? Non, évidemment, il a son opinion propre, et il facilitera le passage, ou le subira, ou y résistera. Le hasard a mis à ma disposition un certain nombre d'exemplaires du journal *Sibire*, d'Irkoutsk, qui se suivent même assez bien jusqu'à la date du 13 décembre (nouveau style). Ensuite, malheureusement, les exemplaires parvenus ont été très rares, en sorte que je n'ai pu connaître jusqu'au bout, dans son détail, l'histoire de la révolution, ou plutôt du pronunciamiento des bolcheviks à Irkoutsk. Je n'en connais que la période préparatoire, pendant laquelle on voit se former un « comité militaire révolutionnaire » en lutte contre la municipalité, contre le Soviet local, et contre toutes les organisations démocratiques et ouvrières. Les cheminots, par exemple, dans un meeting (*Sibire* 21 novembre/14 décembre), protestent à l'unanimité moins quatre abstentions contre la violence bolchévique, « qui rappelle le tsarisme policier déjà oublié ». Ils ont l'illusion de croire que « le bolchevisme, cette tendance politique officiellement imposée par Lenine et Trotsky, sera bientôt aboli », et en attendant, pour maintenir le service des transports, ils décident « de ne faire aucune manifestation et de res-

ter à leur poste avec une tristesse profonde, mais avec la foi dans la victoire de la pensée révolutionnaire consciente, et de ne délaisser leur poste qu'en cas de violence ». Il faut pénétrer jusque dans la vie journalière locale des organisations ouvrières et des partis pour bien se rendre compte à quel point le bolchevisme est réprouvé par les peuples de Russie. On commet généralement à cet égard une erreur singulière. On a tendance à penser que le bolchevisme doit être soutenu par un mouvement d'opinion assez profond, puisque ses chefs ont renversé le gouvernement provisoire, et l'on prétend même expliquer ce mouvement d'opinion par une prédisposision à l'anarchie, qui serait caractéristique du peuple russe. Il est singulier de croire, uniquement parce que les bolcheviks ont réussi, qu'ils étaient désirés. Les gouvernements ne passent pas, en général, pour exprimer si fidèlement l'opinion populaire. Mais le « gouvernement » bolchevik est révolutionnaire, et c'est pourquoi on suppose, sans y regarder de plus près, qu'il doit puiser sa force dans le peuple, et satisfaire quelques-unes de ses aspirations essentielles. Supposition toute gratuite, et qui ne tient pas compte du fait que le pouvoir bolchevik repose entièrement sur la force militaire. C'est par des complots militaires que les bolcheviks se sont imposés à Pétrograd, à Moscou, et progressivement de ville en ville. C'est par les gardes rouges, leur garde prétorienne bien payée et bien nourrie, qu'ils se maintiennent.

Revenons au journal d'Irkoutsk. A défaut d'une histoire complète de la révolution bolchevique locale, j'y trouve (28 novembre/12 décembre) l'annonce d'une conférence, convoquée à Tomsk pour le 6/19 décembre, des représentants des organisations socialistes et des divers groupes des populations de la Sibérie, en tout 273 membres, pour discuter sur la situation créée à la Sibérie, et pour fonder, s'il y a lieu, un organe régulier qui serait capable de gouverner la Sibérie.

Les numéros contenant les délibérations de cette conférence ne me sont pas parvenus, mais seulement le numéro 269, du 29 décembre/11 janvier, qui en donne les résultats :

L'AUTONOMIE DE LA SIBÉRIE

L'ORGANISATION PROVISOIRE DU GOUVERNEMENT DE LA SIBÉRIE.

Conformément au projet législatif sur les organes du gouvernement, élaboré dans la conférence locale extraordinaire de la Sibérie, la Sibérie, en qualité d'unité autonome, doit posséder tout le pouvoir législatif, exécutif et judiciaire défini par la Constituante sibérienne en conformité avec la Constituante panrusse, comme une unité autonome de la république fédérative panrusse.

En attendant la détermination de la loi du gouvernement de la Sibérie, comme région autonome, les organes suivants seront organisés par la con-

férence extraordinaire : la Douma provisoire régionale sibérienne (organe législatif), le Soviet régional sibérien (organe exécutif), qui agiront conformément aux résolutions de la Constituante panrusse.

Jusqu'à la réunion de la Constituante sibérienne, sont obligatoires pour les organes provisoires du gouvernement de la Sibérie tous les règlements non abolis de la république russe, qui ont été édictés avant le 24 octobre 1917 inclus (1), ainsi que toutes les lois et tous les ordres de la Constituante panrusse. Ainsi le projet de l'organisation suppose une dépendance des actes des organes régionaux du pouvoir législatif à l'égard de la volonté exprimée par la Constituante panrusse, et ce n'est que dans le cas où la Constituante panrusse, pour des raisons quelconques, serait privée de la possibilité de réaliser son pouvoir, et par conséquent de décider la forme du gouvernement de la Sibérie que la Douma provisoire de Sibérie et le Soviet, provisoire prendraient sur eux tout le pouvoir, comme si la Sibérie était indépendante.

La compétence des organes régionaux est déterminée par les paragraphes 8 à 11 de la Constitution, avec le consentement de la Constituante panrusse. La Douma provisoire de Sibérie a le contrôle sur les actes du Soviet régional de Sibérie, qui est responsable devant elle, et elle a le droit de rédiger les lois et ordonnances relatives aux affaires locales.

Le Soviet régional comprend un président et des membres élus par la Douma, et les personnes qui le composent ont le titre de membres du Soviet dirigeant le ministère. Le Soviet régional de Sibérie a les fonctions attribuées par les lois russes au Conseil des ministres, et les directeurs du ministère sibérien ont le titre de ministres selon les mêmes lois. Tous les ordres sont donnés au nom du Soviet régional sibérien sous la signature du ministre compétent. En attendant la réunion de la Constituante sibérienne, la Douma provisoire est formée de représentants élus par les organisations révolutionnaires et démocratiques, par les Soviets des paysans, des ouvriers et des soldats, par les municipalités et les zemstvos, les coopératives, les nationalités, les unions des postes et télégraphes, dès chemins de fer, etc.

Jusqu'à l'élection desdits représentants, la conférence extraordinaire pansibérienne élit les membres de la Douma parmi ses membres, et leurs fonctions seront supprimées à l'arrivée des députés élus à leur place. Les dépenses du gouvernement se font aux frais des finances de toute la Sibérie.

Voilà, en traits généraux, l'essentiel des règles du gouvernement de la Sibérie, qui doivent être confirmées par la conférence extraordinaire.

I. JAKOUCHEV.

Ces traits généraux sont très nettement accusés. Il s'agit de fonder un pouvoir régional autonome à compétence législative évidemment très étendue, mais en même temps on affirme avec insistance la nécessité de la soumission à ce qui sera décidé par l'organe central vraiment autorisé de toute la Russie, la Constituante panrusse. C'est

(1) C'est le 25 octobre/7 novembre qu'eut lieu le pronunciamiento bolchevik à Petrograd.

le premier trait. Le problème de la future constitution russe est résolu dans le sens d'un fédéralisme d'un genre nouveau, qui concilierait l'extrême autonomie avec la cohésion. Le second trait montre que la Russie, ou, du moins, la Sibérie nouvelle, est nettement conçue comme devant avoir un caractère non seulement républicain, mais socialiste, — ce qui ne veut pas dire bolcheviste : au contraire, puisque l'on se soumet à tout ce qui a été édicté par le gouvernement provisoire jusqu'au coup de force des bolcheviks, tandis que l'on refuse de reconnaître ce qui a été fait par ceux-ci. Enfin, bien que la Constituante panrusse fût convoquée pour le 18 janvier, — une semaine après la date de notre numéro de *Sibire*, — il est clair que les Sibériens ne se faisaient pas d'illusions sur la force de cette assemblée, sans quoi ils auraient attendu quelques semaines, afin de conformer leur organisation régionale aux indications données par l'assemblée centrale. Ils se sont hâtés, parce que l'organisation immédiate d'un gouvernement local pouvait devenir un moyen de résister aux bolcheviks. La conférence de Tomsk est un épisode de la lutte du peuple russe contre l'usurpation du pouvoir par Lénine. Il est remarquable que les Sibériens, dans ces conditions, aient affirmé si hautement leur loyalisme envers la Constituante panrusse à venir et envers l'unité de l'Etat russe. Les Sibériens sont très autonomistes, et ils étaient connus comme tels. Mais ils passaient aussi pour avoir un vif sentiment national, et l'on voit qu'ils ont concilié en eux le patriotisme local et le patriotisme général.

Parmi les explications, — généralement trop sommaires et tranchantes, — que l'on a souvent données de la défection russe, il y en a une qui est couramment admise : les Russes, dit-on, n'ont pas le sentiment national. Chose curieuse, on entend souvent des Russes le dire eux-mêmes, et le déplorer avec un patriotisme douloureux, qui contredit leur affirmation. C'est là un des nombreux clichés dont on nous a « bourré le crâne ». En réalité, bien souvent, les socialistes russes les plus pacifistes et « défaitistes » montraient souvent un patriotisme dévoyé, mais qui n'en était pas moins réel, — et, de plus, fort déplaisant, car il était arrogant et vaniteux. Je ne peux traiter ici du sentiment national russe en général, ce qui est un sujet difficile et complexe, mais je peux noter en passant que l'on peut constater en Sibérie l'existence d'un sentiment national fort et sain.

Il semble, d'après le dernier alinéa de l'article où est résumée la constitution provisoire de la Sibérie, que la conférence extraordinaire n'ait pas encore terminé ses travaux. Pourtant, le gouvernement provisoire, ou Soviet régional sibérien, était déjà constitué. Il était composé de : Potanine, président, Derber, Novasiolev, Chatalov, Potouchinsky et Zakharov, membres, et il avait adressé de Tomsk, sous

leurs signatures, le 26 décembre/8 janvier, la proclamation suivante à la commission du zemstvo d'Irkoutsk :

Aux peuples de Sibérie !

A une heure où il n'y a pas de pouvoir et où l'Etat russe se disloque, le Soviet régional provisoire, conformément à la volonté du Congrès extraordinaire des peuples de Sibérie, des Soviets, des zemstvos et des villes, a pris sur lui la haute obligation et la responsabilité de réaliser aussi promptement que possible l'autonomie de la grande Sibérie.

Le premier et le principal but du Soviet est la réunion d'une Douma régionale provisoire de Sibérie, qui, avec le consentement de la Constituante russe, assumera le pouvoir suprême de la Sibérie. La Douma est convoquée pour le 7 janvier 1918. Le Soviet provisoire de Sibérie préparera les élections. La Constituante panrusse établira les lois du gouvernement de la Sibérie, comme partie autonome de la république démocratique russe.

Le Soviet régional provisoire, au nom de la Sibérie désormais libre, appelle tout le peuple de Sibérie à une complète et immédiate cessation de la guerre civile, sans affaiblir le front révolutionnaire général, et à se consacrer en même temps à la défense du pouvoir socialiste sibérien, et à la lutte pour la Constituante panrusse.

La Constituante sibérienne réalisera le passage des terres aux mains du peuple sans indemnité, organisera la vie économique générale dans l'intérêt des travailleurs, amènera la Sibérie, avec l'assentiment de la Constituante panrusse, à une paix démocratique générale, et posera la base du droit de tous les peuples de la Sibérie à disposer d'eux-mêmes.

La « paix démocratique générale » surprend un peu ici, car il est bien clair que ce n'est pas l'affaire de la Douma sibérienne, si étendue que l'on suppose sa compétence : il faut que l'on ait tout spécialement tenu à donner cette indication, au moment où la paix séparée allait être conclue.

Les membres du zemstvo d'Irkoutsk, d'après le journal, craignaient que le délai donné pour les élections à la Douma régionale fût bien court. Ils avaient été informés pour la première fois, en effet, par un télégramme de Potanine, le 23 décembre, et la Douma était convoquée à Tomsk le 7/20 janvier. On disposait seulement de quinze jours. On craignait évidemment les progrès des bolcheviks, qui se hâtaient d'organiser dans toutes les villes leurs « comités militaires ». Il s'agissait de fonder le plus vite possible un « pouvoir suprême » légal, afin d'organiser la résistance. D'ailleurs, les élections étaient facilitées par le mode de réprésentation adopté. Voici ce que dit à ce sujet le télégramme de Potanine du 23 décembre :

... Conscient de la gravité exceptionnelle du moment, le Soviet régional provisoire de Sibérie fixe la date de la réunion de la Douma au 7 janvier, à Tomsk.

Conformément à la résolution adoptée à l'unanimité par la conférence extraordinaire, la Douma se compose des députés élus exclusivement par les organisations révolutionnaires et démocratiques, savoir : Chaque zemstvo

de gouvernement choisit deux députés; chaque municipalité de capitale de gouvernement qui forme des unités de zemstvo indépendantes, un député; chaque Soviet des ouvriers et soldats d'un gouvernement, deux députés; le Soviet des paysans d'un gouvernement, trois députés; chaque Soviet des ouvriers et soldats des villes qui représentent des unités de zemstvo, un député; le Comité central de Sibérie des délégués de paysans, trois députés; le comité sibérien central des soldats et ouviers, trois députés; le Soviet des soldats-paysans de chaque région militaire, un député; chaque division des régiments de Sibérie, un député; chaque organisation nationale centrale et militaire de Sibérie un député; chaque régiment de Cosaques de Sibérie, un député; chaque régiment sibérien de Transbaïkalie, trois députés; chaque Soviet régional de Kirghizes, quatre députés; le Comité central des Kirghizes, trois députés; les comités nationaux des Bouriates d'Irkoutsk et de Transbaïkalie, chacun deux députés; le comité national des Yakoutes, quatre députés; la Douma des monts Altai, deux députés; le comité national de Minusinsk, deux députés; l'organisation centrale tartare de Sibérie, en tout, cinq députés; les autres races autochtones organisées, chacune, un député; les organisations centrales non autochtones, nationales-politiques, de nationalités dispersées, chacune deux députés; la même organisation dans une région, un député; et chaque nationalité non autochtone, cinq députés; chaque union régionale des postes et télégraphes, deux députés; chaque comité principal de tous les chemins de fer de Sibérie, deux députés; les coopératives de toute la Sibérie, en tout, vingt-deux députés; chaque école supérieure de Sibérie, un député; les édudiants organisés de ces écoles, trois députés.

Le traitement des députés, pendant les travaux de la Douma, sera payé par toute la Sibérie à raison de 15 roubles par jour. Le Soviet régional provisoire invite tous les Sibériens à envoyer immédiatement leurs députés à la Douma régionale, qui doit devenir la source unique du pouvoir régional, et à cesser le désordre.

Vive la Constituante panrusse, et vive la souveraineté régionale des peuples de Sibérie!

Ces élections ont-elles eu lieu? Les membres de la Douma ainsi élue ont-ils essayé de se réunir? Nous n'en savons rien. Qu'est devenu le gouvernement provisoire régional? Nous ne le savons pas davantage. Les rares renseignements que l'on a pu lire dans la presse à ce sujet étaient faux: un jour, il s'agissait de l'entrée de Kerensky dans le ministère sibérien, une autre fois, on nous disait que le prince Lvov, président de ce ministère, se réfugiait en Mandchourie. Le seul fait certain, c'est que le gouvernement provisoire sibérien existe, — même s'il ne fonctionne pas. Il a été élu à Tomsk, en décembre, par une assemblée de délégués des organisations socialistes et de divers groupes de la population sibérienne. Il est présidé par Potanine, homme respecté et savant de valeur. Même si, comme il est probable, ce gouvernement, dans l'universel désarroi de la Russie, a dû fuir et renoncer provisoirement à la lutte pour laquelle il a été institué trop tard, on aimerait savoir que les gouvernements

alliés ont auprès de lui des représentants, et sont prêts à l'aider à renverser les bolcheviks, ennemis communs de la Russie et de tous les alliés.

Sur un autre point, le journal *Sibire* montre que la presse ne nous a pas trompés en parlant des succès de l'essaoul Semenov dans sa campagne contre les bolcheviks d'Extrême-Orient. On voit qu'en janvier les bolcheviks étaient très effrayés, et qu'il eût suffi de quelques bataillons, alors, pour détruire entièrement leur pouvoir de ce côté.

P. G. LA CHESNAIS.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Bon nombre d'officiers et de savant japonais ont parfait en Allemagne leur éducation militaire et scientifique, et il est dans la logique psychologique que leur vision des choses actuelles soit autre que s'ils avaient été envoyés à Paris au lieu de Berlin. Un universitaire japonais, dans l'*Information d'Extrême-Orient*, remet au point leur jugement, en ce qu'il peut avoir d'erroné touchant les qualités de l'armée française :

Contre les armées allemandes, dressées d'après le système d'une caste militaire, les armées républicaines ont remporté la victoire ou, du moins, ne se sont pas laissé vaincre. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire qu'une armée républicaine est fatalement une armée faible ? Or, si nous exceptons les opérations du premier mois de la guerre, nous voyons, au cours de trois années, les armées allemandes obligées à reculer pas à pas devant les armées françaises, dont il est impossible de ne pas admirer la bravoure; le Kronprinz n'a-t-il pas rendu lui-même hommage à la vaillance française ? Qu'on se rappelle les éloges de l'empereur Guillaume au commandant du fort de Vaux. Aussi est-il surprenant qu'on trouve encore chez nous des militaires, des esprits cultivés, qui persistent à témoigner quelque dédain à la France. Négligeant pour le moment les critiques adressées à sa diplomatie, nous nous bornerons à examiner celles qui ont trait à son armée.

Il a été publié, dans le numéro de février dernier de la revue *Dai Nippon*, un article intitulé : « Les conséquences du mauvais traitement des soldats par un général. » Après avoir parlé des « très médiocres qualités des armées françaises », l'auteur écrit : « Il semble que si les Français l'ont échappé belle à la bataille de la Marne, ils le doivent à la Providence; c'est grâce aux erreurs commises par leur ennemis qu'ils ont pu rétablir une situation très compromise. » Ainsi, d'après ce critique, ce n'est pas la valeur des hommes qui a vaincu à la Marne; la victoire n'a été que le fait de la Providence et ni la valeur de Joffre et de Galliéni, ni la bravoure des soldats français ne méritent considération. Une critique qui fait ainsi intervenir directement la Providence paraîtrait bien ridicule aux Français, qui ne sont pas tous des chrétiens enthousiastes. Si les officiers allemands

étaient en réalité aussi distingués que le veut l'auteur de cette critique, il serait incompréhensible qu'ils aient commis à la Marne des fautes irréparables après avoir poursuivi sans répit les armées françaises. Et si, d'autre part, les officiers et les soldats français étaient dépourvus de toute valeur, comment eussent-ils pu, dans la situation où ils se trouvaient, imaginer et réaliser, si vite et si bien, le merveilleux mouvement stratégique qui décida alors de la victoire? C'était un mois après l'ouverture des hostilités : si l'on prétend que l'Allemagne a été forte jusqu'à cette bataille et qu'elle ne l'a plus été pendant les trois années qui ont suivi, cela revient à dire que la préparation de ses armées, préparation à laquelle elle a travaillé plus de quarante années, n'a produit son effet que pendant le premier mois de la guerre. Au début, les armées françaises se sont trouvées surprises par le passage des armées allemandes à travers le territoire belge, en violation du droit. Mais la surprise ne dura qu'un mois, et, depuis, grâce à une stratégie admirable, à la bravoure des soldats et à un merveilleux effort d'application scientifique, elles ont réussi à repousser la masse énorme de leurs ennemis. Ma façon de juger paraît-elle déraisonnable, et semble-t-il qu'il y ait plus de raison dans la critique que j'ai citée plus haut?

Parmi les esprits cultivés du Japon, il en est aussi qui jugent avec quelque dédain les armées françaises. Maintenant, cependant, la vaillance des troupes françaises est un objet d'admiration pour la plupart d'entre eux, pour ceux qui ne savent pas dissimuler leurs sentiments, sans parler de ceux qui tiennent à conserver une discrétion diplomatique. En voici un exemple frappant. Dans la revue *Nippon oyobi Nipponjin* de décembre dernier, a paru un article intitulé : « Le Japon est une des cinq grandes puissances », où l'on trouve les phrases suivantes : « Quant aux Français, ils l'emporteront sur les Allemands s'ils se trouvent en nombre égal ;il semble que les Allemands s'efforcent d'éviter la bataille rangée avec les Français. Il est vrai que la population française est actuellement de beaucoup inférieure, proportionnellement, à ce qu'elle était au temps de Napoléon Ier ; mais la France n'est inférieure à aucune autre puissance sous le rapport du patriotisme et de la bravoure, pas plus qu'en ce qui concerne la tactique, la stratégie et l'utilisation des ressources économiques et scientifiques en temps de guerre. C'est la preuve qu'elle est une des grandes puis, sances du monde. »

Voilà une appréciation parfaitement juste. Elle doit être, à mon avis celle de tous ceux qui veulent et savent voir. Si nos alliés avaient le malheur d'être vaincus, nous devrions leur témoigner notre sympathie ; victorieux, ils recevront, avec nos éloges, les témoignages de notre amitié très intime. Ainsi le veut l'âme japonaise, qui se fonde sur les principes de justice et d'humanité.

LA PRESSE ENNEMIE. — Les courants d'opinion si divers dans l'empire austro-hongrois nous amènent à classer dans la « presse ennemie » certains journaux autrichiens tout près de l'Entente et combattant avec elle. Tel le *Slovenetz*, de Ljoubljana, qui expose ainsi la question du rapprochement yougoslave avec les Italiens :

Le Ministre des Affaires étrangères italien a créé une section particulière, ayant pour but d'entreprendre dans les pays austro-hongrois et dans l'armée commune une propagande en faveur de l'Entente. Seidler, dans son dernier discours au Parlement, a déclaré que ces projets sont bien connus du gouvernement autrichien, qui a pris toutes les mesures nécessaires. Ces mesures ne peuvent naturellement pas être divulguées. En même temps, les journaux allemands commençaient à attirer l'attention des Yougoslaves sur les buts impérialistes italiens et se mettaient subitement à se montrer pleins de sollicitude pour notre pays qui, disent-ils, se trouve menacé par le péril italien. Avec un amour tout particulier pour notre peuple, amour tout nouveau pour nous, ils nous donnent une fois de plus le conseil de nous méfier de nos voisins italiens et publient les paragraphes du traité de Londres relatifs à notre territoire...

Par la publication de ce traité, l'ultra-nationaliste *Gratzer Tagblatt* même a voulu nous donner des leçons de politique — une tâche vraiment inutile. Inutile par cela même que l'étiquette de tout conseil venant d'un nationaliste allemand constitue déjà pour nous la meilleure raison de ne pas suivre ce conseil. Dans ce cas, la bienveillance inopportune allemande a été superflue, car la partie en question du traité de Londres ne nous dit rien que nous ne sachions déjà auparavant et parce que, sans aucune protection allemande, nous avons su nous orienter justement au point de vue politique. Il ne faut pas que le gouvernement viennois et les journaux allemands se cassent la tête pour savoir comment enrayer la propagande italienne. Ce serait pour eux un souci plus important que de penser comment remanier le système d'Etat composé de violences et d'injustices, et qui vient renforcer l'efficacité de cette propagande qu'ils combattent.

La dernière phase décisive de ce développement a commencé avec la révolution russe. Ce mouvement impétueux n'a pas seulement changé la physionomie de l'empire russe, mais il a offert également au monde une idée de salut. On a proclamé le principe d'une paix sans annexions ni contributions, et ce principe a été appuyé par la plus grande force morale, le Saint-Siège, et par la plus grande force politique, le président des Etats-Unis. A ce principe est venu se joindre encore le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Ainsi la guerre fut condamnée au moins en théorie, de même que tous les impérialismes italiens ou allemands.

(*Supprimé par la Censure française.*)

L'ancien traité de Londres a été effectivement, sous la pression de la Serbie et de l'Entente, quelque peu modifié. L'Italie a réduit quelque peu ses frontières, mais les frontières qu'elle s'est tracées pour l'avenir entrent toujours dans notre organisme vivant. A cet égard il ne doit subsister aucun doute en ce qui concerne nos rapports envers elle ; aucune raison pourrait nous contraindre à laisser notre organisme national et notre pays se diviser en deux parties ; seule la force pourra s'emparer du territoire sur lequel nous vivons. L'Italie n'a plus de raisons pour employer la force (*Supprimé par la Censure française*).

L'Italie peut traiter avec Pachitch ; c'est compréhensible et c'est nécessaire, car enfin une entente entre l'Italie et les Yougoslaves doit intervenir. Un fait cependant existe : à savoir que personne n'a le droit de trafiquer de notre pays. De même que nous avons combattu et comme nous combattons

la tendance de l'annexion de la Serbie par la monarchie, — car nous considérons le règlement de la question serbe comme appartenant exclusivement au peuple serbe lui-même, — de même nous ne reconnaissons à personne le droit de décider du sort de notre tribu qui est une partie intégrante du peuple yougoslave. Les traités conclus à notre détriment et sans notre consentement n'ont aucune valeur, quel que soit le lieu où ils ont été conclus et les personnes qui les ont signés. Jadis, avant que l'Italie eût commencé la guerre, on a offert une partie de notre pays comme rançon de la neutralité. Depuis, l'ouragan de la guerre a modifié les conceptions et, jusqu'à présent, c'est l'unique grand profit apporté à l'Europe par les événements des dernières quatre années. (*Supprimé par la Censure française*).

— Au cours de cette guerre, les Turcs ont dû céder amicalement des territoires aux Bulgares. Mais les voici qui réclament des compensations pour l'abandon que la Roumanie vient de faire à la Bulgarie de la Dobroudja, et la Bulgarie de se demander si la Turquie, son alliée, ne sera pas son ennemie demain.

La *Zaria* s'exprime ainsi :

Certains journaux ont mis en avant la discussion de la question de l'équilibre balkanique, ce qui nous oblige à parler de nouveau des futures relations de la Bulgarie avec l'empire turc allié. Laissons de côté le principe de l'équilibre balkanique ; il est trop vieux et trop compromis pour qu'on puisse le défendre sérieusement. N'est-ce pas en son nom que furent commis en 1913 les crimes les plus graves contre l'indépendance balkanique ? Ce qui nous intéresse avant tout, c'est de sauvegarder les rapports amicaux et alliés avec la Turquie. La presse bulgare ainsi que les hommes politiques de tous les partis n'ont pas manqué de souligner le désir sincère de la Bulgarie de vivre en amitié durable avec la Turquie. « Nous n'avons rien à demander à la Turquie, par suite rien ne nous empêche d'entretenir de bonnes relations avec elle. » C'est ainsi qu'on parle et qu'on écrit chez nous.

Il ne faut pas oublier cependant que l'amitié entre les hommes, de même qu'entre les Etats et les nations, n'est possible que si elle se base sur la réciprocité. Il est impossible d'être l'ami de quiconque ne vous traite pas en ami. Il s'agit donc de savoir si nos alliés d'aujourd'hui, les Turcs, partagent les mêmes bons sentiments que nous avons pour eux.

Nous comprenons leurs regrets pour les provinces européennes perdues, mais le bon sens doit être plus fort que tous les sentiments. Cette perte est le résultat d'une loi naturelle. La Turquie n'a pas perdu tout ce qu'elle a eu à perdre, et si elle ne l'a pas fait, c'est grâce, sinon exclusivement, au moins en grande partie, à l'amitié bulgare. Il nous est facile de prouver ce que nous avançons et nous le ferons, le jour où tout pourra être dit aux amis comme aux ennemis.

Les Balkans doivent garder leur indépendance. Les événements de 1912 et de 1913 sont une bonne leçon. Les premiers pionniers de cette indépendance et ceux qui ont le plus d'intérêt doivent et peuvent être la Bulgarie et la Turquie. De la Turquie il dépend qu'il en soit ainsi. L'équilibre des

Balkans est en contradiction avec le principe des nationalités. Il n'y a que les ennemis de la Bulgarie qui puissent parler d'un équilibre.

Nous croyons que la Turquie n'est pas et ne sera pas notre ennemie, parce que c'est dans ses intérêts bien compris de ne pas l'être. Nous croyons que cette polémique dans les journaux est l'œuvre de personnes irresponsables.

LA PRESSE NEUTRE. — Etant donné que le gouvernement français d'alors (mars 1917) n'a su ou pu tirer avantage de la lettre écrite par l'empereur-roi Charles à son beau-frère le prince Sixte de Bourbon, ce n'est guère qu'une fois les hostilités terminées qu'on pourra porter un jugement net sur la politique indiscrète de M. Clemenceau. M. William Martin, dévoué de toute son âme à la cause des Alliés, n'est pas sans blâmer dès maintenant notre Premier, dans un article du *Journal de Genève*, qu'il intitule : « Le secret de l'empereur ».

...Au printemps de l'année dernière, le gouvernement allemand a pris l'initiative d'une double conversation secrète avec Londres et Paris. Ces pourparlers n'eurent aucun résultat. Peu après, M. Ribot y fit dans un discours public, et pour des motifs de politique intérieure, une allusion transparente. Il en est résulté, au point de vue intérieur, la chute de M. Ribot, à la suite du comité secret de juin, et, au point de vue international, le discours que Guillaume II prononça à Sofia et où il parla de la « scélératesse » des Alliés.

M. Clemenceau, qui n'avait pas été complètement étranger à la manœuvre de M. Ribot, paraissait à l'abri d'une semblable aventure. Le comte Czernin riposta cependant et chercha à mettre le président du conseil dans une fâcheuse position. La polémique internationale qui en est résultée entre les deux hommes d'Etat a tourné, on peut le dire à la confusion de l'Autrichien qui en avait été l'initiateur. Mais M. Clemenceau n'a pas résisté au désir d'apporter à son tour une sensation plus forte que toute les précédentes, en révélant l'existence d'une lettre autographe où l'empereur Charles parle des « justes revendications » de la France sur l'Alsace-Lorraine.

Nous avons dit assez souvent notre sentiment sur la diplomatie secrète pour n'être pas suspect de tendresse envers ses procédés. Mais il n'est pas possible, dans l'état actuel de l'Europe, et il sera toujours difficile de s'en passer complètement. Les gouvernements renonceraient à voir clair, s'ils n'acceptaient aucune information sur les sentiments de leurs ennemis. La paix, si elle doit jamais se rétablir, sera nécessairement précédée de négociations et ces pourparlers commenceront par un amorçage. M. Clemenceau, grand pourfendeur des négociations secrètes et des relations avec l'ennemi, n'a pu se soustraire complètement à cette évidence.

Il y a des règles à ce jeu-là, comme à tout autre, et l'on ne se défend pas d'un certain malaise à les voir violer. Il est permis de se demander si, en dépit des apparences, la diplomatie au son du tambour ne comporte pas plus encore de dangers que d'avantages. Il y a, dans ce domaine, trop d'éléments qui échappent au jugement public, trop de considérations insaisissables pour qu'il soit possible de porter un jugement définitif. Tout ce

qu'on peut dire, c'est qu'on ne voit pas l'opportunité actuelle qu'il y avait à livrer à la publicité une lettre privée et confidentielle d'un homme à un autre homme, quel avantage il y avait à rompre, dans ce cas-là, la présomption de bonne foi qui couvre toujours des relations de ce genre, à découvrir aussi brutalement l'empereur Charles vis-à-vis de l'Allemagne.

...Que, après une période de coquetteries, d'amerçages et de rapprochements, les relations entre l'Autriche-Hongrie et les Alliés se soient sensiblement refroidies depuis quelques mois, surtout depuis l'affaire de Caporetto, c'est l'évidence même. Le but que l'Allemagne poursuivait, en poussant l'Autriche dans les plaines vénitiennes, a été atteint. Mais il n'a peut-être été atteint que par une coïncidence. La véritable raison est ailleurs. Elle est dans la disparition de la Russie, qui a remis entre les mains de l'Allemagne le sort de l'est européen.

Dès lors, l'Autriche-Hongrie s'est trouvée prise dans un dilemme : poursuivre sa politique propre, au risque de n'avoir aucune part au règlement des problèmes orientaux, ou se mettre dans les mains de l'Allemagne pour récolter avec elle. C'est ce dernier parti qu'a choisi le comte Czernin, et cela explique la volte-face apparente de sa politique. Pour l'Autriche, comme pour tout le monde, la chemise est plus près du corps que la veste, et l'on peut être certain que l'empereur Charles s'intéresse davantage au sort de la Pologne qu'à celui de l'Alsace-Lorraine.

Aussi longtemps que la Russie est restée une puissance véritable, la diplomatie viennoise a cherché à acheter le concours des Alliés pour le règlement de la question polonaise. Aujourd'hui que l'Allemagne, à vues humaines, aura seule son mot à dire pour le sort futur du peuple polonais, les hommes d'Etat austro-hongrois sont redevenus, vis-à-vis d'elle, de très petits garçons.

Là est l'explication de la lettre de l'empereur, il y a une année, et du discours récent du comte Czernin. Les Alliés nous semblent se faire des illusions s'ils croient obtenir de Charles Ier en ce moment un désaveu du comte Czernin, car l'empereur ne pourrait se séparer de son ministre qu'en renonçant à tous ses espoirs polonais. Quelles compensations les Alliés ont-ils à lui offrir pour un pareil sacrifice?

Le résultat de la manœuvre de M. Clemenceau nous paraît donc devoir être plutôt l'inverse. L'empereur abandonnera l'Alsace-Lorraine pour sauver la Pologne. Il se dédira, mais il restera suspect aux Allemands et sa position morale, son influence et son prestige au sein de la coalition germanique en seront atteints. Comment espérer que Charles Ier, dont les intentions sont si bonnes et le jugement si sain comme le prouve la révélation même de M. Clemenceau, parvienne à se libérer de l'Allemagne, si les Alliés repoussent chacun de ses efforts et s'ils livrent des armes aux pangermanistes contre lui?

Nous souhaitons que les Alliés soient assez victorieux pour n'avoir jamais besoin du contrepoids que pouvait représenter contre l'Allemagne, dans la coalition centrale, l'influence de l'empereur Charles. Nous souhaitons qu'ils ne paient pas trop cher le plaisir assez vain d'avoir un garant de plus pour les prétentions françaises sur l'Alsace-Lorraine, nous souhaitons enfin qu'ils n'aient jamais à se repentir d'avoir préféré la diplomatie officielle de

Vienne « au secret » de l'empereur qui a, plus d'une fois déjà, notamment en Roumanie, joué au profit des justes causes.

Le comte Czernin a été démissionné, cependant, et l'empereur Charles ne me paraît pas devoir, de ce fait, renoncer à ses espoirs polonais. M. Clemenceau doit être satisfait. Nous n'avons peut-être pas sujet de l'être tout autant.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Les Ballons du Siège de Paris. — C'est, est-il besoin de le noter? de 1870 qu'il s'agit, car le « siège» actuel de la capitale, inauguré par les bombardements à longue distance, n'est qu'un procédé illusoire d'intimidation. Mais, du 26 septembre 1870 au 30 janvier 1871, Paris se vit véritablement séparé du reste du monde et le Gouvernement de la Défense Nationale n'eut, pour communiquer avec les autorités et les armées de l'extérieur, — surtout après que les Prussiens détruisirent le câble, immergé dans la Seine, qui reliait Paris à Rouen — qu'un moyen possible : les ballons. On l'employa donc et voici comment.

Sur la butte Montmartre se trouvait le *Neptune,* un vieil aérostat dont les ascensions se succédaient sans relâche afin de surveiller les travaux d'approche des lignes prussiennes. Ce fut lui qui, le premier, s'en fut donner au loin des nouvelles de la cité investie. Il s'éleva de la sainte colline le 20 septembre, emportant avec soi 100 kilogrammes de correspondances. Le lendemain, du même point, on eut l'idée de faire partir trois petits ballons accouplés. Leur principal chargement consistait en proclamations, rédigées en allemand, et destinées à être jetées dans les lignes ennemies. Cette tradition, continuée par les Japonais, a trouvé, dans la guerre actuelle, sa pleine application et, — la déroute italienne en témoigne, — toute son efficacité.

Les cinq premiers ballons lancés échappèrent à l'ennemi. Mais les deux suivants tombèrent entre les mains des Boches, qui, n'ayant pas prévu cette façon de leur brûler la politesse, s'en montrèrent fort courroucés. Bismarck déclara d'abord que les aéronautes seraient, comme de simples espions, fusillés. On se contenta de les incarcérer dans une forteresse. En moins d'un demi-siècle, la *Kultur* a fait de tels progrès que c'est le camp de représailles qui atteint, en Germanie, les aviateurs britanniques coupables d'avoir, par-dessus les lignes ennemies, jeté de la propagande. Or, voyez comment l'on agissait en 1794, à l'époque de la guerre en dentelles !

La *Lettre-Journal de Paris* nous conte, en effet, que cette année-là les aérostiers qui se trouvaient devant Mayence reçurent l'ordre de

faire une reconnaissance. Le vent était si violent que l'esquif fut rabattu au sol, sans que l'adversaire, toutefois, crût devoir ouvrir le feu. Un général ennemi s'avança au devant du commandant français, lui demanda en grâce de faire descendre le brave officier, que l'orage allait anéantir, car il ne fallait point qu'il fût victime « *d'un accident étranger à la guerre* » ! Où sont les gaz asphyxiants et si Louis Blanc avait, dès l'Année Terrible, défini les Boches : « *des Mohicans sortis de l'Ecole Polytechnique* », que dire, qui ne soit pas banal, de leur présente sauvagerie ?

L'espace occupé par l'armée assiégeante augmentant de plus en plus et celle-ci tirant sur les ballons avec des fusils de rempart et une sorte de canon allongé, monté sur un chariot — pauvre ancêtre des *Archies*, — force fut bien, malgré le péril, de ne faire de départs que pendant la nuit.

C'était de la Villette, des gares de l'Est, du Nord ou d'Orléans, que les nefs aériennes prenaient l'essor. Des témoins de ces ascensions nous les ont dépeintes. L'immense masse sphérique, de percaline huilée et vernie, se balançait dans une nuit que, çà et là, tachaient des falots et que, brusquement, coupait un rayon électrique. Ceux qui partaient — marins, officiers, agents de l'Etat — étaient là, entourés d'amis dissimulant mal leur émotion. Les derniers ustensiles, les pigeons, dépêches, vivres — qu'il arriva d'oublier — arrivaient lentement. Enfin, les aéronautes, avec, tels des mineurs, une lampe électrique à la ceinture, prenaient place dans la nacelle. Parfois, un matelot offrait un bouquet. Puis, malgré le froid cinglant et la neige en rafale, la masse bondissait et disparaissait dans la nuit. Et ce fut, sans doute, un tragique spectacle que celui des derniers départs, au vif du bombardement, quand l'éclair des engins de Krupp tonnait sur le Muséum et le Panthéon...

Ils portaient, ces messagers de l'air, des noms glorieux, évocateurs. Il y avait l'*Armand-Barbès*, le *Washington*, le *Louis-Blanc*, le *Godefroy-Cavaignac*, le *Guillaume-Tell*, le *Franklin*, le *Jean-Bart*. Il y avait aussi le *Général-Faidherbe*, la *Ville-de-Châteaudun*, le *Général-Chanzy*, le *Général-Uhlrich*. Deux d'entre eux méritent une mention spéciale : l'*Union-des-Peuples* et le *Monde*. Ces deux grands aérostats avaient, en effet, été construits par souscription publique et il s'était formé, en décembre, une « *Compagnie des Nouvelles Montgolfières* », qui devait assurer un départ quotidien.

La population parisienne, sachant que beaucoup de ces nefs tombaient loin du but et qu'il fallait parfois, à un passager atterrissant en Belgique, un long détour pour rejoindre Gambetta, eût voulu disposer de dirigeables. Un moment la chose parut entrer en voie de réalisation. Le gouvernement avait ouvert un crédit de 40.000 francs

pour stimuler les inventeurs. Les expériences de Dupuy de Lôme avaient donné de l'espoir. En janvier 1871, celles du vice-amiral Cabrousse passionnèrent l'opinion, car l'appareil à hélice imaginé par l'auteur de l'affût spécial pour pièces de gros calibre était une chose de génie. Il fut, cependant, rejeté dans l'ombre, lorsqu'un constructeur, devançant l'avenir, préconisa le dirigeable pisciforme. Une exposition avait, d'ailleurs, été ouverte au Grand-Hôtel, pour mettre sous les yeux du public toutes ces tentatives. Elle ne donna, malheureusement, pas plus de résultats que les nombreuses communications adressées à l'Académie des Sciences, et qui dorment encore dans ses Archives, tel un vulgaire Ministère des Inventions. Et, déjà, les fous — ou les humoristes — faisaient des leurs, s'il est vrai qu'un inconnu, s'inspirant, sans doute, de la vision biblique, écrivit à l'Institut pour lui proposer de faire enlever les aérostats par... des aigles ayant au-dessus d'eux de la chair fraîche!

Mais il fallait aussi que les départements pussent correspondre avec Paris. Ici, le système des ballons étant inadéquat, l'on eut recours à ces admirables pigeons-voyageurs, qui, aujourd'hui, de leurs ailes blanches ou mauves, rendent tant de services sur le front. Ces messagers aériens n'eussent, toutefois, pu assurer que des communications fort restreintes sans l'heureuse découverte du photographe Dagron. Celui-ci était parti à bord du *Niepce*, le 12 novembre 1870, avec quatre autres personnes, emportant avec lui les appareils nécessaires à la photo-microscopie. Le *Niepce* voyageait de concert avec un autre esquif, le *Daguerre*, qui fut abattu à la traversée des lignes prussiennes, cependant que son compagnon de route atterrissait près de Vitry-le-François et que ses passagers, à la faveur d'un déguisement rapide, échappaient aux Boches aussitôt survenus et atteignaient, le 21 novembre, Tours avec leur matériel sauvé et après d'invraisemblables péripéties.

La Délégation, il est vrai, avait déjà eu l'idée de réduire les dépêches par la photographie, mais sur papier ordinaire, lequel pesait trop. Ce procédé fut donc abandonné pour la photo-microscopie sur pellicule de Dargon, qui, outre son immense légèreté, permettait de ne poser que deux minutes. Sans entrer ici dans des détails techniques oiseux, rappelons que chaque pellicule contenait en moyenne 3000 dépêches, et que chaque pigeon pouvait emporter 18 pellicules, pesant ensemble *moins d'un gramme* et qui, roulées dans un tuyau de plumes, étaient attachées à la queue de la vaillante petite bête. Paris eût manqué de correspondants avant de manquer de messagers...

Aussi est-ce avec raison que Bartholdi, sur le monument de la Porte des Ternes, a fait figurer des pigeons. Ayant été à la peine, il fallait qu'ils fussent à l'honneur. Les Parisiens les chérissaient, ces

courriers ailés, dont la venue était peut-être l'attente éternelle réalisée. Mais, hélas! ils n'apportaient, le plus souvent, que mauvaises nouvelles : Metz succombant, Chanzy battu, Dijon ne pouvant tenir, Faidherbe reculant! Parfois, un rayon traversait le cauchemar. Avec quel soin fut soigné le messager qui annonça à la ville dolente la reprise d'Orléans et la victoire de Coulmiers! Le quartier d'attache de ces facteurs de l'air était au Boulevard Montparnasse. Les meilleurs d'entre eux valaient jusqu'à 3000 francs : prix non dépassé aujourd'hui (1). Les plus rapides avaient leur nom. On les appelait *Gambetta*, *Excelsior*, *Vermouth*, *Fille de l'Air*. Le 1er janvier 1871, Paul de Saint-Victor leur dédia une page enflammée, à ces *Pigeons de la Républiqne* : « *Ils sont les colombes de cette Arche immense, battue par des flots de sang et de feu... Paris devrait recueillir les couvées de leur colombier, les abriter, les nourrir sous le toit d'un ses temples. Leur race avait la tradition poétique de ce grand siège, unique dans l'Histoire...* »

Nous avons, en ces années tragiques qui ne sont point encore révolues, vécu tant de jours inoubliables, que de tels souvenirs nous laissent froids. Quand nous redisons à un jeune Français de 18 ans, aujourd'hui, l'épopée des ballons du siège de Paris et que le dernier qui quitta la capitale — le *Richard-Wallace*, ainsi dénommé en l'honneur du philanthrope, dénomination donnée aussi aux deux seules plantes du Muséum échappées aux obus — le fit à la date du 31 janvier, la correspondance s'étant réalisée désormais par l'intermédiaire du quartier général prussien — *et par lettres non cachetées*, — il ne nous écoute plus. Cela, c'est de l'histoire trop ancienne. Dans sa tête vibre la chanson de l'as, qu'il rêve d'être bientôt, et elle l'empêche de suivre...

C. PITOLLET.

LA VIE ANECDOTIQUE

Gratis. — Anandrynes bulgares. — Testament bizarre. — Petites annonces.

On sait qu'avant la bataille Hindenburg a coutume de prier, affirmant que Dieu ne veut rien faire **gratis** et que si l'on souhaite son aide, il faut le payer d'avance.

Ce trait mystico-financier qui peint la mentalité des sphères dirigeantes de l'Allemagne rappelle une anecdote qui caractérise à mer-

(1) Dans un article sur les pigeons au service l'*A. E. F* (*War birds safe when gas comes*, dans « *The Stars and Stripes* » du 15 mars dernier, p. 5), M. Hebert Corey dit qu'au début de la déclaration de guerre avec l'Allemagne, on paya, en Amérique, jusqu'à 300 dollars la paire « *for pedigreed and tested birds* ». — Rappelons, sur le rôle des pigeons dans la guerre de 1870-71, un article curieux de l'*Allgemeine Militaer-Zeitung* du 7 novembre 1895 : *Les pigeons militaires en 1870*.

veille la bizarrerie et la modestie du grand homme et du rare écrivain que fut l'auteur de *Gulliver*. On la trouvera dans Pope qui raconte en ces termes une visite qu'il fit, avec Gay, au docteur Swift, doyen de Saint-Patrice :

Nous le trouvâmes assis devant une table, la tête appuyée sur sa main. En nous voyant il s'écria : — Quoi ! c'est vous ! Que signifie cette visite? Comment avez-vous eu le courage de déserter la société des grands Seigneurs pour venir chez un pauvre doyen?

— Parce que nous préférons la vôtre à celle des plus grands Seigneurs de l'Angleterre.

— Si je ne vous connaissais pas, j'aurais été la dupe de ce compliment ; mais puisque vous êtes ici, je dois vous donner à souper.

— Nous avons soupé.

— Quoi ! déjà ! Cela me paraît fort étrange : à peine est-il huit heures ! Si vous n'aviez pas eu cette précaution, j'aurais été obligé de vous donner quelque chose à manger. Voyons, quel souper vous aurais-je servi ? Deux homards, deux shellings ; une tourte, un shelling. Quoique vous ayez soupé de bonne heure, pour m'épargner la dépense d'un repas, vous ne refuserez pas de boire un verre de bière avec moi ?

— Nous préférons causer avec vous.

— Sans doute vous auriez bu si vous aviez mangé?

— Oui !

— Par conséquent une bouteille de porter deux shellings. Deux et deux font quatre et un font cinq. Tenez, Pope, voilà une demi-couronne pour vous et une autre pour Gay. Prenez ! Prenez ! Je ne veux pas que l'on vienne s'ennuyer chez moi *gratis*.

§

Il s'est fondé récemment en Bulgarie une société ou plutôt une secte où il n'entre que des femmes et surtout des filles qui jurent de ne point se marier, de ne jamais avoir commerce avec un homme et surtout de n'avoir jamais d'enfants tout particulièrement du sexe mâle. C'est, paraît-il, en haine de la guerre qu'a été fondée cette secte d'**Anandrynes bulgares**.

La Bulgarie, comme on voit, n'est pas seulement le pays des Bougres, il est encore celui des Bougresses, et ce détail d'histoire contemporaine évoque le trait suivant d'un caractère extraordinaire et unique qui a été rapporté par un journal anglais en 1788.

A Bagborough, petite ville du Sommersetshire, on enterra le 10 juin une dame âgée de 83 ans qui, par haine pour notre sexe, et pour imposer silence à la calomnie qui accuse les femmes d'un penchant violent pour les hommes, avait pris le parti de passer toute sa vie dans le célibat.

Elle se nommait Jane Keene ; aimable d'ailleurs, douce, complaisante à l'égard des hommes mariés, mais de l'humeur la plus farouche avec les jeunes gens, surtout avec ceux qu'elle soupçonnait d'en

vouloir à sa liberté; elle les évitait et prenait la fuite dès qu'elle en apercevait un.

Par son testament elle laissa tout son bien, qui était considérable, à ses nièces et à ses cousines, à l'exclusion entière de tous ses parents du sexe viril. Elle avait légué cent livres sterling à quatre hommes de l'âge de quarante ans, quels qu'ils fussent, pour porter son corps au cimetière; mais à condition qu'ils assurassent par serment n'avoir jamais eu de commerce avec aucune femme. Il ne se trouva personne qui put remplir cette condition, de sorte que son cercueil fut porté par des filles. Le motif d'une disposition si bizarre était, paraît-il, de faire voir aux hommes que la disproportion du penchant des deux sexes aux plaisirs de l'amour est aux moins de 40 à 80.

Par un autre article, elle ordonnait qu'on ne chantât que des hymnes de joie à ses funérailles, qu'on donnât un festin à tous ceux qui y assisteraient, et que six filles vierges dansassent sur sa fosse, aussitôt qu'elle serait fermée. Vierges ou non, six filles de quinze ans qui passèrent pour telles y dansèrent, et l'on assure que sur plus de deux mille personnes qui assistèrent à cette cérémonie, il n'y en eut pas une seule qui ne fût ivre au retour.

Il y a beaucoup d'apparence que Miss Jane Keene ignorait l'histoire de cette vestale qui, au risque d'être châtiée rigoureusement, comme elle le fut en effet, ne put 'empêcher un jour de s'écrier avec transport :

Felices nuptæ, moriar nubere dulce est !

Quant aux dames de Sofia, nos contemporaines, elles ont pris le parti de laisser désormais s'éteindre une race qui, par ses excès durant cette guerre, a démérité de vivre. *La crainte des armées de l'Entente est le commencement de Sofia, la Sagesse.*

§

Un autre **testament bizarre** est celui-ci, qui força un héritier, qui n'aimait que médiocrement la Finance, à fréquenter assidûment la Bourse.

En 1776, il mourut à Londres un particulier qui avait amassé dans le commerce une fortune de 60.000 livres sterling, soit un million et demi de francs.

Il avait fait un de ses cousins, qui n'était point négociant, son légataire universel, avec cette singulière clause, qu'il serait obligé de se rendre tous les jours au Stock Exchange et d'y rester depuis deux heures jusqu'à trois. Ni le temps ni ses affaires ne devaient l'empêcher de s'acquitter de ce devoir, et il n'en était dispensé qu'en cas de maladie seulement. Sans cette dernière circonstance bien prouvée, était-il dit dans le testament, il perdrait toute la fortune de son parent, et s'il omettait un seul jour de remplir son engagement, certaines

fondations pieuses que l'on nommait auraient le droit de se mettre en possession de l'héritage. Le bon homme voulait par là rendre une espèce d'hommage au Stock-Exchange où il avait amassé toute sa fortune. Mais cette fortune du défunt fit un esclave de son héritier. Ce n'était jamais que le dimanche qu'il pouvait s'éloigner de Londres, le Stock Exchange étant fermé ce jour-là. Cet homme manifestait un mécontentement extrême, il ne pouvait pas même faire le plus petit voyage, il lui fallait constamment arranger toutes ses affaires et ses visites de manière à ne point manquer l'heure de la Bourse. Il demeurait dans la partie ouest de Londres, c'est-à dire à une lieue du Stock-Exchange où, après avoir journellement passé une heure sans parler à personne, il remontait dans sa voiture et partait. Les fondations pieuses, intéressées à son exactitude, le faisaient observer de très près.

§

Les journaux italiens qui parviennent maintenant en France ont des blancs à tous les endroits où ils avaient des annonces. C'est que l'espionnage allemand se servait activement de ces annonces pour communiquer avec ses agents situés en Suisse, en France ou ailleurs. Désormais tout journal sortant de l'Italie doit être sans annonces, ce qui laisse dans ces feuilles des blancs considérables.

Supprimées pour l'Etranger, en Italie, les **petites annonces** sont bien réduites chez nous depuis que les journaux ont moins de pages.

Cette mode des petites annonces, qui avait pris un grand développement durant les quinze dernières années avant la guerre, paraît originaire d'Angleterre.

On n'a qu'à feuilleter les journaux anglais du commencement du siècle dernier pour voir que nos Alliés usaient depuis longtemps déjà de ce moyen de correspondance.

Au reste, on trouvait souvent dans les gazettes anglaises de cette époque des annonces extraordinaires. Les unes faisaient savoir par cette voie qu'ils avaient le dessein de se marier et quelles qualités ils désiraient rencontrer dans les personnes à qui leurs propositions conviendraient, d'autres, qu'ils avaient fait choix de telle jeune personne qu'ils avaient vue quelque part, et de qui ils comptaient avoir été remarqués.

On put lire en 1810, dans la *London Chronicle*, l'annonce suivante :

Le jeune homme qui fut remarqué le 3 de ce mois à l'Oratorio, par une miss habillée, etc... n'est point marié, et ses vœux seraient comblés si cette aimable personne daignait lui faire savoir par un mot d'écrit adressé... etc... en quel lieu et quand il pourra avoir l'honneur de lui présenter ses hommages.

Un vieil officier fit insérer dans le *Ledger* l'avis suivant :

Un militaire déjà d'un certain âge, mais qui a un haut grade dans l'armée, et un revenu considérable, a résolu de prendre une femme qui le débarrasse de tous les soins domestiques, et l'aide à passer agréablement le reste de ses jours.

Comme c'est principalement dans cette vue qu'il se marie et qu'il veut se mettre à l'abri de toute crainte, il avertit les jeunes personnes qui ambitionneraient l'honneur de devenir sa veuve qu'elles peuvent se dispenser de se mettre sur les rangs; il préfère une femme d'un âge moyen, dont la figure soit avenante, qui plaise surtout par ses manières, qui ait des sentiments, de la douceur dans le caractère, de l'éducation et autant d'attraits et de charme qu'il en faut pour entretenir dans un vieillard la chaleur nécessaire aux ressorts de la santé.

Une jeune dame, qui se proposait d'aller passer l'hiver dans un pays étranger, fit insérer dans les gazettes l'avis suivant :

Une jeune lady, maîtresse de sa personne et partagée d'une fortune honnête, qui croit n'être pas désagréable et se flatte qu'elle ne l'est pas davantage aux yeux des autres, est dans la résolution d'aller passer l'hiver dans un pays étranger. Elle serait charmée que quelque jeune homme d'une famille honnête et d'une société agréable voulût être son compagnon de voyage.

Elle n'a point d'engagement de cœur et elle souhaite que celui qui se proposera soit aussi libre qu'elle, afin que rien n'empêche une union plus intime de succéder à cette première liaison. La réponse est attendue sous quinze jours. On compte que le secret sera gardé jusqu'à ce que tous les arrangements soient pris; l'indiscrétion ne resterait pas impunie. — N. B. Tous les frais du voyage seront faits par la lady.

Cette annonce avait parue dans le *London Chronicle* du 7 octobre 1814. On vit la réponse suivante dans celui du surlendemain :

Un homme entre deux âges, d'une assez bonne santé, offre ses services à la dame de qui est l'annonce insérée dans la gazette d'hier. Il a déjà voyagé, et il vit dans une parfaite indépendance. Si la dame en question croit qu'il puisse lui convenir, il est prêt à partir aussitôt qu'elle le désirera. Elle voudra bien lui faire savoir ses intentions en écrivant à l'adresse de A. Z. chez M. Sacy, libraire, etc.

Les journaux de Londres annoncèrent en 1800 qu'un Anglais se proposait de donner des leçons de rire à ses compatriotes des deux sexes. On ne sait pas s'il a fait fortune.

Un *loyal* cordonnier de Bristol fit annoncer, en 1794, qu'il avait l'honneur d'être *alarmiste*, qu'il avait résolu de ne pas faire de souliers pour les *républicains*, et qu'en conséquence il comptait avoir pour pratique *les « loyaux sujets » de Sa Majesté.*

Il était assez ordinaire chez les Anglais d'alors que l'enthousiasme religieux influât sur le choix des domestiques. L'avis suivant, inséré dans l'*Evening Post* de Cork, en 1803, offre l'exemple d'un zèle contraire et non moins singulier :

On demande un cuisinier, une femme de charge et une femme de chambre ; on désire qu'ils soient réellement déistes ; s'adresser chez l'imprimeur, etc.

Les Anglais, au reste, se servent depuis longtemps de la presse pour communiquer. En 1742, M. Wilson, de Glascow, et peut-être un ancêtre du président des Etats-Unis, voulant observer les astres, fit un jour insérer dans les gazettes qu'il priait ses concitoyens de faire éteindre le feu de toutes les cheminées, depuis 3 heures jusqu'au coucher du soleil, afin que les fumées ne rendissent pas son observation infructueuse. A l'heure marquée, les feux furent éteints et l'observateur put librement braquer sa lunette.

Voici un avertissement curieux et bizarre qu'on peut lire dans une feuille anglaise de 1811.

Je désire que personne ne fasse crédit à Marie Williams, ma femme, parce que je ne payerai point ses dettes. Signé, Thomas Williams.

On trouva le lendemain, dans le même journal, la note suivante :

Thomas Williams aurait pu s'épargner l'avertissement qu'il a fait imprimer hier ; il ne doit pas craindre qu'on me fasse crédit à cause de lui ; comme il ne paye pas ses propres dettes, personne ne comptera sur lui pour payer les miennes.

Il y a eu un Irlandais qui, en 1804, s'était fait une certaine réputation à Londres en mangeant un chien tout vif, et qui avait tiré des sommes considérables de cette espèce de spectacle.

En 1805, il publia qu'il mangerait un chat. Voici les termes de l'annonce :

L'Irlandais qui mangea l'an passé un chien vivant, aux applaudissements du public, s'engage à manger, le 15 avril, un chat d'un an, en commençant par la tête. Le spectacle est au lieu ordinaire.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

J.-W. Bienstock : *Raspoutine, la fin d'un régime* ; Albin Michel. 4 »

Yves Guyot : *Les garanties de la paix*. 1re partie : *Les leçons du passé* ; Alcan. 3 50

M. Jorga : *Histoire des relations entre la France et les Roumains*. Préface de M. Ch. Bémont ; Payot. 4 »

P.-G. La Chesnais : *La Question du plébiscite* (*Alsace-Lorraine*) ; Ligue républ. d'Alsace-Lorraine. 0 25

Pierre de Nolhac : *La Reine Marie-Antoinette* ; Nelson. 1 50

Philippe de Ségur : *Un aide de camp de Napoléon* ; Nelson. 1 50

Littérature

André Delemer : *Le Pèlerin mutilé; Vivre.* » »

Robert Scheffer : *Orient Royal.* Cinq ans à la Cour de Roumanie. Avant-Propos de J.-H. Rosny aîné; Edit. franç. illust. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Henry Barby : *Avec l'armée serbe;* Albin Michel. 4 »

Commandant Willy Breton : *La résurrection d'une armée;* Van Oest. 0 60

Paul Crokaert : *Le général Brialmont;* Van Oest. 0 60

Jules Destrée : *Figures italiennes d'aujourd'hui;* Van Oest. 3 50

Henri Guernut : *La ligue des droits de l'homme. La guerre et la paix;* Ligue des Droits de l'homme. 0 20

Joseph Joubert : *A travers les continents pendant la guerre;* Berger-Levrault. 4 »

P.-G. La Chesnais : *Parvus et le Parti socialiste danois;* Comité social pour la paix par le droit. 1 50

Général Malleterre : *Les campagnes de 1915.* Avec 28 cartes; Berger-Levrault. 4 »

V. G. Popovitch : *Le Monténégro pendant la grande guerre;* Lang et Blanchon. » »

José Ray : *Les Etapes de la délivrance.* Préface de Paul Margueritte; Imp. Pigelet, Orléans. 2 »

Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand. Publiés avec une préface par Louis-Paul Alaux; Payot. 4 »

Maurice Talmeyr : *Portraits de la belle France;* Perrin. 3 50

Francisque Vial : *Territoriaux de France;* Berger-Levrault. 0 90

Poésie

Adrien Bertrand : *Le Verger de Cypris;* Berger-Levrault. » »

Pierre de Bouchaud : *La France éternelle*; Grasset. 2 50

William Calmel : *Les nuits algériennes*; Imp. Algérienne, Alger. 0 95

Publications d'art

René Benjamin : *Un pauvre village de France.* Avec 20 bois en noir et en couleurs de Jean Perrier; L'Edition de Luxe. » »

Eugène Fromentin : *Les Maîtres d'autrefois*; Nelson. 1 50

Questions militaires

A. Zwendelaar : *Principe de guerre*; Van Oest. 1 »

Roman

René Benjamin : *Le Major Pipe et son père*; Fayard. 3 50

S. R. Crockett : *La Capote lilas.* Trad. de Valentine et Charlotte Desroyses; Nelson. 1 50

J. F. Fonson : *Le sergent Beulemans*; Renaissance du livre. 3 50

André Fontaine : *Mon filleul.* Avec 8 dessins de G. Jacobs; Berger-Levault. 0 90

Paul Roume : *Jeunes classes*; Berger-Levrault. 0 90

Horace Van Offel : *Le tatouage bleu*; Albin Michel. 4 50

Sciences

Stanislas Meunier : *La Géologie biologique.* Avec 20 gravures; Alcan. 5 50

Sociologie

Léon Deries : *La terre qui ne meurt pas*; Berger-Levrault. 0 90

Paul Mellottée : *Faisons une agriculture de guerre.* Préface de l'Intendant militaire Goudal; Mellottée. 1 »

Maurice de Périgny : *La république de Costa-Rica.* Préface de E. Martinenche. Avec 12 pl. et carte; Alcan. 5 »

A. Van Gennep : *Le mécanisme de l'organisation en France et en Allemagne*; Attinger. 1 25

Théâtre

O.-P. Gilbert : *La lumière entrevue,* pièce en 1 acte; Maison franç. art et édition. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France* : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les Ecrivains tués à l'ennemi. — L'affaire Lichnowsky. — Le Droit des nationalités. — Un poème de M. Nils Collett Vogt. — Charles II et le matelot. — Le Capitole est allemand. — Idée du tank au XVIIe siècle. — A propos des honoraires de médecins. — Un Prophète « scientist ». — Le Mouchoir. — Confort moderne dans le ciel. — Réflexions onomastiques. — Pour les aveugles de la guerre. — Germanophilie et Alliophilie. — Une anecdote de la famine de 1329. — Legs d'un Français à un musée de Berlin. — Nombres ronds et nombres trop précis. — L'arbre à soie. — Lesurques et Bolo. — Les séances littéraires de la Maison de Balzac.

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le mardi sept mai prochain, à dix-huit heures, au siège social.

§

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — René Latouche, né à Vierzon en 1888, collaborateur de l'*Hexagramme*, a été tué à l'ennemi.

François de la Tourrasse est mort des suites d'un accident d'avion. Collaborateur de l'*Intransigeant*, il avait adapté pour la scène française : *The land of promise* de W. Somerset Waughan.

§

L'affaire Lichnowsky.

Mon cher Directeur, dans le *Mercure* du 1er mars 1916, à propos d'un livre sur la guerre, *The Pentecost of Calamity*, dont l'auteur, M. Owen Wister, de Philadelphie, est très connu aux Etats-Unis, j'ai donné de cet ouvrage l'extrait suivant :

> Lorsque l'Ambassadeur d'Allemagne [le Prince Lichnowsky] quitta l'Angleterre sa suite le pria de ne pas être si découragé, la guerre n'étant pas sa faute ; mais il répondit avec une sincère tristesse : « Vous ne vous rendez pas compte ! Mon avenir est brisé. J'étais envoyé pour surveiller l'Angleterre et pour prévenir l'Empereur de l'instant auquel il fallait frapper. Les querelles intérieures semblaient rendre pour l'Angleterre une lutte impossible, et je dis à l'Empereur que l'instant était venu ! »

J'ai fait suivre cet extrait de cette observation :

> Si cette étonnante confession est authentique, elle mérite d'être connue.

Dans le numéro du *Mercure* du 16 juin suivant, revenant sur cet extrait, je vous ai écrit, de la part de M. Wister :

> La source d'où M. Wister tient l'anecdote concernant le Prince Lichnowsky est de premier ordre. Son ami, M. Cabot Lodge, un des membres les plus anciens et les plus distingués du Sénat des Etats-Unis, a raconté l'histoire à M. Wister en septembre 1914. M. Lodge se trouvait chez un des membres les plus importants du gouvernement britannique lors de cette circonstance. Peu d'heures après l'événement, l'hôte anglais du sénateur américain, qui en avait été le témoin direct, en fit part à M. Lodge. M. Wister demanda au Sénateur Lodge la permission de donner son nom comme autorité pour l'authenticité de l'anecdote, permission qui lui fut aussitôt accordée. Mais comme le Sénateur Lodge n'avait pas la permission de son hôte anglais de mentionner son nom, il a prié M. Wister de ne pas le rendre public.

Mais maintenant que les Etats-Unis sont en guerre avec l'Allemagne et

que l'« hôte anglais » a quitté le Foreign Office, il n'y a plus la même raison pour cacher son nom, qui n'est autre que celui de sir Edward Grey, aujourd'hui Vicomte Grey of Fallodon.

Bien à vous,

THÉODORE STANTON.

§

Le Droit des Nationalités. — Nous recevons la lettre suivante.

Paris, 13 avril 1918,

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire les quelques réflexions que M. Henri Mazel consacre dans le dernier numéro du *Mercure* à mon livre : *La Roumanie et la guerre*. Comme il touche, incidemment, à une question qui me semble extrêmement importante, je me permets de vous adresser les explications qui suivent.

M. Mazel est sans doute d'accord avec moi pour penser qu'une paix durable ne pourra être fondée en Europe que sur le droit des nationalités, ou, suivant la formule en vogue, sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. C'est seulement quant à l'application pratique de ce principe que, à son avis, nos opinions diffèrent. En est-il bien sûr ? J'aurais écrit, paraît-il, que « *de préférence à la volonté des intéressés,* il faut s'attacher à la race et à la langue », et il s'en montre tout indigné. En relisant le passage incriminé (p. 72 et suiv.), je n'ai pourtant trouvé nulle trace d'une telle affirmation, qui est justement le contraire de ce que je pense. C'est bien sur la volonté des intéressés que j'entends justifier l'affranchissement des nationalités opprimées. Ce que je discute, c'est le *moyen de découvrir cette volonté,* afin d'établir les limites ethnographiques de la nationalité à affranchir. Je ne crois pas que le plébiscite soit la meilleure solution du problème et j'ai expliqué pourquoi. Dans la plupart des cas, et particulièrement dans celui des Roumains, c'est plutôt la langue qui constitue le signe révélateur de la nationalité et par conséquent de la volonté de vivre d'une façon libre et indépendante. Il serait tout aussi absurde de demander à des individus parlant le roumain, s'ils ne préfèrent pas rester Hongrois ou Bulgares, qu'à des Français s'ils ne veulent pas être Espagnols ou Anglais. Leur volonté se révèle justement par cette manifestation quotidienne et ininterrompue : la langue qu'ils emploient avec conscience d'être la leur. Je ne vois rien « d'abominable » dans cette théorie, qui ne vient pas du « virus prussien », mais bien d'une très élémentaire logique, et d'un bon sens qui n'a rien « d'empoisonné ».

Mais, objecte M, Mazel, « ce sont les Allemands qui invoquent, statistique, langue, et race », contre les peuples qu'ils veulent s'annexer. A cela, je me permets de répondre que je n'ai jamais parlé de la *race,* ne sachant pas ce que c'est. Quant au critérium déduit de la langue — et de la statistique, qui n'est ici que dénombrement des individus considérant une certaine langue comme leur langue nationale,— il ne peut pas fournir d'arguments contre les Hollandais ou les Flamandse qui, sauf erreur, parlent une langue différente de l'allemand ; et en ce qui concern, les Suisses et les Alsaciens, le problème ne se pose même pas, puisque les uns et les autres ont manifesté tant de fois, le long de l'histoire, leur volonté ferme et persistante de n'être pas Allemands. Devant leurs affirmations répétées, la *présomption* qu'on tirera de la langue qu'ils parlent tombe sans qu'il soit nécessaire de les consulter de nouveau par voie de plébiscite. Aussi bien, était-ce à des cas semblables que je pensais en faisant les réserves que M. Mazel trouvera, avec un peu d'attention, dans le passage qui a provoqué sa colère (p. 73, *in fine*).

Plus la complexité des questions sociales est grande, plus vigoureux doit être le raisonnement de celui qui cherche la vérité ; pour ne pas se tromper soi-même ou tromper les autres, il faut se garder surtout d'appliquer une même solution à des catégories de faits complètement différents, et que seule une assimilation hâtive pourrait faire supposer semblables.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, etc.

S. SERBESCO.

§

Un poème de M. Nils Collett Vogt. — M. Reidar Œksnevad, ancien lecteur de norvégien à la Sorbonne, m'a écrit une lettre que je traduis :

Cher monsieur La Chesnais

Je trouve aujourd'hui dans *Dagbladet* du 10 mars un fort beau poème de Nils Collett Vogt, que je me permets de vous envoyer. Il a été écrit avant la dernière offensive allemande, mais est devenu encore plus actuel depuis ces derniers jours. Il me semble qu'il vaut la peine de signaler le fait que notre plus grand poète lyrique actuel, — le seul qui, après Wergeland et Bjœrnson, ait quelque droit de parler au nom de son peuple, — écrive en ce moment même un poème si ardent et si profondément senti. Si j'avais possédé la langue française mieux que je ne fais, je l'aurais traduit et envoyé à un journal français ou à une revue.

Avec mes meilleurs sentiments et mes meilleurs vœux pour votre pays à l'heure du danger,

Votre dévoué

REIDAR ŒKSNEVAD.

Voici la traduction, — littérale et lourde — de ce poème en vers rimés et fortement rythmés à quatre syllabes accentuées (sauf deux vers) :

FRANCE

Où jamais a battu cœur si libre et si fier ?
France, avec le tien saigne aussi notre cœur.

La dure terre, gelée, et transie !
Tu en as rempli l'âme des rayons de ta chaleur,
et le vin de ton esprit, en brillantes coupes d'or,
tu l'as placé, en souriant, sur notre table.

Tu avais un cœur qui donnait et donnait,
et s'il cesse de battre, s'il doit, l'ardent, se briser,
combien grise et désolée sera notre vie terrestre alors.
Il n'y aura plus rien à perdre.

France, avec le tien saigne aussi notre cœur,
mais tu es là, les dents serrées, toujours debout !

Des gouttes sur le sol ?
C'est le sang de ton cœur ! Dans les longues nuits,
haletant aux visions qui m'assiègent et m'égarent,
je suis ta trace d'une lumière qui s'éteint.

Nuits malades, désespérées et moites...
Aujourd'hui nous mettons notre cœur près du tien.

Nous savons qu'il y a encore quelque chose à perdre.
O France, tiens... tiens, jusqu au bout !

NILS COLLETT VOGT

Et en remerciant le poète, je m'excuse d'avoir si mal rendu l'intensité douloureuse de son poème. — LA CHESNAIS.

§

Charles II et le matelot. — Les journaux anglais ont rapporté récemment l'histoire de ce *tommy* qui, condamné par un conseil de guerre, écrivit au roi qui lui répondit. Et tout s'arrangea parce que le *tommy* était un héros et que son crime n'était pas de ceux qui entachent l'honneur.

Ce n'est pas la première fois qu'il se produit un fait de ce genre en Angleterre.

Sous le règne de Charles II, au retour d'une expédition lointaine, un matelot alla dans un lieu de débauche où on lui vola tout son argent. Désespéré de se voir ainsi dépouillé de ce qui composait sa fortune, il résolut de s'en venger sur la première personne qu'il rencontrerait. Un particulier s'étant trouvé sur son chemin près de Stapney-Fields, il lui demanda

la bourse ou la vie. Le matelot ayant été arrêté et mis en prison, il envoya un de ses camarades porter au roi une lettre conçue ces termes :

Roi Charles,

Un de tes sujets m'a dérobé la nuit dernière cinq livres sterling, qu'à mon tour j'ai volés à un autre, et celui-ci a eu l'inhumanité de me faire enfermer à Newgate, dont il assure que je ne sortirai que pour être pendu. Sauve-moi donc la vie dans ton propre intérêt, sans quoi je jure mes grands dieux que tu perdras le meilleur des matelots de ta Marine.

Ton sujet, JACK SCHIFFTON.

Charles II fit au matelot l réponse suivante :

Jack Schiffton,

Pour cette fois je veux bien te sauver de la potence. Mais si jamais il t'arrive de te rendre coupable d'un pareil délit, je te ferai pendre, fusses-tu le meilleur matelot de ma marine.

CHARLES, roi.

§

Le Capitole est allemand. — L'ambassade allemande à Rome, palais Caffarelli, est sur le Capitole, si bien que cette colline si chère à la latinité est non seulement propriété mais encore territoire allemand. Tout le Capitole est allemand, sauf l'Ara Cœli et le monument de Victor-Emmanuel Ier.

La roche tarpeïenne est allemande. *Deutsche Rom*, écrivait Hermann Noack, et Mgr. Wilpert expliquait naguère sur le Forum, aux séminaristes allemands, que seul l'Empereur Allemand était et pouvait être l'héritier des Césars. Au reste le baron de Bielfeld, conseilier aulique, n'a-t-il pas déclaré que l'Allemagne n'avait jamais renoncé à ses droits sur l'Italie et que Victor-Emmanuel pouvait simplement prétendre à la fonction de vicaire perpétuel du Saint-Empire en Italie, pas plus ! En attendant, le Kaiser s'est donné la satisfaction d'avoir sur le Capitole un trône, un petit trône avec des lionceaux sur les côtés, vraiment fait pour un Empereur romain et fils de Charlemagne. N'a-t-il pas fait décorer cette salle du trône, grande au double de celle du Quirinal, avec des fresques orgueilleuses où sont dépeints les mythes épiques de la Germanie ?

§

Idée du tank au XVIIe siècle.— L'*Action française* du 25-12-1916 signale l'étude d'un combattant français qui définissait vers la fin de novembre 1915 les conditions requises pour l'efficacité d'un cuirassé terrestre. — Quelques jours auparavant un journal du soir décernait à M. le député Aubriot le brevet de l'invention des tanks.— Le *Journal* du 16-10-1916, article signé R. B., décrit, avec cliché, la « forteresse mobile » imaginée en 1854 et perfectionnée jusqu'en 1871 par l'ingénieur italien Balbi, qui en proposait la construction au gouvernement français pendant l'investissement de Paris. — M. L. Grasilier, *Nouvelle Revue*, juin 1717 (cf. *Temps*, 25-6-1917, feuilleton), rappelle Jean Caupiel qui préimagina en 1814 le véhicule de combat. — Le *Bulletin des Armées* du 28-3-17, p. 5, en fait remonter l'idée à Léonard de Vinci.

Les éléphants cuirassés de l'armée carthaginoise firent sur l'armée romaine une impression de tanks vivants.

Je lis dans le *Francion* de Sorel (1622) : « Au reste, j'ai beaucoup de stratagèmes pour mettre en déroute les Turcs : je ferai monter des hom-

mes sur des chariots qui paraîtront tout en feu ; il y aura là des boîtes, des lances à feu, des saucissons, des pétards et force fusées à étoiles et à serpens, afin que ces barbares, voyant que j'imiterai le tonnerre, les comètes et les astres, croient que je ferai quelque chose de plus grand que Mahomet. J'aurai même de grands cercles de cristal, au derrière desquels on mettra de certaines lumières, qui les feront luire comme l'arc-en-ciel ;...», chapitre XI, éd. Colombey. p. 455.

A quand les miroirs d'assaut pour aveugler l'ennemi ?

G. ESNAULT.

§

A propos des honoraires de Médecins. — Un jugement récemment rendu par un tribunal bolcheviste à Pétrograd reconnaît aux malades qui n'ont pas été guéris le droit de ne pas payer leur médecin. A ce propos on peut rappeler l'histoire de Sir Walter Strikland, qui était affligé d'un asthme dont il souffrait beaucoup. Pour s'assurer les secours dont il avait besoin, il fit avec son médecin le traité suivant :

Le 26 avril de la dix-huitième année du règne de Henri VIII ; nous soussignés, sir Walter Strikland, chevalier, d'une part, et Alexandre Kennet, docteur en médecine, d'autre part, sommes convenus de ce qui suit : moi Alexandre m'engage, avec le secours et la permission de Dieu, à rétablir la santé de Sir Walter Strikland, à le guérir de toutes les infirmités qui attaquent sa personne en général et son estomac en particulier, qui est la partie actuellement la plus souffrante de son corps, à lui administrer tous les remèdes que la médecine et l'expérience peuvent fournir et à apporter tous mes soins à rendre sa cure la plus prompte qu'il soit possible.

Je promets en outre de ne point le quitter sans sa permission, qu'il ne soit parfaitement rétabli ; et moi Sir Walter Strikland, je promets en reconnaissance des bons soins d'Alexandre de lui payer ou faire payer vingt livres sterling en monnaie courante et bonne du pays, de la manière qui suit : il sera donné cinq livres au dit Alexandre le premier mai prochain, et le reste sera payé par parties égales en différents temps, à mon choix, afin d'indemniser le dit Alexandre des dépenses qu'il fera en remèdes pour me rendre la santé. Et moi Alexandre, déclare et reconnais que je serai content de la somme entière desdites vingt livres pour la récompense de mes soins et le paiement de mes remèdes. En fait de quoi nous avons signé le présent acte. Fait double et scellé de nos sceaux respectifs, les jours et an ci-dessus.

Les soins du médecin n'eurent pas le succès qu'il en attendait. Sir Walter Strikland mourut le 9 janvier de l'année suivante ; le médecin n'avait reçu que sept livres sterling, et les héritiers de Sir Walter lui refusèrent le reste de la somme, parce que, selon l'acte, il ne lui était payable que lorsqu'il aurait guéri son malade.

§

Un prophète « scientist ». — Le Dr Delmer Croft est un fameux « scientist » américain qui, selon qu'il le déclare lui-même, a vu déjà se réaliser plus d'un millier de ses prophéties depuis 1900.

Ainsi, il avait prédit dans le temps les tremblements de terre de Messine et de Californie, la conflagration de Baltimore, la mort du pape Léon XIII et celle du pape Pie X, celle de lord Roberts et de lord Kitchener, le naufrage du Titanic, la guerre d'Italie, l'assassinat du roi de Grèce, du prince et de la princesse d'Autriche, la révolution mexicaine, etc., etc.

Sa dernière prophétie remonte à décembre 1917. Il prévoyait alors

qu'une ère nouvelle et qu'une nouvelle terre surgiront de l'impérialisme pour aboutir à la fraternité, du monde de l'autocratie pour aller au monde de la démocratie.

Le règne prédit par les prophètes Daniel, Ezéchiel et l'apôtre saint Jean est arrivé et le symbole du dragon s'applique, de toute évidence, au présent empereur d'Allemagne le Kaiser Guillaume, qui a noyé dans le sang une grande partie du monde civilisé. Le Kaiser, cependant, ne vivra pas pour voir la fin de cette guerre-ci. Au cours de l'année, des malheurs s'abattront sur trois des membres de sa famille. Les familles royales d'Espagne, de Suède, d'Autriche, du Japon et de l'Italie souffriront. Une grande sensation viendra du trône d'Angleterre; la Russie sera noyée dans le sang de la révolution. Un homme presque inconnu apparaîtra en Allemagne et deviendra le chef puissant du peuple; le Japon envahira la Russie; Jérusalem restera au pouvoir des chrétiens jusqu'à l'unification du monde et ce sera la réalisation de la plus remarquable parmi les prophéties sacrées. Des tentatives de paix séparée seront annihilées en un jour. L'un des plus merveilleux événements de la guerre sera la bataille entre aviateurs durant la première partie de l'année. Il y aura deux batailles navales. L'Angleterre, l'Amérique et l'Italie souffrent, mais réussissent à vaincre l'ennemi. L'Allemagne subit de grandes pertes sur mer. L'appui surprenant donné par le Canada à la cause des Alliés étonnera le monde. A la fin de la guerre, le Canada, à la suite du vote populaire, sera annexé aux Etats-Unis. Le plus grand résultat de la guerre sera de créer la république d'Europe avec le plus haut idéal de démocratie. Cette guerre ne contribuera point à détruire aucune nation ou aucun groupe du nations, mais à les unir toutes dans une commune fraternité. Un nouveau parti naîtra en Amérique, etc.

Le point culminant de la guerre sera atteint en 1918 et les fondations d'une paix permanente pour le monde seront jetées en 1919. J'ai prédit cela en 1916. Nous avons atteint le terme des deux mille ans. La réalisation des prophéties sacrées et profanes veut que ces années servent de terme. Mais auparavant, des événements, des scènes, des revers et des conditions de vie sans pareilles dans l'histoire auront surgi. Ces faits donneront à l'homme la résistance de l'acier et le pénétreront d'une foi nouvelle.

Les femmes accompliront de grandes choses. Les hommes ont fait la guerre, mais les femmes apporteront le confort et panseront les blessures jusqu'à ce que vienne la paix. La femme rétablira les fondements des républiques et couronnera la nouvelle. Ceci est indiqué par le symbole de l'« Ange de l'Aurore ». Il n'y aura plus de guerre ni de décrets d'inégalité. Le règne de Dieu s'établira sur les décombres des trônes et des empires détruits. Il n'y aura plus de place pour les compromis, ni pour les spéculations du lucre ou de la convoitise. La prohibition [de l'alcool] s'étendra non seulement en Amérique mais à travers le monde entier. Le travail infantile ne sera plus permis par aucun gouvernement. Le capital et le travail trouveront une base d'entente équitable. La nation qui résistera à la poussée démocratique sera détruite. Les temples de la justice seront libérés de la politique. Les gouvernements seront formés pour servir l'humanité, non pas l'humanité pour servir les gouvernements. Les barrières élevées par les préjugés de races seront abattues, le militarisme annihilé. Dieu prouvera que l'homme est plus grand que les institutions, les systèmes et les monarchies.

Amen!

§

Le Mouchoir.

DESDEMONA. —... Sûrement, il y a dans ce mouchoir quelque chose d'extraordinaire...

Othello, Acte III, Scène XI.

— Il s'habilla, mit des gants blancs, plaça dans la poche de sa jaquette un petit mouchoir de soie mauve qu'il pria l'aumônier de remettre à sa femme. (*Figaro*, 18 avril 1918.)

— Il tira d'une poche un beau foulard de soie blanche qu'il étala soigneusement sur sa poitrine et, s'adressant à l'abbé Geispitz, prononça ces mots,

simplement : « Je désirerais, Monsieur l'abbé, que ce foulard fût remis à mon frère. »…. Le docteur Socquet, chargé de procéder aux constatations d'usage, remit au prêtre le foulard de soie blanche largement teinté en rouge par le sang de Bolo pacha. (*Petit Parisien*, 18 avril 1918.)

— Avant qu'on ne l'attache il a sorti un mouchoir blanc qu'il tiendra avec son chapeau. Il a prié le docteur Socquet de remettre ce mouchoir, qui sera taché de sang, à sa femme. (*L'Œuvre*, 18 avril 1918.)

— Sur sa poitrine il plaça deux mouchoirs de soie blanche qu'il dit de remettre l'un à sa femme, l'autre à son frère, après sa mort….. L'aumônier se baisse sur le corps et recueille les mouchoirs de soie blanche qu'en s'habillant Bolo avait étalés sur sa poitrine. Le prêtre plie les mouchoirs, tout tachés de sang, pour les porter à la femme du supplicié. (*Petit Journal*, 18 avril 1918).

— Il demanda deux épingles pour fixer sur sa poitrine deux mouchoirs de batiste et il dit à l'aumonier : « Vous les remettrez après à ma femme et à mon frère. »….. Le docteur Socquet retira les deux mouchoirs placés par Bolo sur sa poitrine ; ils étaient percés par les balles, mais n'étaient pas tachés de sang. L'abbé Geispitz les plia soigneusement et les mit dans sa poche. (*Le Journal*, 18 avril 1918.)

— L'aumônier, déférant au vœu du condamné et fidèle à sa promesse, se penche, ouvre le gilet, retire le mouchoir ensanglanté qui sera pour la veuve. (*L'Eclair*, 19 avril 1918.)

— L'aumônier Geispitz s'approche du corps, prend sur lui un mouchoir de soie que Bolo l'avait prié de remettre à son frère aussitôt après sa mort. (*Le Temps*, 18 avril 1918).

§

Confort moderne dans le ciel.

Mme la Supérieure du couvent du Père-Eternel sollicite l'autorisation de construire des water-closets sur Le Loch avec communication dans la propriété du Père Eternel. Cette question est soumise à l'étude d'une Commission.

(*Le Nouvelliste de Lorient*, 10 avril.)

§

Réflexions onomastiques. — A-t-on remarqué que l'on connaît rarement le prénom des gens de guerre ? On dit : le maréchal Joffre, le général Pétain, comme on a dit le Grand Condé, Turenne, Catinat, Ney, le général Margueritte.

Pour que l'on se servît du prénom de Bonaparte, il fallut qu'il devînt empereur.

Si l'on voulait une explication à ce fait singulier, on pourrait donner celle-ci qui vaut ce qu'elle vaut. Selon les principes d'une science presque occulte appelée l'onomancie, le prénom jouerait un rôle dans la destinée et les gens de guerre, qui tendent avant tout à se servir du hasard en le matant, cherchent à diminuer tous les risques qui pourraient entraver la destinée. Le prénom en comporterait, et parfois de fort graves, c'est pourquoi inconsciemment ils essayent d'écarter ces risques en ne se servant d'aucun prénom.

On cite le cas récemment advenu à Rome d'un enfant auquel son père donna le nom d'un produit industriel qui avait fait sa fortune. Quand l'en-

fant fréquenta le collège, ce nom devint de la part de ses camarades un sujet de plaisanteries si nombreuses que l'enfant, las de les supporter, se suicida.

Les Athéniens pour honorer Harmodius et Aristogiton, libérateurs de la Patrie, défendirent par une loi spéciale que ces noms fussent désormais repris, crainte qu'ils ne fussent souillés par des êtres indignes ou des esclaves.

Au temps de la féodalité, certains noms, par concession souveraine, devenaient le privilège de certaines familles.

Ainsi dans la seigneurie de Laval et dans les pays environnants il n'était permis à personne de se nommer Gui, parce que ce prénom, concédé par privilège par le pape Pascal II à Gui IV baron de Laval, était réservé à la famille de ce petit souverain en récompense des services rendus à la Chrétienté en Terre Sainte où il avait vaillamment combattu.

§

Pour les aveugles de la guerre. — Pour réconforter cette classe particulièrement intéressante de mutilés, on peut rappeler que les anciennes expériences de feu le professeur Gradenigo de Padoue, développées plus tard par d'autres éminents oculistes italiens et appliquées aujourd'hui par le Dr Lessen, de New-York, ont eu pour résultat de rendre la vue à quelqu'un qui l'avait perdue depuis dix ans.

Le Dr Lessen dit au patient qu'il mettrait à la place de la partie morte de son œil la partie correspondante de l'œil d'un lapin.

Le lapin fut choisi avec un grand soin.

L'œil du jeune homme fut anesthésié avec la cocaïne.

Alors le chirurgien prit une sorte de trépan et pratiqua une ouverture circulaire dans la cornée jusqu'à la membrane qui en forme la quatrième stratification. Ensuite il prit à l'œil du lapin une partie de cornée exactement semblable à celle qu'il avait ôtée au malade et l'appliqua où il fallait. Après quoi les paupières furent closes et bandées.

Après 48 heures la bande fut ôtée et le docteur inséra entre les paupières et le globe oculaire une petite lentille de verre qui empêcha que toute poussière entrât dans l'œil qui fut laissé ainsi durant six jours.

La cornée durant ce temps commença à prendre sa transparence normale et le patient commença à voir.

La première impression de lumière fut douloureuse. Mais peu à peu l'organe acquit l'habitude perdue depuis longtemps et le jeune homme recouvra entièrement la vue.

§

Germanophilie et Alliophilie. — Géographiquement, en Espagne, la germanophilie va de pair avec l'ignorance crasse, l'analphabétisme. En Castille, particulièrement, la germanophilie croît en raison directe de l'éloignement des centres cultivés. Ainsi, Valladolid et Salamanque sont beaucoup moins germanophiles que Zamora et Avila. Et Avila et Zamora le sont moins que Padraliste ou que Alcanices, par exemple.

Les professions jouent aussi un rôle dans l'opinion des Espagnols des villes, sauf, bien entendu, les Catalans qui sont nos amis.

La serveuse dans les cafés est neutraliste. Les hôteliers sont neutralistes, les coiffeurs aussi. Quant aux curés, la plupart, pour ne pas dire tous, sont germanophiles. Les croupiers aussi. L'invasion de la Belgique a rempli ces derniers d'admiration. Dans sa conception simpliste de l'Univers, le croupier voit dans l'Allemagne un banquier en veine, tandis que les alliés sont les pontes. Voilà pourquoi les croupiers d'Espagne sont germanophiles.

Les toreros le sont également. Depuis Guerrita, l'homme que les toreros admirent le plus, c'est Hindenburg.

Quant aux médecins, surtout les médecins ruraux qui au cours de leurs déplacements ont le temps de lire et observent de leur coin ce qui se passe dans le monde, ils sont pour les alliés. De même, est alliophile l'étudiant qui étudie des choses concrètes : sciences physiques, naturelles, chimiques. Le mineur est francophile, ainsi que le marin. Les écrivains sont généralement sinon alliophiles, du moins francophiles, comme les femmes du peuple.

§

Une anecdote de la famine de 1329. — Domenico Lenzi dit le Biadajuolo, qui écrivait au XIVe siècle, rapporte une curieuse anecdote que voici.

Triste jour, à Florence, le lundi 18 septembre 1329. Sur le marché il n'y avait eu que peu de blé; lorsqu'il fut vendu et que la place fut vide, les lamentations commencèrent et le peuple étant mécontent, les choses menaçaient de mal tourner. Les autorités réunirent les marchands de céréales au nombre de 36 et les emprisonnèrent. L'un d'eux nommé Dolce Guiducci fut mis à la torture par Ser Villano da Gubbio, cavalier du Podestat et homme très énergique.

Dolce disait : « Messer, que voulez-vous de moi? Pourquoi me torturez-vous ? » Mais Ser Villano se gardait de s'arrêter.

Les autres, entendant les cris de celui qu'on torturait, tremblaient comme des feuilles.

Quand Dolce fut suffisamment torturé, on le fit reposer et Ser Villano lui demanda :

« Dis-moi combien chaque marchand de blé a de grain dans sa boutique ou à la maison? Quels sont ceux qui à Florence ont acheté du blé pour le mettre de côté ou le revendre ? quels sont les grainetiers qui se sont associés pour faire monter le blé ? Je veux tout savoir, sans quoi tu seras de nouveau roué. »

A ces paroles Guiducci répondit : « Que Dieu me soit en aide et je vous dirai la vérité. »

Tous y passèrent et les autorités trouvèrent du blé. Ainsi la famine fut conjurée.

§

Legs d'un Français à un Musée de Berlin. — La plus belle collection de timbres existant au monde, et évaluée à 12 millions et demi de francs, a été léguée au Musée postal de Berlin par Philippe la Renetière, un riche Français qui habitait et qui mourut en Suisse.

Les circonstances qui ont amené ce legs sont inexplicables. On espérait que cette collection, qui n'a jamais été exposée, serait donnée à la ville de Paris.

La Renetière avait commencé sa collection en 1864. Entre autres pièces précieuses on y trouve le seul exemplaire connu du timbre de 1 centime de la Guinée Anglaise de 1856 et estimé 125 000 francs.

§

Nombres ronds et nombres trop précis.— Un savant M. R. Chevassus vient d'étudier les nombres ronds et arrondis qui jouent dans la vie quotidienne un trop grand rôle psychologique.

Quand on examine de près ces nombres trop précis, on s'aperçoit le plus souvent que leur défaut principal consiste justement à manquer de précision, témoin les chiffres des statistiques dont la plupart ne méritent pour ainsi dire aucune créance.

Comment pouvons-nous prétendre à la connaissance certaine de quoique ce soit,lorsqu'on voit trois savants proposer trois chiffres pour exprimer la densité moyenne de la terre, c'est-à-dire d'un objet qui ne change ni de masse, ni de volume et se soumet à tous les procédés d'expérimentation?

§

L'Arbre à soie. — Cette asclepiadacée est un arbuste originaire d'Arabie et répandu maintenant dans le monde entier. On le trouve comme plante sauvage en Italie, en Sicile, en Sardaigne et en Corse. On le cultive déjà en Italie pour en tirer la soie. La soie végétale a l'aspect de la vraie soie, mais est inférieure comme qualité. La culture en est extrêmement facile et d'un bon rendement. Elle ne coûte pour ainsi dire rien. Elle pourrait être cultivée avantageusement dans nos colonies d'Afrique.

§

Lesurques et Bolo. — « L'histoire est une résurection », a dit Michelet. L'histoire de Lesurques resuscite pour Bolo qui,sur le point de mourir, a vu surseoir à son exécution. Il y eut l'affaire du courrier de Lyon; comment s'appellera celle qui s'est déroulée à présent: le courrier de Suisse ou celui d'Amérique ?

Après leur condamnation, Couriol, Bernard et Lesurques se pourvurent en cassation. Mais le pourvoi fut rejeté par arrêt du 17 vendémiaire an V.

La nouvelle constitution ayant aboli le droit de commutation et de grâce, Lesurques présenta alors une requête au Directoire afin qu'il fût sursis à l'exécution de la peine jusqu'à ce qu'on pût vérifier les déclarations de Couriol qui affirmait l'innocence de Lesurques.

Le citoyen Sirey, alors chef de division au ministère de la Justice, plus tard avocat à la Cour de cassation, rédigea un rapport favorable au sursis. Ce rapport, approuvé par le garde des sceaux Merlin de Douai, fut alors transmis au Directoire qui, le 27 vendémiaire an V, adressa au Conseil des Cinq-Cents le message qui suit et qu'on trouvera inséré dans le numéro du 2 brumaire, an V, du *Moniteur Universel*.

Citoyens Législateurs.
Le nommé Lesurques, condamné à mort avec un nommé Couriol, pour l'assassinat du courrier de Lyon, a été déclaré innocent par ce dernier, après le jugement rendu contre eux. Couriol a assuré que la ressemblance de Lesurques avec un des complices de l'assassinat qu'il nomme et qui n'est pas pris, a pu tromper les témoins.

Les déclarations de Couriol sont confirmées par celles de quelques autres personnes entendues après lesdites déclarations, postérieurement aussi, par conséquent, au jugement rendu. Lesurques, qui s'était pourvu en cassation, se réservait de faire valoir les moyens que ces déclarations lui présentaient, lorsqu'il aurait été renvoyé par devant le nouveau tribunal qu'il demandait. Mais le Tribunal de cassation a trouvé que toutes les formes prescrites par la loi avaient été observées. Il n'a pu conséquemment casser la procédure.

Quelle marche convient-il de suivre dans cette circonstance ?

Lesurques, s'il est innocent, doit-il périr sur l'échafaud, parce qu'il ressemble à un coupable ? Le Directoire appelle votre attention sur cet objet, citoyens représentants, et il vous observe qu'il n'y a pas un moment à perdre, puisque, demain matin, le jugement à mort doit être exécuté. Signé : Larevellière-Lepeaux, président.

Sur la proposition de deux de ses membres, Bailleul et Guérin du Loiret, le sursis fut accordé et trois représentants, Treilhard, Siméon et Crassous, chargés comme commissaires de l'examen de l'affaire.

Ce sursis du reste n'empêcha pas Lesurques d'être exécuté le 8 brumaire an V et l'affaire de demeurer assez obscure pour que, s'il y a eu erreur, elle reste à jamais moralement et juridiquement irréparable.

§

Errata. — Dans *le Français de la tranchée, Mercure de France*, n° 476, p. 642, l. 32, lire : *est le moteur à essence ;* — p. 656, l. 34, transporter l'appel de note (20) à la l. 32 après *imagination.*

§

Les séances littéraires de la Maison de Balzac (cercle des Lettres Armées) reprendront chaque dimanche de 4 à 7. Nos camarades et confrères permissionnaires et convalescents y sont spécialement conviés (*Communiqué*).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.............	32 fr.	Un an.............	37 fr.
Six mois..........	17 »	Six mois..........	20 »
Trois mois........	9 »	Trois mois........	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.